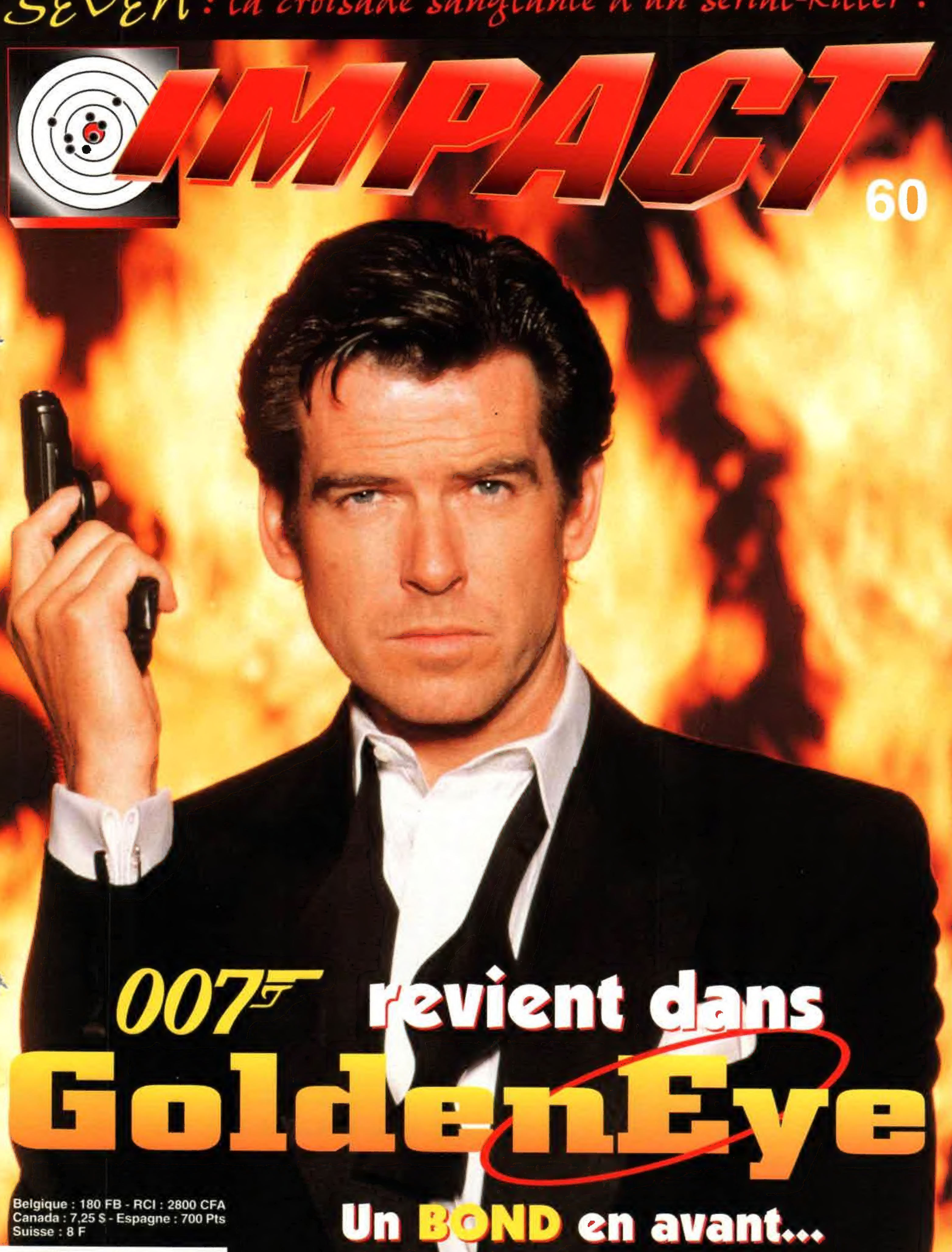
SEVEN : la croisade sanglante d'un serial-killer !

IMPACT

60



007 revient dans

GoldenEye

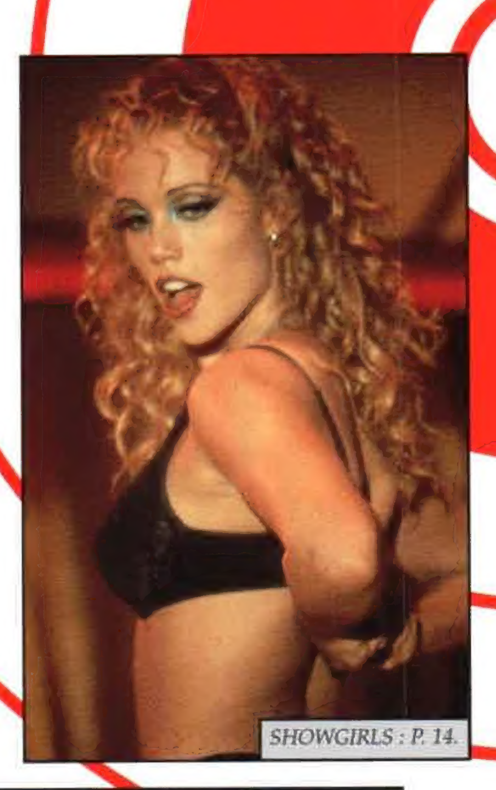
Un BOND en avant...
ou trois pas en arrière ?

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F

M 3226 - 60 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE


SEVEN : P. 8.


SHOWGIRLS : P. 14.

IMPACT 60, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - Leonard Haddad - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition The Craignos Masters **photogravure** Beauclair **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** décembre 1995
commission paritaire n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°60** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Stéphane Calleja - Carole Chomand - Clarisse Coufourier - Nathalie Dauphin - Marquita Doassans - Laurent Erre - Edith Filipacchi - Sylvie Forestier - Laurent Fromant - François Guerrar - Victor Hadida - Jérôme Jouneau - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Laurence Laurelut - Etienne Lerbret - Danny Martin - Sandrine Meunissier - Christine Nicolaÿ - Joseph Rémis - Jean-Pierre Vincent - Laurence Zylberman

ÉDITO

GOLDENEYE : P. 18.

Le cinéma, c'est comme la vie. Il y a ceux qui baignent dans le jus amer de la nostalgie, camarade. Ceux qui scandent : «Ah, le bon vieux temps, les golden sixties... Les jeunes ne savent plus s'amuser... Les jeunes ne savent plus s'habiller... Mais où va-t-on ma bonne dame ? On ne respecte plus rien...» Et encore : «La télé abrutit les masses». À croire que certains s'évertuent à mater les programmes tant décriés pour, complaisance suspecte, les couvrir de glaviots après diffusion ! À les écouter, nos cerveaux seraient en cours de liquéfaction dans la ligne de mire du tube cathodique. Si c'est le cas actuellement, qu'est-ce que cela était il y a une ou deux décennies lorsque le pannel télévisuel se limitait à trois chaînes, lorsque le câble et *Canal +* végétaient à un stade embryonnaire. Vrai qu'aujourd'hui, nous avons Jacques Pradel, Patrick Sébastien et la télé-démago des ménagères de moins de cinquante ans. Mais autant *Arte*, *Canal +*, *France 3* et la mirifique arborescence du câble font pencher la balance du bon côté. Jadis, à part les vachettes d'«Intervilles» et les remuantes aventures fluviales de ***L'Homme de Picardie***, qu'aviez-vous donc à vous mettre sous la dent ?

Serait-on plus con aujourd'hui que dans les années soixante ou soixante-dix ? Posez donc la question à ceux qui se répandent en propos lacrymaux sur leur passé-opium et répondez leur, si réponse affirmative, par : «Tu sais Pépé, la société dans laquelle on vit, ce sont toi et tes potes qui l'ont bâtie !». Ce à quoi vous pourrez l'achever par : «Tu sais, toutes ces merdes en suspension dans l'air et qui coincent dans les bronches, elles datent pas de l'année dernière !».

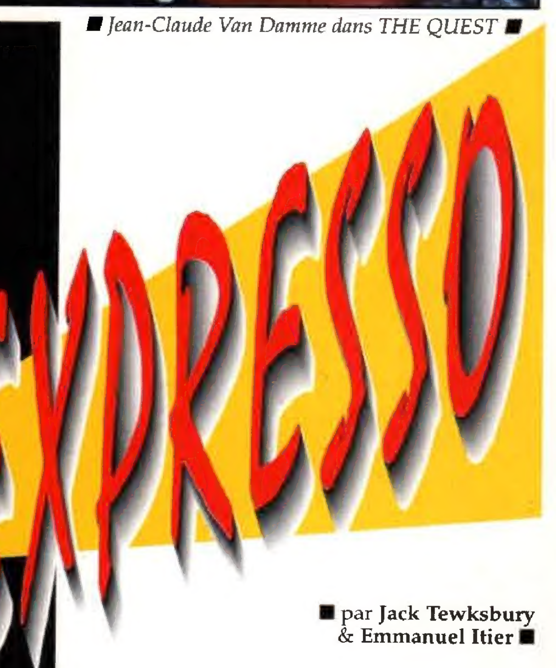
La monstrueuse connerie qui régit **Les Anges Gardiens** non plus ! Si vous devez vous taper une toile pour cette fin d'année, contournez le trio Clavier-Depardieu-Poiré, s.v.p. ! À moins que vous appréciez les spectacles racistes (les Belges, les Asiatiques et les Gays en prennent plein la gueule), sexistes (bonjour l'image de la femme ici rabaissée à une kyrielle de pétasses qui lèvent la jambe au Crazy Horse), hystériques (un montage tellement cut que les plans ne durent jamais plus de cinq secondes), plagiaires (Christian Clavier pille à ce point le répertoire de Louis de Funès que cela en devient gênant pour lui), lourdingues niveau gags (le comble de la légèreté consiste ici à s'empiffrer comme un goret qui n'aurait rien avalé depuis des semaines), outrageusement gaulois (compiler tout ce que avez lu entre les précédentes parenthèses)... Et cela ameute presque six millions de spectateurs dans les salles. Surtout si vous n'avez pas encore été victime de la promotion du trio infernal, ne contribuez pas à leur fortune. N'y allez pas. J'y suis allé. Merci quand même à la charmante invitation. Et, effectivement, j'ai pu constater qu'en France, il existe un cinéaste qui a de l'humour à en revendre, le sens de l'action (mieux que les Chinois de Hong Kong et les Américains), du tempo, qui sait utiliser les effets spéciaux (mieux que *Industrial Light and Magic* et **Faux Semblants**)... Oui, vraiment, poussons un vibrant Cocorico. Cocorico, ouais, car ce coq-là plante ses ergots dans le fumier !

Marc TOULLEC



GOLGO 13 : P. 38.

■ Jean-Claude Van Damme dans THE QUEST ■



■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■

Le Ben-Hur des arts martiaux

Pour définir **The Quest**, Van Damme n'y va pas par quatre chemins. Selon lui, il s'agit du **Ben Hur** des arts martiaux ! À la fois réalisateur, coscénariste, producteur et interprète du film, il vise nettement plus haut que tous les **Bloodsport** et autre **Kickboxer**. Notamment tourné au fin fond de la jungle thaïlandaise avec des moyens assez considérables, les débuts du Belge cogneur à la mise en scène s'articulent autour de Christophe Dubois. En cette année 1923, époque de la Prohibition, Dubois traîne dans les rues de New York, ramassant quelques dollars en jouant les acrobates. Pote de Red, le chef d'un gang de pickpockets composé de petits orphelins, il accepte malgré lui de travailler pour Orazio Ricci, le gangster local. Un malfrat qui le propulse dans un tournoi clandestin. Leur association se déroule si mal que Christophe s'enfuit, la police aux trousses. Il se réfugie dans un cargo faisant route vers l'Orient. Un navire attaqué par des pirates qui déciment l'équipage. Tous les marins y passent, à l'exception du fugitif. Remarqué par Lord Dogg et son lieutenant, il est épargné, intégré à cette horde de malandrins. Leur objectif : faire de Dubois leur champion lors d'une compétition d'arts martiaux légendaire récompensée du Phoenix d'Or. Si Dubois se bat honnêtement pour rafler le précieux trophée, ses «parrains» complotent pour le voler...

Tout semble réuni pour que **The Quest** coiffe au poteau les plus illustres fleurons du film de kickboxer. Mais avant qu'il ne soit sur les écrans français (en juillet prochain), un autre Van Damme se sera déjà manifesté, **Sudden Death/ Mort Subite** de Peter Hyams, une heure cinquante d'action trépidante dans l'écume de **Piège de Cristal**. D'ailleurs, Peter Hyams et Van Damme risquent fort de se croiser de nouveau sur le plateau de **Mastermind**, où le Belge incarnera une sorte d'Arsène Lupin fraîchement libéré de prison et qui use de ses talents pour nuire au gangster qui l'a envoyé derrière les barreaux.



■ Bruce Willis dans LAST MAN STANDING ■



Pour une poignée de dollars...

Les bonnes histoires résistent à l'usure du temps. Celle du **Yojimbo** (1961) d'Akira Kurosawa par exemple. Un samouraï (Toshiro Mifume) louvoie entre deux clans rivaux et s'en tire à force de ruses machiavéliques. Simple comme bonjour. À tel point que Sergio Leone reprend scrupuleusement le même principe dans **Pour une Poignée de Dollars**. Après que John Carpenter se soit intéressé à une nouvelle version de **Yojimbo**, c'est désormais Walter Hill qui s'y attelle. Son film, **Last Man Standing** (**ex-Gundown** !), se déroule au Texas, années 20, à Jericho, un petit bled aux abords de la frontière mexicaine où s'affrontent deux gangs originaires de Chicago. Tandis que les Doyle et les Strozzi s'arrosent généreusement de plomb, arrive sur les lieux John Smith (Bruce Willis), un homme de main en quête d'un employeur. Sur fond de prohibition, John Smith loue ses services à l'un, puis à l'autre. Les deux gangs se valant dans la méchanceté et la veulerie, Smith n'a aucun scrupule à souffler sur le feu, à pousser les ennemis à se massacrer... Très fidèle au **Yojimbo** original, **Last Man Standing** se paie la présence de Bruce Dern (Galt, le shérif corrompu de Jericho) et de l'incontournable Christopher Walken (Hickey, chef du clan Doyle) dans un emploi de sadique qu'il connaît sur le bout des doigts. Ne reste plus qu'à prier pour que Walter Hill retrouve le punch de ses débuts, lorsqu'il se donnait à cent pour cent à **Long Riders - Le Gang des Frères James** et autre **Sans Retour**.

EXPRESSIMO

● Le film catastrophe marque son grand retour. Après les annonces de **Titanic** par James Cameron, **Dante's Peak** chez *Universal* (le réveil d'un volcan aux abords d'une mégalopole US), **Ring of Fire**, ex-**Submerged**, par Tony Scott (un effroyable séisme provoqué par des essais nucléaires menace de raser Los Angeles), voici que *20th Century Fox* lance **Volcano**, une mégaproduction du genre à inquiéter les californiens puisqu'elle tourne autour d'un volcan situé au centre de Los Angeles et qui menace de reprendre du service. Pour patienter : revoir **Tremblement de Terre** où Charlton Heston tente en vain de sauver Los Angeles d'un séisme très destructeur.

● Le thriller bénéficie désormais des faveurs des cinéastes les plus demandés du tout Hollywood. Ainsi Wolfgang Petersen prépare **In Deadly Earnest**, association entre un scientifique attaché au Département de l'Énergie Atomique et un agent du FBI. Leur objectif : stopper à temps un groupe terroriste décidé à faire sauter une grande ville américaine en larguant une ogive nucléaire. Dans un registre plus primesautier, John Badham (**Tonnerre de Feu**) s'attache à **Masterpiece** dans lequel une femme agent du FBI tombe amoureuse du voleur d'un tableau de Van Gogh !
De son côté, Renny Harlin (**Cliffhanger**) se consacre à **The Forge** d'après le roman «180 Seconds at Willow Park», histoire d'un mafioso de Washington qui lance un défi à la police : voler, sans être inquiété, 6 millions de dollars en 180 secondes ! Madame Renny Harlin, Geena Davis, sera de l'aventure. Le couple aura préalablement tourné **The Long Kiss Goodnight** en compagnie de Morgan Freeman. Là, Geena Davis personnifiera une tueuse à gages amnésique. Plutôt convaincant dans le thriller (**Blink**, **Gorky Park**), Michael Apted se place dans cette mouvance avec **Extreme Measures** dont Hugh Grant sera le héros, un toubib confronté à une machination médicale à l'échelle des États-Unis. Sa fiancée, la très tolérante Elizabeth Hurley, intègre la distribution d'**Extreme Measures** dont elle est, avec son tendre et cher, la productrice. Complot aussi au menu de **Vanished**, produit et interprété par Michelle Pfeiffer, avocate tentant de sauver son client d'une conspiration gouvernementale sur le modèle de **L'Affaire Pélican**.

● Mel Gibson et Hugh Grant ayant passé la main, c'est désormais Val Kilmer qui parlemente avec les producteurs de la version cinéma du ***Saint*** mise en scène par Philip Noyce. Effectivement, le dernier Batman en date ferait un Simon Templar des plus appréciables, très différent de l'original créé par Roger Moore d'après le personnage de Leslie Charteris.

- Quentin Tarentino produira prochainement le polar **Touch** de Paul Schrader d'après un roman d'Elmore Leonard.

- Patrick Swayze intègre le casting du prochain film de John Woo, **Face Off**, dans lequel l'ex-surfeur de **Point Break** incarnera un méchant en pleine crise de conscience.

- Richard Dreyfuss, Jeff Goldblum et Gabriel Byrne se rencontrent pour les besoins de **Trigger Happy**, un thriller-comédie à la **Get Shorty** réalisé par le scénariste Larry Bishop, qui réchauffe également un scénario pour Sylvester Stallone, «Boss of the Bosses».

- Tarzan va prochainement pousser son cri célèbre dans trois productions concurrentes : un dessin animé chez *Walt Disney*, une nouvelle série TV (dont Brian Yuzna tournera l'un des premiers épisodes) et un film de cinéma par George Pan Cosmatos.

- En mal d'inspiration, Steven Soderbergh (**Sexe, Mensonges et Vidéo**) se prépare à tourner le remake du danois **Night Watch** (dont on attend la sortie française sous peu), histoire d'un veilleur de nuit inquiété par un serial-killer.

- Brad Pitt sera sous peu un montagnard autrichien dans le film d'aventures de Jean-Jacques Annaud, **Seven Years in Tibet**.

- Malgré le bide monstrueux de **Strange Days**, Kathryn Bigelow relance un projet très onéreux, **Company of Angels**, sa version de la vie de Jeanne d'Arc dont la chanteuse Sinead O'Connor pourrait tenir le rôle.

- En mal de «bons» réalisateurs, le narcissique Steven Seagal demande à Roland Joffé (**Mission, La Déchirure**) de mettre en scène son prochain film d'action, **The Glimmer Man**.

- Plus question que Keanu Reeves tienne le rôle de l'agent de la CIA John Kelly (incarné par Willem Dafoe dans **Danger Immédiat**). Imaginé par Tom Clancy, cet espion de terrain, du genre tête brûlée, sera interprété par Gary Sinise, très en vue depuis **Forrest Gump** (l'amputé des deux jambes, c'est lui) et **Apollo 13** (l'astronaute immobilisé au sol). Le premier film de ses exploits, **Whithout Remorse**, également interprété par Lawrence Fishburne, marque le retour de John «Béret Vert» Milius à la mise en scène, cinq ans après l'échec cuisant de **Flight of the Intruder**. Rappelons que c'est à l'origine John McTiernan qui devait mettre en images le roman de Tom Clancy. Dans le même domaine, Ridley Scott demande à Demi Moore de revêtir la tenue de combat kaki pour **G.I. Jane** (ex-**Undisclosed**). Madame Bruce Willis, en rupture de **Proposition Indécente** et autre **Strip-tease**, y met ses formes au service de la première femme entraînée par la Navy pour mener à bien les missions les plus délicates en territoire ennemi.

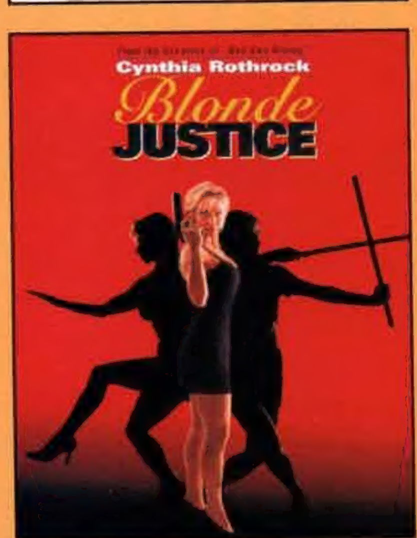
Une vie après le ring

Les «golden years» du kickboxing et des arts martiaux post-BLOODSPORT sont bien derrière nous. Aux as de la savate et de l'uppercut de se reconvertir dans des créneaux au goût du marché et des demandes. Le dernier marché du film de Milan, le Mifed, tend à prouver que les Don «The Dragon» Wilson et autres petits Van Damme s'adaptent fort vite aux nouvelles tendances...

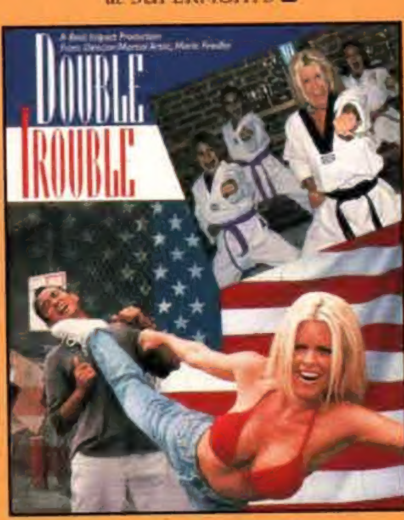
«*Les films d'arts martiaux sont bel et bien morts*» affirme George Shamieh, responsable des ventes de la compagnie *PM Entertainment*. Un paradoxe de la part d'une société qui a bâti sa fortune sur les **Cercle de Feu, Final Impact** et autre **Only the Best**? Négatif ! Malgré l'approche de la sortie du **The Quest** de Van Damme, le succès fracassant de **Mortal Kombat** et une poignée de séquelles retardataires (**Shootfighter 2, Bloodsport 2 & 3, Full Contact 2**), les films de kickboxing ne remplissent plus les coffres de leurs producteurs. Bien sûr, certains s'échinent encore à ramasser quelques miettes. *PM* par exemple, avec un **Tiger Heart** qui louche sur les recettes des **Karaté Kid**. Persévérant aussi, *Seasonal Film*, qui propose un **Super-Fights** retardataire signé Tony Leung où un champion américain de kickboxing découvre un tournoi meurtrier destiné à une télé payante et clandestine. Toujours à Hong Kong, Kevin Chu démarque la série à succès **Ninja Kids** avec **Dragon Kids**, dans lequel deux petits bonzes représentent la Chine dans un championnat d'arts martiaux fréquenté par des brutes épaisses. Des reliques en somme pour un marché de plus en plus étriqué sur lequel ne s'alignent que quelques rares série Z ricaines, à l'image de ce **City Dragon** interprété par un certain M.C. Kung Fu !
Fini le bon vieux temps, pas si lointain, où il suffisait de placer deux adversaires sur un ring, le gentil motivé par sa soif de vengeance et le vilain par de sadiques instincts, pour s'assurer des profits parfois considérables. Les producteurs ont pressé le citron jusqu'à la dernière goutte. L'heure est à la reconversion, au changement de cap, à des tendances nouvelles que le dernier Mifed révèle aux diffuseurs en quête de bons coups.








■ *Les super (?) cons battants de SUPERFIGHTS* ■



Si les coups changent, les têtes demeurent. Celle, place aux dames, de Cynthia Rothrock, fidèle à son personnage de femme-flic, surdouée de la tatane une fois encore dans **Blonde de Justice**. Féministe aussi ce **Double Trouble** visiblement sillicóné, une espèce de «Karaté Girl» dirigé, produit et interprété par Marla Friedler, une authentique artiste martiale.
Vrai de vrai lui aussi, Don «The Dragon» Wilson (chantre de la savate et méchant aussi furtif que masqué dans **Batman Forever**) encaisse des cachets de l'ordre de 300.000 dollars sur des budgets qui tournent autour du million et demi. Un pourcentage énorme, mais le résultat des ventes hors des États-Unis (entre un et deux millions de dollars) garantit un minimum de rentabilité. Sentant décliner le kickboxing, Don «The Dragon» Wilson compte parmi les premiers à se replier sur de nouvelles positions. S'il poursuit assidûment la série **Bloodfist**, c'est pour emboîter le pas au **Fugitif** (**Bloodfist VII : Chasse à Mort**) et à la menace nucléaire actuellement très en vogue (**Bloodfist VI : Ground Zero**). Désormais coutumier de la science-fiction étriquée (**CyberTracker, Grid Runners, Future Kick**), il s'adonne sans vergogne au sport inauguré par Bruce Willis dans **Piège de Cristal** : fausser compagnie à des terroristes, en l'occurrence ceux de **Terminal Rush**. Un gentil en solo éliminant méthodiquement des affreux retranchés dans un building : une recette qui fonctionne à plein rendement par les temps qui courent, sauf que les entrailles du barrage de Hoover se substituent aux cages d'ascenseurs et coursives du gratte-ciel. Polyvalent, Don «The Dragon» Wilson flirte également avec le fantastique, branche vampire, dans **Night Hunter** ! Pour des honoraires compris entre 300 et 500.000 dollars, Michael Dudikoff poursuit paisiblement sa carrière d'action star de modeste pointure. Transfuge des **American Warrior** de *Cannon*, Michael Dudikoff voit sa cote redressée par une série TV (**Cobra**). Parallèlement à sa diffusion, il quadrille le terrain de l'action à destination du marché vidéo. De la science-fiction musclée (**CyberJack**), de l'expédition vietnamienne façon Chuck Norris du temps de sa splendeur (**Soldier Boyz** et sa suite), la défroque de deux chasseurs de primes modernes (**Moving Target & Bounty Hunters**)... Il mange à tous les râteliers. Question de survie.

Si Olivier Gruner s'était enfermé dans le créneau **Angel Town** (gangs, bastons citadines) au lieu d'embrayer sur la SF (**Nemesis, Automatic, Savage**), il serait actuellement en train de cachetonner à Hong Kong ou chez le pingre Roger Corman. ■ ■ ■
Le refus de suc-

■■■ céder à Van Damme et Sasha Mitchell dans la série **Kickboxer** ne l'empêche nullement de prospérer et d'assurer à ses producteurs des ventes internationales comprises entre 2,5 et 3 millions de dollars. Du solide pour ce sportif émérite qui compte néanmoins un gros bide à son actif : **Savate**, combinaison ringarde du western et du film d'arts martiaux. Mark Dacascos survit lui aussi aux bides de **Double Dragon** et **Only the Strong**, exploités en salles aux États-Unis. Dans l'attente de la sortie de **Crying Freeman** (le film qui pourrait le propulser dans une catégorie supérieure), il mange à sa faim en tournant en vedette **Kickboxer 5, Sabotage** (emploi : garde du corps) et autre **DNA** (science-fiction génétique), et, comme second couteau, **The Island of Dr. Moreau** auprès de Marlon Brando et Val Kilmer. Mark Dacascos compte parmi les rares stars de série B susceptibles de se hisser plus haut ; deux tentatives infructueuses ne l'ont pas découragé ! Persévérant, il vaut actuellement dans les 500.000 dollars de salaire et dans les 2/3 millions de rentrée de fonds depuis l'étranger.

Gary Daniels progresse lui aussi. Hier condamné à se mettre en jambe dans des séries Z honteuses (style **Capital Punishment**) ou à jouer les vilains (**Niki Larson, Knights**), cet Anglais fanatique de John Woo connaît une brutale accélération de carrière. Sorti du caniveau des budgets microscopiques, il tourne quelques séries B ordinaires (**Rage** chez *PM Entertainment*) avant d'accéder au rôle de Ken le Survivant dans **Fist of the North Star** d'après un manga rentable. Très sollicité, Gary Daniels accepte volontiers **White Tiger** dans lequel il personnifie un agent des stups en conflit avec un gangster chinois, **Hawk's Vengeance** où il incarne un marin anglais en guerre contre des trafiquants d'organes...

Autre point commun avec la star en devenir de **Crying Freeman** : les deux hommes se côtoient sur le spectacle «Conan le Barbare» du parc d'attraction *Universal* !

Si Gary Daniels et Mark Dacascos marquent des points, Jeff Speakman régresse sur le marché. Beau gosse, athlète complet et comédien supportable, Speakman endure deux échecs retentissants (**L'Arme Parfaite** lancé en 1991 par *Paramount* pour concurrencer Van Damme, et **Sur la Défensive/Street Knight**, un des derniers plantages de *Cannon*). Difficile de se relever, mais notre homme tente de remonter la pente en bossant pour *Nu Image*. Fruit de leur association : **Deadly Takeover**, une série B de luxe (où un gars de la marine, faisant équipe avec une jolie scientifique, affronte un terroriste) dont *Nu Image* subodore des rentrées internationales de l'ordre de 3 ou 4 millions de dollars. Avoir été le poulain, même furtif, d'un grand studio hollywoodien auréole Jeff Speakman d'un prestige que possèdent peu de ses concurrents.

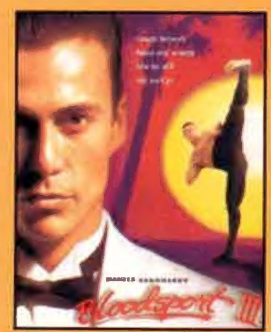
Thomas Ian Griffith et David Bradley notamment, récemment ralliés à la cause de cette noble entreprise. Thomas Ian Griffith, que la puissante firme *New Line* essaie piteusement d'opposer à Steven Seagal avec **Excessive Force** en 1992, tourne **Hollow Point** (un chasseur de primes et un agent du FBI font équipe) de Sidney J. Furie sous son pavillon. Quant à David Bradley, transfuge des séries *Cannon* **American Ninja** et **American Samouraï**, il cogne dur et dégaine dans **Hard Justice**, un polar très envieux du succès d'**American Yakuza**, un des hits mondiaux 1994 de la vidéo.

Du prestige, Chuck Norris en conserve encore un chouilla, notamment grâce à une série TV controversée pour sa violence (***Walker-Texas Ranger***). Au cinéma, il ne vaut plus tripette (le canin **Top Dog** a connu une carrière de chien), ce qui n'empêche pas *Nu Image* de l'accueillir à bras ouverts et de financer un **Forest Warrior** réalisé par son frère Aaron. Là, en totale rupture de taloches martiales, le grand Chuck se fait écolo au look post-Larzac, défenseur de la nature sauvage contre des promoteurs crapuleux.

Sur les starting-blocks de l'action, *Nu Image* est une compagnie qui se porte bien, veillant prioritairement à répondre au plus tôt aux demandes du marché. Le détournement d'armement sophistiqué ou nucléaire étant très prisé par les mammouths de la production (**GoldenEye, USS Alabama, Broken Arrow** de John Woo), aucun risque à lancer ce **Warhead** fréquenté par Frank Zagarino (vedette-maison depuis **Shadowchaser**) et Joe Lara, familier de l'anticipation kitsch (**American Cyborg, Hologram Man** et autre **Steel Frontier**).

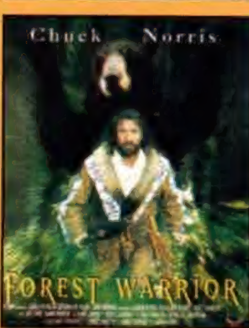












On ne peut pas dire que Menahem Golan pète autant la forme que des compagnies comme *PM Entertainment* et *Nu Image*. Changeant de nom de société plus vite qu'il ne change de chemise, contrarié par le Trésor Public américain, l'ancien ponte de *Cannon*, l'homme qui donna sa chance à Van Damme et produisit les plus gros succès de Chuck Norris, s'échine à rassembler les fonds nécessaires aux débuts cinématographiques d'un certain Kely McClung, «star» bovine de **Stickfighter** (annoncé depuis deux ans !) sous la bannière de *Pan Am Pictures*, homonyme d'une défunte compagnie aérienne. Un film tout au conditionnel qui pourrait connaître le sort de **Fists of Rage** et autre **Prize Fighter** que Golan avait promis au Belge Emmanuel Kerwin (challenger possible de Van Damme), et qui ne virent jamais le jour ! Signe qui ne trompe pas : le bureau loué par *Pan Am Pictures* ne compte pas parmi les plus fréquentés du Mifed. Et ce n'est pas le **Kickboxing Academy** promis par Golan qui ameute les acheteurs, malgré une forte demande en pastiches et parodies diverses. Manque à Menahem Golan une vedette qui présente bien ; ce n'est pas le cas de Kely McClung, sorte de Van Damme mal dégrossi. Mais même un Lorenzo Lamas (passé à la série TV avec ***Le Rebelle***) refuserait de tourner pour lui. Trop cher (autour du demi-million de dollars), Lamas, à l'instar de ses camarades de kickboxing, déserte totalement les rings pour du polar traditionnel (**Mask of Death**) où il continue à décocher des coups de tatane sous l'étiquette plus vendeuse du «film d'action», et une tentative de science-fiction branche cyberpunk. C'est **Cybertech P.D.**, rencontre de la réalité virtuelle et du trafic de drogue ! Lorenzo Lamas ne change que de décor pour bastonner comme autrefois. Idem pour Jeff Wincott, dont les dispositions pour le kickboxing contribuèrent à engraisser la compagnie *Image Organization* (aujourd'hui installée dans les tranchées du thriller). Dans **No Exit** (compromis entre **Fortress** et **Running Man**) et le polar **When the Bullet Hits the Bone**, Wincott (**Police Parallèle, Feu à Volonté**) ne modifie pas d'un iota sa technique de combat. Personne, d'ailleurs, n'a songé à le lui demander ! Ce qui marchait hier peut très bien marcher aujourd'hui ; suffit de changer un peu le mobilier !

Marc «Ballskick» TOULLEC





EXPRESSIMO

- Très occupé John Dahl, réalisateur de **Last Seduction**. Après **Unforgettable** et **A Simple Plan**, il tournera **Blackmail/Chantage**, remake d'un film qu'Alfred Hitchcock tourne en 1929 en Grande-Bretagne. **Blackmail** traite du cas d'une jeune femme tuant un homme qui tentait de la violer. Tenue par un maître chanteur témoin du drame, elle est aidée par son petit ami détective qui mène l'enquête. L'intrigue passe du Londres de 1929 au Los Angeles de 1995 et c'est Rick Dahl, le frère scénariste de John, qui prend en charge l'adaptation.

- Déprimé par l'échec d'**Un Vampire à Brooklyn**, Eddie Murphy abandonne **Sandblast**, une production Joel Silver de 40 millions de dollars, à Wesley Snipes, très coté sur le marché de l'action (**Money Train, Passager 57**). Pour un cachet rondelet de 10 millions de dollars, Snipes incarne un militaire spécialiste d'électronique expédié en Irak. Là, il doit désamorcer une arme nucléaire américaine que les troupes de Saddam Hussein ont récupérée après le départ des forces alliées. Évidemment, le potentat moustachu pourrait en user pour menacer la paix mondiale. C'est David Carson (**Star Trek Générations**) qui réalise. Eddie Murphy, quant à lui, se remet à la comédie d'action qui a fait son succès avec **The Metro** de Thomas Carter.

- Après le polar **Mulholland Falls**, Lee Tamahori, réalisateur de l'énergétique **L'Âme des Guerriers**, s'apprête à diriger **Bookworm** pour la *20th Century Fox*. Sur un scénario du dramaturge-cinéaste David Mamet, **Bookworm** relate le calvaire de trois randonneurs au plus profond de l'Alaska. Un projet selon toute apparence dans la lignée de **Délivrance** et autres survivals.

- Malgré les bides consécutifs de **Jade** et **Showgirls** aux USA, le scénariste producteur Joe Eszterhas turbine sur deux scénarios en cours de production, deux thrillers évidemment. Le premier donne dans le passionnel torride. Il s'agit d'**Original Sin** dont l'héroïne sera Gina Gershon, la rivale d'Elizabeth Berkley dans **Showgirls**. Suit **Reliable Sources**, un polar que mettra en images Carl Franklin (**Un Faux Mouvement, Le Diable en Robe Bleue**). Espérons que Joe Eszterhas y perdra l'habitude de l'auto-plagiat qui est désormais sa marque de fabrique.

- La soirée «Fantarock» se déroulera le 21 décembre à Niort. Au programme de cette manifestation originale : concerts de rock et films fantastiques et de science-fiction français, dont **Roboflash Warrior** de Richard J. Thomson. Rens. au (1) 40 86 52 50.

Le bar des otages

Criminel machiavélique dans **Usual Suspects**, producteur tyrannique dans **Swimming with Sharks**, Kevin Spacey est un comédien à qui la soudaine notoriété offre de réaliser un rêve. Et un film par la même occasion, **Albino Alligator**. Il raconte l'histoire tumultueuse de Dova (Matt Dillon), Law et Milo, trois truands en quête du casse parfait. Un casse qui tourne mal en fait car, dans l'opération, trois agents fédéraux laissent leur peau. Ils se réfugient au Dino's Last Chance Bar, un établissement de La Nouvelle Orléans qui semble remonter aux années 20 avec son juke-box antique, sa seule issue. Aussitôt, les fuyards se couvrent en prenant quelques personnes en otages, qui vont de la barmaid Janet (Faye Dunaway) au consommateur de passage. Cernés par les flics, Dova et Law n'ont guère le choix pour se frayer un passage vers la liberté ; ils menacent d'utiliser leurs armes contre les innocents... Filmé en Super 35 (le format de **Reservoir Dogs** et **Usual Suspects**), **Albino Alligator** se paie une distribution de grand standing (Dunaway, Dillon, mais également Gary Sinise, Viggo Mortensen, Joe Mantegna, M. Emmett Walsh et même Johnny Depp dans un tout petit rôle). En huis clos, le film paraît autant se référer à **Reservoir Dogs** qu'à **Un Après-Midi de Chien**, un classique de la prise d'otages à l'écran. ■



■ *Gary Sinise dans ALBINO ALLIGATOR* ■



■ *Matt Dillon dans ALBINO ALLIGATOR* ■

Tetsuo on the ring !



Féroce indépendant, le réalisateur de **Tetsuo** et **Tetsuo 2**, le Japonais fou Shinya Tsukamoto, abandonne un temps avec **Tokyo Fist** la science-fiction sado-maso et ferrailleuse dont il s'est fait le chantre. Pas vraiment un abandon en fait, car même dans cette sordide histoire de cocufiage, le jeune cinéaste va très loin, bousculant le réalisme, tirant le quotidien vers un ailleurs déjanté. Ainsi, modeste employé de bureau, Tsuda soupçonne sa femme d'avoir une liaison avec Takuji, un apprenti boxeur très fier de pratiquer le Noble Art. Ses soupçons tournent viscéralement à la paranoïa, à tel point que la douce Hizuru perd elle aussi les pédales et s'installe chez son prétendu amant. Tandis que Tsuda s'entraîne dur pour corriger son rival dans les règles, Hizuru sombre quant à elle dans la folie du piercing et des mutilations... Très proche des **Tetsuo** sur la forme et sur le fond, ce **Tokyo Fist** sent le Tsukamoto à plein nez, toujours prompt à visiter des villes essentiellement métalliques, noyées d'un bleu d'acier. Sur les rings, il y va aussi fort que les mutations de son chef-d'œuvre. Les coups provoquent des geysers d'hémoglobine, des visages tuméfiés qui font passer le maquillage de Robert de Niro dans **Raging Bull** pour une aimable plaisanterie. Le sommet de **Tokyo Fist** : lorsque Hizuru tabasse son mari, déjà en piteux état, à grands coups de poing dans le visage. Résultat : un faciès entre Elephant Man et le modèle de **Sculpture Physique** ! ■

Reality crime



■ *Stephen Baldwin dans CRIMETIME* ■

Dans **Usual Suspects**, Stephen Baldwin et Pete Postlethwaite incarnent respectivement la gâchette la plus facile de la bande et l'émissaire du sinistre Keizer Söse. Les voilà de nouveau réunis dans **CrimeTime**, un thriller très original du réalisateur hollandais George Sluizer, auteur de **L'Homme qui Voulait Savoir** et de son sous-estimé remake américain, **La Disparue**. Remis de l'abandon de **Dark Blood** suite au décès de River Phœnix, Sluizer remonte donc au créneau. Coproduction européenne, également interprété par Sadie Frost, Geraldine Chaplin et Karen Black, **CrimeTime** voit le jour grâce à la contribution rondelette de la Loterie britannique. Son héros : Bobby Mahon (Stephen Baldwin), un comédien au chômage. Faute d'engagements, il accepte la proposition d'une chaîne de télévision dont l'émission vedette, «CrimeTime», consiste à reconstituer les faits divers, les meurtres les plus sordides. À Bobby Mahon de rentrer dans la peau de Sidney (Pete Postlethwaite), un serial-killer très très vicelard. Quoiqu'il regrette l'image glamour que lui donne Bobby Mahon, Sidney se satisfait de la situation : il est désormais célèbre. Et cette soudaine notoriété, pas question de l'abandonner en cessant de tuer. Au contraire, le meurtrier redouble d'activité ! Mais l'affaire se corse sérieusement lorsqu'une de ses victimes le blesse gravement. Pour ne pas perdre sa «vedette», la directrice de la chaîne demande à Bobby Mahon de continuer à personnifier un tueur en série désormais inactif. De lui prêter des meurtres qu'il n'a pas commis. Un jeu dangereux, contagieux, car le jeune acteur se laisse gagner par le virus du mal... Une histoire étonnante qui devrait porter un peu plus loin que les lubies médiatiques d'Oliver Stone dans **Tueurs Nés**. ■

TELEVISION

Mad Max revient... à la télé ! La production d'une série télévisée basée sur le personnage mythique créé par George Miller a démarré. Miller lui-même supervisera la série et réalisera même quelques épisodes, notamment le pilote. Le tournage se déroulera entièrement en Australie dans les décors d'origine des films. Bien entendu, Mel Gibson n'interprètera pas le rôle, mais le réalisateur de **Braveheart** pourrait faire une apparition régulière lors de la première saison. Ne reste donc plus qu'à lui trouver un successeur. La tâche n'est pas aisée.

Les Muppets de retour sur *ABC*. La chaîne, propriété des studios *Disney* depuis peu, veut développer ses programmes familiaux. Elle a donc signé un contrat d'exclusivité de cinq ans avec *Jim Henson Productions*. Sous l'égide du fils même de Jim, décédé, les ateliers *Henson* n'ont jamais fermé leur porte. Le retour de Kermitt, Miss Peggy, Gonzo et compagnie est donc annoncé pour la saison prochaine sous le titre ***Muppets Live !***. Une autre série a été commandée aux studios *Henson*, un sitcom intitulé ***Aliens in the Family***. Une série qui pose une question essentielle : «Un kidnapping extraterrestre peut-il aboutir à un mariage heureux ?». Étonnant, non ? La série utilisera des effets spéciaux en animatronique et le top du top des techniques d'animation de marionnettes.

Charles Bronson héros de téléfilm. Dans la production *CBS* ***A Family of Cop***, Bronson interprète le patriarche d'une famille dans laquelle tout le monde est flic. Lui-même n'est autre que le chef de la police locale. L'action se situe à Milwaukee. L'honneur de la famille est entaché quand l'une des filles de Bronson se réveille, après une soirée très arrosée, aux côtés du cadavre d'un des hommes les plus riches de la ville. Toute la petite famille va mener l'enquête.

Gros succès pour ***JAG***, une série diffusée sur *NBC* tous les samedis soirs à 20 heures. ***JAG*** met en scène les aventures du Lt. Harmon Rabb Jr., un officier de l'US Navy. Un pilote qui, depuis un accident ayant coûté la vie à plusieurs personnes, a laissé tomber le manche à balai pour faire du droit. Aujourd'hui avocat, il est nommé Juge Avocat Général, ou JAG dans le langage Navy. Il a le pouvoir d'instruire une enquête et de démontrer les faits devant les tribunaux militaires. Un prétexte malin qui permet de mêler aventures militaires et séquences de parloir, deux exercices dont sont particulièrement friands les téléspectateurs américains. Le créateur de ***JAG*** n'est autre que Donald P. Bellisario, qui n'en est pas à son premier concept habile puisqu'il est le producteur de séries comme ***Code Quantum*** ou ***Magnum***.



■ *David Mills (Brad Pitt) : un jeune flic impulsif qui force l'admiration de sa proie, le serial-killer John Doe* ■

Seven

LE SILENCE DES AGNEAUX, c'était en 1991. L'année du grand frisson commandité par le machiavélique Hannibal Lecter. Quatre ans après, un autre serial killer reprend le flambeau de l'assassinat classieux, abominable et fascinant. C'est John Doe, un artiste dans son genre, dingue jusqu'au dernier neurone. Un fou de Dieu qui prend sur lui de châtier ses contemporains les moins vertueux. Des punitions orchestrées par un cinéaste passé maître dans l'art de solliciter la chair de poule et les sueurs froides...

Il existe des films, comme ça, qui naissent d'incroyables concours de circonstances. **Seven** appartient à cette espèce. Il y a d'abord un scénariste dont personne à Hollywood n'avait entendu parler, Andrew Kevin Walker. Il ne forge pas sa cinéphilie, comme Quentin Tarantino, en bossant dans un vidéo-club californien envahi par la série B, mais ce n'est pas loin tout de même. Andrew Kevin Walker exerce l'estimable profession de caissier, puis de chef de rayon chez *Tower Records* à New York, une chaîne de magasins vendant cassettes vidéo et CD musicaux. Une aubaine pour le jeune homme. Le script de **Seven**, il l'écrit sans la moindre assurance qu'il sera un jour mis en images. Sur un coup de tête, il l'expédie à David Koepp, scénariste de **Jurassic Park**, de **La Mort vous Va si Bien** et de **L'Impasse**. Koepp aime, présente Walker à son agent qui, illico, le prend sous contrat. Le manuscrit fait son chemin et un producteur doué de flair, Arnold Kopelson (**Platoon, Alerte !, Le Fugitif**), l'intercepte, le propose à la compagnie *New Line*, propriété de Ted Turner. Un coup de poker payant car, à ce jour, **Seven** flirte avec les 100 millions de recettes aux États-Unis. Résultat inespéré, miraculeux pour un film qui, à aucun moment, ne racole le chaland.

«Être caissier donne un point de vue privilégié : c'est comme si l'on était au spectacle, et New York est une ville fascinante. Je rencontrais tellement de gens bizarres. Finalement, j'ai imaginé un bureaucrate du crime. John Doe était né. Il planifie ses crimes méticuleusement. Il en est d'autant plus terrifiant. Cadavre après cadavre, il pense nettoyer la crasse d'une société qui n'a plus de valeur morale» explique Andrew Kevin Walker, soucieux de justifier les actes de John Doe.

paresse

luxure

Qui est John Doe ? En France, on l'appellerait Jean Dupont. La quarantaine, cultivé, intelligent, il déplore à ce point le laisser-aller de ses concitoyens, la corruption de la société urbaine, qu'il agit. Ses pulsions, John Doe les cultive, les entretient sur la longueur. Pas question de frapper sur un coup de tête comme le commun des tueurs en série. Non : John Doe ne se rabaisse pas au niveau du vulgaire équarrisseur de minettes, d'un Henry Lee Lucas, d'un Ted Bundy. Il a un message à transmettre, des idées à faire passer. Chrétien, catholique fervent, il se réfère à la Bible, aux 7 Péchés Capitaux, et choisit ses victimes en fonction d'eux. À un obèse, il demande, sous la menace d'un pistolet, d'avaler des boîtes et des boîtes de spaghettis bien gras. Lorsque Triple Tonne atteint l'overdose, il l'achève à coups de pied. Un crime monstrueux. Le premier. Et John Doe prend son temps pour le perpétrer. Il ne se presse pas plus pour s'attaquer à un avocat influent coupable d'avarice, une «gagneuse» blonde atteinte du Sida et coupable de luxure, une beauté arrogante coupable d'orgueil... Un an, il prend un an à torturer méthodiquement Victor, un petit truand pédéraste. Arrimé à son lit, Victor survit, mais à quel prix. Dans un état de cadavre vivant qui lui aurait immédiatement valu un rôle dans **Zombie** ! À chaque meurtre, John Doe abandonne un indice qui amène les flics aux sévices suivants, au jour, à l'heure voulus. Un véritable jeu de piste macabre auquel jouent les flics William Somerset et David Mills. À eux de rassembler les pièces du puzzle volontairement abandonnées par le tueur en série.

À une semaine de la retraite, William Somerset est un flic d'exception. Un solitaire, si taciturne que certains de ses collègues le surnomment ironiquement Joyeux ! «*William Somerset représente un personnage multi-dimensionnel, plus complexe que d'habitude dans ce genre. Ce n'est pas un type qui laisse parler son arme, qui abat des portes à coups de pied, ce n'est pas un macho. C'est un type réfléchi, qui utilise sa tête. Bien qu'étant un détective perspicace et méthodique, avec un penchant pour la littérature, Somerset est au bout du rouleau après 34 années de service dans la police*» témoigne un Morgan Freeman exceptionnel de présence, d'autorité, de charisme austère. Cultivé, il traque autant John Doe suivant les préceptes d'un limier que ceux d'un universitaire avide de documentation. «La Divine Comédie», «Les Contes de Canterbury» et quelques autres ouvrages le placent sur sa trajectoire, lui permettent d'appréhender mieux que personne son univers intérieur, ses fantasmes mystiques. Avant même qu'il ne se livre à la police, John Doe n'a plus de secret pour Somerset. Pour David Mills, c'est une autre histoire. Doe serait du genre frappadingue, de ceux qui dansent coiffé du slip de leur grand-mère, à poil, et le corps tartiné de marmelade. Du folklore délirant, sans nuance aucune. Mills y adhère étroitement. «*David Mills est un flic prêt à faire n'importe quoi, même au risque d'enfreindre la loi. C'est une cervelle brûlée, un fêlé, mais un être humain. Il voit tout en noir et blanc, il croit qu'il a tout compris*» intervient un Brad Pitt en qui les lectrices de *Salut* et *Bravo Girls* ne reconnaîtront pas leur sex-symbol. Les yeux cernés, la barbe rêche de quatre jours, le teint livide... Rien qui n'incite à un poster de groupies. Et, comble du renoncement, des chemises froissées, mal repassées. Des détails qui ne trompent pas car, quasi systématiquement, les flics à la sauce hollywoodienne les portent impeccables, ces chemises fraîchement sorties du pressing, d'une blancheur immaculée.

Mais, même si des recherches littéraires trop poussées lui donnent des migraines, s'il écorche le nom de Sade, s'il affirme ne pas avoir vu **Le Marchand de Venise** au cinéma, Mills n'est pas un imbécile, le faire-valoir du très cérébral Somerset. Sous l'hégémonie de ses impulsions, il seconde brillamment son aîné, le complète. «*Les deux observent une même situation de deux points de vue radicalement opposés*» ajoute Morgan Freeman. Mais **Seven** n'est pas de ces buddy-movies carburant sur les rivalités des deux héros pour mieux les réconcilier dans le dénouement. **Seven** ne se sous-titre pas «Deux Flics contre un Tueur Fou».

Déjanté, le tueur ? Il rédige plus de deux cents cahiers de confessions en lignes serrées, s'arrache la peau des doigts pour n'abandonner aucune empreinte digitale, se justifie par la Bible, collectionne les crucifix. John Doe mène la police par le bout du nez, manipule les flics, les conduit exactement là où il le désire pour compléter sa série sanglante. Un ténor du crime



■ *L'antre de la paresse : des sapins déodorants pour tromper les narines* ■

auquel Kevin Spacey confère une inquiétante normalité, une terrifiante bonne conscience. Kevin Spacey, oui, le Keyser Soïse de **Usual Suspects**, le producteur tyrannique de **Swimming with Sharks**, qui souffle le rôle au nez et à la barbe d'un Jonathan **Brazil** Pryce indisponible au tout dernier moment. Une voix douce, posée, des gestes précis, le visage rassurant d'un professeur de théologie. Et ses thèses radicales, sa purge mystique trouvent un étrange écho dans les propos de Somerset qui, à sa croisade, rajoute un huitième péché capital : l'apathie. Cette flemme morale, cette résignation poussant au vice, à l'abandon de soi dans une société impitoyable. Plus facile de bâcler l'éducation de ses enfants que de leur donner l'amour nécessaire à leur avenir, affirme le vieux flic. Il dit vrai, comprend John Doe, même s'il récuse violemment ses méthodes extrémistes. John Doe fascine Somerset. John Doe révulse profondément un Mills qui, copieusement, le passerait à tabac dans une cellule déserte. Mais le psychopathe n'attend que ça : que le jeune policier s'emporte, cède à la colère. Au septième Péché Capital. Que John Doe l'épargne au terme d'une poursuite mémorable ne tempère pas une rage qu'il libérera plus tard, dans des circonstances particulièrement dramatiques... John Doe est un manipulateur de génie, de la race des Hannibal Lecter, de ceux qui conduisent qui leur plaît là où il leur plaît. Un orfèvre du meurtre.

Orfèvre, David Fincher l'est également. Et sacrément résolu, fidèle aux choix graphiques et thématiques d'**Alien 3**, à générer un film aussi glauque, aussi désespéré que **Seven** au sein d'une production où la dérision et l'auto-parodie nivellent trop souvent polars et thrillers. Car le jeune cinéaste n'y va pas par quatre chemins. **Seven** respire le mal vivre, le mal d'exister dans une métropole sombre dont même le gérant de sex-shop particulièrement sordide avoue ne pas aimer son métier. Vivre, ou plutôt survivre, dans **Seven** relève presque de l'exploit. La solitude, le stress, un climat absolument épouvantable, la laideur, le vice, le passage du métro qui ébranle régulièrement l'appartement habité par Mills et sa femme, le vacarme de la circulation, la peur panique de donner naissance à un enfant dans un monde aussi poisseux... Noir c'est noir. Au-delà de tout ce qu'on a pu voir dans le genre, **Le Silence des Agneaux** y compris.

Les ténèbres enduisent le film d'un bout à l'autre, l'amènent à l'apocalypse minuté par John Doe. Des ténèbres qui imprègnent même un générique à rebours, composé de collages, de lettrages dissemblables. Un générique qui pénètre l'univers intérieur, chaotique de John Doe, qui lui donne corps au travers de formes, de sons discordants. Des instants d'hypnose pure que David Fincher étend aux deux heures dix de métrage. Deux heures de cinémascope en presque noir et blanc, d'horreurs elliptiques, d'humour sec. Fascinant, flippant comme une virée à l'orée de l'enfer.

■ Marc TOULLEC ■

Metropolitan Filmexport présente Morgan Freeman & Brad Pitt dans une production **New Line** ***SEVEN*** (USA - 1994) avec Gwyneth Paltrow - John C. McGinley - R. Lee Ermey - Richard Roundtree - Kevin Spacey **photographie de** Darius Khondji **musique de** Howard Shore **effets spéciaux de maquillage de** Rob Bottin **scénario de** Andrew Kevin Walker **produit par** Arnold Kopelson & Phyllis Carlyle **réalisé par** David Fincher

31 janvier 1996 **2 h 10**



■ *William Somerset (Morgan Freeman) : un vieux de la vieille aux intuitions miraculeuses* ■

à 7 marches de l'enfer

DAVID FINCHER



■ David Fincher : la valeur n'attend point le nombre des années ■

Fils d'un reporter de Life, David Fincher met le pied à l'étrier, dans le cadre universitaire, en produisant une émission d'information. À 19 ans, il intègre l'usine à rêves de George Lucas, Industrial Light and Magic, compagnie d'effets spéciaux où il travaille deux ans durant sur des peintures sur verre. Mais le jeune David Fincher ne souhaite pas se spécialiser dans les effets spéciaux. En participant étroitement à la fondation de la société Propaganda Films, il se place parmi le peloton de tête des petits génies du clip musical et du spot publicitaire. Les Rolling Stones («Love is Strong»), Madonna («Express Yourself», «Vogue» & «Oh Father»), Paula Abdul, Aerosmith d'un côté, Chanel, Levi's, Coca Cola, la bière Budweiser, la compagnie téléphonique AT&T de l'autre : en un temps record, David Fincher se taille une réputation enviable d'esthète, d'homme à idées et à images. Une réputation qui lui vaut, à 29 ans, de réaliser ALIEN 3. Un piège à auteur dont il sort néanmoins son épingle d'un jeu tronqué. Puis c'est SEVEN, le thriller qui révèle l'étendue, l'originalité de son talent...

Entre *Alien 3* et *Seven*, il s'est tout de même écoulé trois ans pendant lesquels vous n'avez pas donné signe de vie !

Je ne voulais pas tomber dans la facilité. Bien sûr, j'ai reçu des propositions pour des séquelles de blockbusters. Je sentais le piège : autant tirer quelques enseignements de l'expérience **Alien 3**. Que j'aie travaillé sur une version cinéma de **Chapeau Melon et Bottes de Cuir** ne constitue pas une rumeur de plus. Je m'y suis consacré pendant deux ou trois mois. Mais je ne me suis pas entendu avec les producteurs ; ils voulaient à tout prix privilégier la présence d'une star, Mel Gibson en l'occurrence. Quant à moi, je voyais bien Charles Dance dans le rôle de John Steed ! Le scénario leur importait à partir du moment où ils obtenaient l'accord de deux grandes vedettes ! Tout naturellement, leur choix a abouti à une histoire tellement stupide que j'ai abandonné le projet. De ce **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, j'aurais fait un film violent, dur et cruel, marqué par une vision à la **Seven**. Les producteurs auraient tout fait pour m'en empêcher et me contraindre à m'engager dans une direction plus légère, vers la comédie. Pour ce qui est du style, je l'aurais tourné comme un gigantesque spot publicitaire pour une marque de parfum de luxe. Aucune chance que je puisse convaincre les producteurs de me suivre. J'ai donc enchaîné sur **Seven**. Tout s'est déroulé très vite. Entre le jour où j'ai signé le contrat et la fin du tournage, il s'est exactement écoulé huit mois. Une broutille par rapport aux délais habituels d'une production hollywoodienne. Le tournage lui-même fut d'une rapidité extrême. Nous n'effectuions que peu de prises...

Les conflits permanents avec la *Fox* qui émaillèrent le tournage d'*Alien 3* ne vous ont pas rendu parano à l'idée de collaborer avec un producteur aussi puissant que *New Line* ? Mettre en chantier un scénario aussi extrême que celui d'Andrew Kevin Walker pouvait chagriner ses cadres !

New Line m'a réellement épaulé. Rien à voir avec l'attitude de la *20th Century Fox* sur le tournage d'**Alien 3**. La logique hollywoodienne veut pourtant qu'un studio soit suspicieux à l'encontre d'un film aussi sombre, difficile, aussi radicalement différent de la production moyenne. Pourtant, je n'ai jamais eu à me plaindre d'une quelconque ingérence des cadres de la production. Cependant, cette autonomie a un prix sur le plateau. Les moyens mis à ma disposition n'avaient rien à voir avec la logistique impressionnante d'**Alien 3**. Il fallait compter les dollars. Au bout d'une semaine de tournage, j'ai compris que je devais tout faire avec précaution. Le budget dont je bénéficiais, je devais le dépenser avec parcimonie, au bon moment, uniquement lorsque c'était nécessaire. Pas question de tourner des séquences qui auraient ensuite sauté au montage. L'une des options plastiques de **Seven** fut ainsi dictée par des contingences économiques. De toute manière, je voulais un petit film d'ambiance bien ficelé, pas une grosse machine. Il y avait des exigences de durée de tournage très précises, à cause des acteurs. J'ai donc pensé que s'il pleuvait tout au long de l'action, nous n'aurions pas de problèmes de raccords, ni retard à cause des conditions atmosphériques. Nous avons tendu des bâches pour masquer le soleil de Los Angeles, installé des machines à pluie. En plus, cette pluie continuelle donne une ambiance encore plus glauque aux scènes d'extérieur.

Dans une interview, Brad Pitt affirme apprécier le fait que *Seven* se rapproche des meilleurs films de William Friedkin, *L'Exorciste* et *French Connection*, par ses côtés ultra-réalistes. Êtes-vous sur la même longueur d'onde ?

Une comparaison très flatteuse pour moi ! Je suis convaincu que William Friedkin est l'un des plus importants cinéastes de son temps. **L'Exorciste** compte parmi les meilleurs films jamais tournés. L'horreur y est filmée avec tellement d'élégance qu'elle devient belle. Friedkin est à ce point dévoué à l'illustration de son scénario que je suis certain qu'il ne s'est aperçu qu'après coup dans quelle mesure il avait transcendé l'histoire de William Peter Blatty. J'ai un énorme respect pour lui, mais je suis aussi influencé par d'autres réalisateurs. Ce sont Martin Scorsese, Steven Spielberg, George Roy Hill, François Truffaut. Je ne me suis jamais dit : «Tiens, celui-là a fait comme ça, je vais l'imiter !». Toutefois, même si je prends comme un compliment la comparaison avec le William Friedkin des années 70, je dois avouer que cette parenté découle d'abord de nos restrictions budgétaires. Je m'explique. Ayant peu de moyens, il me fallait sélectionner les idées qui me semblaient les meilleures, aller droit au but. D'où, sans doute, l'aspect sombre et quasi-documentaire de **Seven**. Quant aux éclairages, à la lumière, tout ça relève de la même logique. Parfois, je deman-



■ Mills et Somerset au terme d'une poursuite spectaculaire dans une ville sans nom ■

dais un plan très précis, complexe. Les techniciens me répondaient qu'il était impossible d'aboutir à ce résultat dans les délais impartis, qu'on déborderait de plusieurs heures. Du coup, je leur demandais de n'éclairer que l'essentiel du décor, de se focaliser sur les éléments capitaux. Ces contraintes économiques contribuent à la personnalité du film, à son style. Le travail avec les comédiens était également soumis aux mêmes exigences. Les répétitions se réduisaient souvent à leur plus simple expression ; il fallait que les acteurs saisissent l'essentiel de leur personnage, ne cherchent pas à sophistiquer leur jeu. Tout **Seven** fut porté par cette sensation d'urgence. La prise de son notamment qui fait vraiment reportage. Nous avons d'abord choisi de suivre l'évolution de l'enquête de Somerset et Mills, de coller au plus près aux protagonistes.

Vous dîtes que le budget vous acculait à un état d'urgence permament. Pourtant, à contempler vos décors, notamment l'appartement de John Doe, on a l'impression que avez bénéficié de plateaux immenses, d'une direction artistique pour le moins cossue !

Nous nous sommes débrouillés avec les moyens du bord. Pour reconstituer les meurtres et les endroits les plus sordides où sont découverts les cadavres, nous avons longuement étudié des photos prêtées par les services de police. Des photos de corps mutilés, de bâtisses insalubres où se trafique le crack. Nos décors ont pour but de donner l'illusion de pénétrer dans l'univers glauque, étrange et pitoyable dans lequel évoluent les personnages. Tout s'inspire de clichés, notamment la maison délabrée de Victor, victime de la Paresse. Si cet immeuble s'appuie sur des documents réels, nous lui avons néanmoins conféré des aspects sur-dimensionnés, histoire de montrer que le cauchemar se déroule dans un endroit tangible, existant vraiment. Il fallait mêler deux sensations : le sentiment de réalité et quelque chose de plus onirique, d'irréel. Le spectateur devait le ressentir immédiatement. L'élaboration de l'immeuble où Somerset et Mills découvrent le repaire de John Doe participe du même processus. Nous sommes partis tourner cette séquence dans un hôtel de Los Angeles. Très vite, nous nous sommes aperçus que l'endroit était trois fois trop exigu. Du coup, nous avons piqué des plans à droite et à gauche, collé les couloirs et les pièces ensemble pour créer un improbable labyrinthe, bricolé de toutes pièces à partir d'éléments de toute provenance. Je ne sais pas par quel miracle nous sommes parvenus à bâtir l'univers qui est aujourd'hui celui de **Seven** ! Le réalisme était notre priorité. **Seven** évoque la vie dans une grande ville : sale, violente, polluée, souvent déprimante. Visuellement et du point de vue du style, c'est ainsi que voulions représenter ce monde. Tout devait être aussi réaliste et cru que possible. Chaque décor a été construit, puis délabré, usé et vieilli pour refléter la dimension morale des gens qui y vivent, y travaillent et y meurent.

Sur *Alien 3*, vous avez travaillé avec un vétéran des éclairages, Alex Thomson. Sur *Seven*, vous vous assurez les services d'un jeune, Darius Khondji, qui porte à son actif *Le Trésor des Îles Chiennes*, *Delicatessen* et *La Cité des Enfants Perdus*. Cela a-t-il influé sur votre travail de cinéaste ?

Travailler avec un chef opérateur aussi reconnu qu'Alex Thomson amène bien des contraintes ; vous êtes obligé de négocier avec lui, de trouver des compromis. J'ai été tellement déçu par la copie finale d'**Alien 3**, trop lumineuse, pas assez de nuances dans les éclairages, que je ne voulais pas tomber dans les mêmes pièges. Aucun risque que ce soit le cas avec un jeune comme Darius Khondji. J'ai auparavant travaillé avec lui sur des publicités. Nous parlions beaucoup pour trouver de bonnes idées. Autant un professionnel aguerri comme Alex Thomson peut être bloqué par certaines initiatives, autant Darius n'a peur de rien. Il me suffit de lui demander une certaine lumière et il se démène pour me donner satisfaction ! Pour être honnête, je ne pense pas qu'un autre directeur de la photographie serait parvenu à me donner ce que je recherchais. Nos longues discussions nous ont permis de définir très précisément les images de **Seven** : un jeu constant entre la lumière et les ténèbres. En effectuant quelques tests, Darius m'a prouvé jusqu'où nous pouvions aller à ce petit jeu. Très loin. Darius Khondji est presque entièrement responsable de la lumière si étrange, si particulière de **Seven**. Il a également utilisé un procédé de traitement de la pellicule qui amplifie les contrastes. Ce procédé accentue les noirs et fait briller les blancs.

Très souvent, *Seven* donne l'impression d'avoir été tourné en noir et blanc. Était-ce intentionnel de votre part ?

Ma philosophie en matière de photographie est assez spéciale. Selon moi, un plan en couleurs est réussi seulement s'il peut fonctionner en noir et blanc. Une logique autant valable dans la publicité, les clips musicaux et les longs métrages de fiction. En raisonnant ainsi, un cinéaste peut mieux se rendre compte de la façon dont la lumière permet aux éléments du décor, aux visages et silhouettes de ressortir, comment chaque comédien absorbe ou renvoie la lumière. Si vous avez une image noir et blanc en tête, ces éléments se précisent avec plus de netteté. Je regrette que l'on ne tourne plus en noir et blanc. Le noir et blanc procure une dimension émotionnelle supplémentaire. Regardez un film comme **De Sang Froid** de Richard Brooks. En lisant le livre de Truman Capote dont il s'inspire, vous rentrez dans un monde assez indistinct, très sensitif. Le noir et blanc voulu par Richard Brooks restitue parfaitement cet univers, lui donne même une autre résonance. De plus, le noir et blanc vous offre d'ajouter votre imaginaire à un aperçu de réalité. Les photographies en noir et blanc ne constituent que des pièces du puzzle du monde réel.

Le discours de Somerset concernant l'apathie, cette faiblesse morale qui pousse les hommes à l'abandon, à la paresse, le rapproche singulièrement de John Doe. Les deux hommes ne sont pas loin de partager les mêmes idées sur la société ! ■ ■ ■



■ *Quand Mills cède à la colère : fera-t-il le jeu de John Doe ?* ■

à perdre ALIEN !

Il existe deux ALIEN 3. Celui souhaité par David Fincher lorsqu'il arrive sur le projet. Et celui de la 20th Century Fox qui bâillonne l'artiste pour écouler sa marchandise...

«Une expérience cauchemardesque» confie d'emblée David Fincher lorsqu'on lui demande son sentiment sur l'affaire **Alien 3**. Et on le devine pétri d'amertume, plein de ressentiment, blessé dans sa vanité d'auteur à l'évocation de la guerre que fut la production de cette séquelle traînée dans la boue par le tout Hollywood. À ce point malmenée que le jeune cinéaste refuse d'en assurer la promotion à sa sortie, car cet **Alien 3** ne correspond pas tout à fait à celui dont il rêvait. *«Aujourd'hui, cela me fait chaud au cœur d'entendre des gens qui aiment le film. À l'époque, beaucoup l'ont trouvé prétentieux, solennel ; une grande partie du public a mal accepté qu'il ne s'agisse pas de la machine à faire peur attendue»*. D'où son échec tant commercial que critique aux États-Unis tandis que les recettes à l'étranger, particulièrement en Europe, sauvent la mise à une *20th Century* Fox au bord du gouffre. Dès les premières réunions de travail, le successeur de Ridley Scott et James Cameron inquiète ses cadres. *«L'une des premières décisions consistait à limiter les apparitions de l'alien. Pas question que le film se focalise sur lui. C'est dans la logique du* ***Pont de la Rivière Kwaï*** *: le pont fait partie des éléments importants du film, mais il n'en constitue cependant pas le thème. Pas question que le film soit un alignement de cartons sur des extraterrestres. Les personnages présentent bien plus d'intérêt. Je désirais mettre en scène une femme de 40 ans sur une planète inhospitalière, pas une victime potentielle en petite culotte à l'image du premier* ***Alien****»*. Et voilà David Fincher qui claque la porte au nez à ceux qui auraient tant apprécié le voir picorer quelques idées rentables chez ses illustres prédécesseurs. *«J'ai cherché un sens très précis à la trilogie* ***Alien*** *pour ne pas refaire ce qui avait déjà été fait. En 1978, le premier* ***Alien*** *intervient comme un manifeste des années yuppie, de l'individualisme forcené. En 1986,* ***Aliens*** *survient durant cette décade où les femmes revendiquent le droit à une carrière professionnelle et le désir d'assumer leur maternité. Qu'est-ce qui pourrait prolonger logiquement* ***Alien*** *et* ***Aliens*** *? Qu'est ce qui pourrait bien motiver les yuppies ? Le sacrifice sur l'autel du capitalisme, une alternative noble. Nous fermons le cercle en montrant que le désintéressement est aussi important que l'égoïsme dans la survie. Voilà le raisonnement qui m'a poussé à tuer Ripley, une volonté qui n'a pas été facile à imposer aux gens de la Fox. Ce fut extrêmement dur de leur faire avaler ça, d'autant plus dur que la mort du héros est considérée aux États-Unis comme un signe de faiblesse, un remède facile à tous les problèmes»*. Mais sa thèse, Fincher l'impose au prix de quelques autres concessions.

Pas d'accord, David Fincher, pour montrer le bébé Alien perforant le ventre d'une Ripley chutant vers le métal en fusion. *«Je ne voulais pas que la créature apparaisse ainsi. À l'origine, Ripley tombait en arrière depuis la passerelle et une explosion de sang due à la pression de l'alien lui défonçait la poitrine»*. Plus sobre évidemment, moins dans le sens du grand-guignol exigé par le studio. Mais, contraint, David Fincher tourne les plans gore en souvenir du premier **Alien**. Quatre jours avant la sortie américaine du film, dans une panique anthologique !

«La séquence finale, où un nouvel androïde Bishop intervient, ne correspond pas à celle que je voulais. La Fox l'a écourtée d'une quarantaine de secondes, le temps que Ripley, tentée, réponde à la proposition de la compagnie de l'opérer». Après coupe, Ripley répond «non» sans l'ombre d'une hésitation. Voilà qui gomme sévèrement les incertitudes, la peur de mourir du personnage. Autre modification majeure apportée à **Alien 3** : la presque disparation de Golic, le plus mystique des détenus de Fiorina 161. *«C'est intervenu après une avant-première test organisée pour des gamins de 18 ans de Long Beach, Californie, qui ont décrété sur les questionnaires que Golic leur importait peu. La Fox les a pris au pied de la lettre et a sacrifié le personnage. Dans le scénario original, Golic croit dur comme fer que l'alien décime la colonie pénitentiaire pour que lui et Ripley se retrouvent seuls. Ils seraient en somme de nouveaux Adam et Eve ! Mais cette idée est apparue comme très étrange. Trop étrange. Elle donnait néanmoins une raison de tuer au monstre»*. Une idée qui correspond cependant à l'atmosphère quasi religieuse, monacale d'**Alien 3**, dont les protagonistes vivent selon les préceptes très forts d'une secte hantée par la damnation. Voilà comment le **Alien 3** de David Fincher (durée initiale : deux heures et sept minutes) perd très exactement treize minutes de son métrage. Treize minutes prélevées au profit de l'action, des effets spéciaux, du rythme, bancal malgré les indéniables qualités de cette suite. *«Au moins,* ***Alien 3*** *m'aura appris qu'il ne faut pas s'engager dans une production aussi gigantesque si vous n'avez pas l'autorité et le pouvoir que donnent deux succès comme* ***Les Dents de la Mer*** *et* ***Terminator****»*. Le succès, et les prérogatives qui en découlent, David Fincher les obtient avec **Seven** dont **Alien 3** contient quelques-uns des germes. Et le cinéaste de brocarder les compagnies de production qui ne raisonnent qu'en termes de marque déposée et de produits dérivés !

■ M.T. ■

■ *Ripley (Sigourney Weaver) dans* ***Alien 3*** *: un sacrifice lourd de sens pour David Fincher* ■

■ ■ ■ Selon moi, il s'agit vraiment du huitième péché capital. John Doe aurait pu le rajouter à sa liste. Je pense que le flic Somerset et le tueur sont intellectuellement très semblables ; ils jettent le même regard sur la société. Ils sont plus similaires qu'antagonistes dans leur façon de penser. Si Somerset comprend John Doe, l'approuve d'une certaine façon, tout en réprouvant son extrémisme sanguinaire, c'est justement parce qu'il ne cède pas à l'apathie, à l'instar de la majorité de la population. John Doe n'est pas atteint de ce mal insidieux. Il est fou. Il pourrait monter sur un toit et hurler pour exprimer sa folie. Mais les gens s'en ficheraient éperdument ; rien de plus ordinaire qu'un type qui s'époumone à un coin de rue ! John Doe n'a pas d'autre choix que de frapper sévèrement pour marquer les esprits. Comme Somerset, il considère que la civilisation part en couilles ; il doit empêcher cette dégradation des mœurs. Somerset aussi le pense, mais n'interprète pas cette dégradation sociale et morale de la même manière. Doe pense faire la différence en appliquant son châtiment aux pécheurs. **Seven** ne justifie pas ses crimes abominables. Mais j'aime cependant à penser qu'il n'a pas tout à fait tort. Que Mills et Somerset ne sont pas dans le faux eux non plus. Dans une certaine mesure, chacun a raison. Mills a raison en défonçant la porte de l'appartement de John Doe sans mandat des autorités. Il a raison de violer les sacro-saintes règles de procédure policière pour découvrir la vérité. Ces actes témoignent de sa bonne foi, même si vous pouvez émettre quelques réserves sur ces paroles. Des affirmations agressives, dures, à la limite du fascisme parfois. Mais ces menaces, il ne les mettra jamais à exécution. John Doe, quant à lui, les met en pratique ; il ne peut autoriser, laisser faire les choses. Ce qu'il fait est foncièrement mauvais, mais cela prolonge sa logique intellectuelle. Ses méthodes sont celles d'un fou tandis que son objectif relève de l'éducation spirituelle de ses semblables. Les trois protagonistes de **Seven** agissent tous en fonction de leurs croyances, en accord avec eux-mêmes. Ils ne trichent jamais.

N'avez-vous pas l'impression que, d'une certaine façon, John Doe supplante Mills et Somerset par sa forte personnalité ?

Pas vraiment. **Seven** affiche les idées de chacun de ses protagonistes. Chacun jette ses idées dans le bassin du film jusqu'à ce qu'il soit plein. Ce n'est pas immoral pour Somerset de vouloir abandonner l'enquête au début. Ce n'est pas immoral pour Mills d'enfreindre la loi pour coincer John Doe. Il sait qu'il doit dépasser les limites de la permissivité pour aboutir à une arrestation. **Seven** ne se présente pas comme une leçon de morale, ni de quoi que ce soit d'ailleurs. Il met en scène des personnages tels qu'ils sont dans leur for intérieur, et l'intrigue découle de leur personnalité. Mills a été pour Brad Pitt un protagoniste très dur à interpréter. Il y a quelque chose de détestable chez Mills. Il n'est même pas naïf ; il est indécis. Ce qui le rend vrai, c'est qu'on n'est pas sûr de pouvoir l'aimer. Et personne n'est plus facile à aimer que Brad ! Le plus complexe consiste à faire passer le côté antipathique et mauvais du personnage derrière son visage d'ange.

D'une certaine manière, vous justifiez les agissements de John Doe par la personnalité de ses victimes. La première est un monstre de graisse, le deuxième un avocat qui obtient la libération des criminels en mentant aux jurés, le troisième une petite frappe de la pire espèce, trafiquant de drogue de surcroît... N'adoptez-vous pas sa logique intellectuelle malgré vous ?

Je ne pense pas que **Seven** pénètre davantage l'esprit du tueur que celui des flics. En fait, vous êtes plus proche de ceux qui mènent l'enquête que de celui qui commet les meurtres. Les faits sont reconstitués, jamais montrés explici-

■ *Brad Pitt dans* **Seven** *: une étape capitale dans la carrière du comédien, entre* **Entretien avec un Vampire** *et* **Twelve Monkeys** *de Terry Gilliam* ■

tement. C'est là toute la différence entre décrire complaisamment une séance de torture et montrer la victime après coup. Ce choix narratif m'a fasciné à la lecture du scénario. Le scénario m'a captivé, accroché sans que jamais il montre précisément un sadique jetant de l'essence sur une victime pieds et poings liés. C'est génial dans **Reservoir Dogs**, mais je ne voulais pas de ça dans **Seven** ! Quentin Tarantino joue avec le public qui souhaite que les tortures prennent fin tout en sachant que le gars va y laisser sa peau ! Andrew Kevin Walker n'écrit pas suivant la même logique que Tarantino. D'emblée, il annonce qu'il n'a guère besoin de montrer l'assassin à l'œuvre, qu'il peut terrifier avec une rare économie de moyens. Grâce, seulement, à l'idée de ce qui est survenu ! À mon sens, cela fonctionne vraiment mieux que n'importe quel effet spécial. Concernant le meurtre de la prostituée, vous arrivez après coup. Vous découvrez l'horreur par bribes furtives, par l'intermédiaire de témoignages confus, et c'est tellement plus efficace. Pendant tout le tournage, les conversations ont porté sur ce que Somerset découvre dans la boite, sur l'exécution de la victime. En vérité, c'est surtout du meurtre dont les gens parlaient. J'ai fait en sorte d'entretenir le suspense avec le secret espoir que si techniciens et comédiens évoquaient ce point, ils oublieraient le contenu du paquet. S'il y a un aspect immoral dans **Seven**, il n'émane pas du film lui-même, mais plutôt de ce que le public en attend. Tout spécialement aux États-Unis. Là bas, les gens attendent de trouver la femme dans la salle de bain, se relevant, puis découvrant le reflet du visage convulsé du tueur dans le miroir avant que celui-ci ne la tue. Ils attendent aussi de voir le gentil flic abattant le méchant et la gentille épouse lui sauter dans les bras après que justice ait été faite. Dans ce sens, un large pourcentage du public entretient une relation ambiguë avec la véritable morale de **Seven**. Le film n'est pas immoral. Nous traitons la moralité de la même manière que la vie quotidienne. À moins que notre volonté de réalisme soit immorale ! Dans **Seven**, on ne voit pas les choses ; on les devine ! On devine la vraie nature de John Doe dans la façon dont il traite les «pécheurs». Ce type est diabolique : pourquoi agirait-il dans la pureté ? À mon sens, John Doe se définit comme une sorte d'artiste qui crée une œuvre obligatoirement abstraite, d'une totale confusion.



■ *Mills aux trousses d'un John Doe aussi insaisissable que le Diable !* ■



■ *La lampe torche, le flingue : accessoires indispensables à l'exploration d'une antichambre de l'enfer* ■

À regarder attentivement Seven, on a l'impression que la lecture de la bande dessinée «Watchmen» vous a guidé dans le choix des prises de vues...

Ah, vous aussi ! Vous n'êtes pas les premiers à rapprocher **Seven** de «Watchmen» ! Martin Scorsese, avec qui je travaille sur un projet, carbure de cette manière aussi. Ayant vu tous mes clips et spots publicitaires, il est là, sans arrêt, à avancer des références, à citer les plans qu'il préfère dans mon travail. Récemment, il m'a sorti que tel plan d'un clip tourné pour Madonna provenait sûrement des **Fraises Sauvages** d'Ingmar Bergman, un film que je n'ai jamais vu. Et il me répond : «Peut-être bien, mais c'est de là que provient cette image !». De même, je n'ai jamais lu «Watchmen», bien que je ne nie pas les similitudes dont vous parlez. Il faudrait toutefois que je puisse trouver du temps car, aujourd'hui, les projets se bousculent. Bien qu'on ait murmuré que j'allais tourner la prochaine **Guerre des Étoiles**, c'est faux ! En revanche, je vais travailler avec James Cameron sur un film pour enfants, un projet gigantesque à la **Darby O'Gill** (1). Ce sera au cinéma pour mômes ce que **Terminator** fut à la science-fiction. Il y a aussi sur mes tablettes **The Sky is Falling**, l'histoire de deux prêtres dont la découverte archéologique prouve l'existence de Dieu !

■ Propos recueillis par **Julien CARBON** & **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

(1) **Darby O'Gill et les Farfadets** (Robert Stevenson, 1958) : une production *Walt Disney* inspirée du floklore irlandais où grouillent elfes et korrigans...

SHOWGIRLS

Direction Las Vegas et ses boîtes à strip, ses shows empaillettés, où l'accession à la gloire est un véritable parcours du combattant. Cinq ans après BASIC INSTINCT, la nouvelle association entre le scénariste Joe Eszterhas et le réalisateur Paul Verhœven débouche sur un film plus complexe que le laissait penser son concept racoleur. Car, passée la surenchère de poitrines dressées et de fesses s'agitant en rythme, SHOWGIRLS dévoile rapidement sa nature de conte de fée pour adultes...

RoboCop, **Total Recall**, **Basic Instinct**... Qu'on aime ou qu'on n'aime pas la période américaine de Paul Verhœven, force est de reconnaître qu'elle n'est pas vraiment franche du collier. Véritable chef-d'oeuvre tordu, **RoboCop** mêle comic-strip jouissif, satire mordante du capitalisme, de ses conglomérats tentaculaires, de ses médias-voyeurs, et enfin visions christiques ultra-violentes. **Total Recall** joue évidemment de par son sujet sur plusieurs degrés de réalité, et offre par conséquent plusieurs lectures possibles, mais derrière son côté SF intello - d'après K. Dick quand même -, Verhœven signe un monstrueux gore movie (il suffit de revoir le film en prime-time à la télé pour s'en persuader : ça n'arrête pas de charcler !). Quant à **Basic Instinct**, le réalisateur y aborde un thème qui lui est cher (la veuve noire, au centre du **Quatrième Homme**) par le biais d'un thriller boursouflé, semi-parodique, transformant le banal cliché de la scène de cul en un succès planétaire !
Une oeuvre hollywoodienne tout en décalage donc, pour un Verhœven de plus en plus cynique, de plus en plus éloigné du coeur de ses sujets, et compensant en justifiant au-delà du raisonnable sa réputation établie en Hollande, celle d'un réalisateur violent et porté sur la chose. Il y avait par conséquent tout à craindre de **Showgirls** dont le décor, les coulisses des «topless shows» de Las Vegas, annonçait le programme : du cul, du cul, du cul ! Quant à Joe Eszterhas, auteur du scénario, il se chargerait du reste : des conneries (merci aux Guignols) ! Le point de non-retour pour un Verhœven qui se lance dans l'aventure à l'unique condition d'avoir les mains entièrement libres pour filmer les étreintes des protagonistes. Un triste pari de cinéaste ? Une envie maladive de filmer le dessous de la ceinture ? La dernière étape avant de s'assumer pleinement et de tourner des pornos crasseux ? Tout faux !

Autant vous le dire maintenant, **Showgirls** est un «putain de film». Vu les résultats catastrophiques au box-office américain et l'accueil critique désastreux, **Showgirls** est de plus, et déjà, un «film maudit». «Un putain de film maudit» que le distributeur français montre au compte-goutte à la presse par peur des réactions. Quel dommage... Il est vrai que **Showgirls** a contre lui une histoire à l'intérêt tout relatif. Nomi Malone, une jeune femme venue de nulle part et dont le principal atout n'est pas la taille de son cerveau, débarque à Las Vegas dans l'espoir d'y devenir danseuse et sympathise immédiatement avec Molly Abrams, une couturière qui lui propose de l'héberger chez elle. Nomi ne tarde pas à décrocher son premier job au Cheetah Club, boîte bas de gamme de strip-tease pourvue de salons privés pour des séances de détente personnalisée, puis rencontre, par l'intermédiaire de Molly, la star locale Cristal Connors, vedette du spectacle déshabillé le plus prisé de Las Vegas, le Goddess Show. Avec ses rêves de gloire et des talents innés dans le déhanchement sensuel, Nomi est une rivale de poids pour Cristal, laquelle s'appuie sur sa relation avec Zach Carey, un business man puissant, pour asseoir sa position. Mais ce dernier n'est pas insensible aux charmes de Nomi qui, d'audition en audition, intègre le Goddess Show et menace sérieusement une Cristal qui fait de la manipulation un art de vivre...
C'est sur ces bases dramatiques très pauvres que Paul Verhœven construit un film qui adopte constamment le point de vue de son héroïne écervelée : une fille paumée qui projette tous ses espoirs dans un show plein de strasse, de paillettes, de costumes légers et de poses suggestives. Soit carrément le sommet du mauvais goût ! Et c'est avec une force de conviction renversante que Verhœven affronte ce mauvais goût à la base même du projet, comme si, totalement à sa place, le réalisateur trouvait en son héroïne une alliée lui permettant à lui aussi de concrétiser un vieux rêve : tourner un «musical». Pour adultes, il va s'en dire ! Car sans doute pour la première fois depuis qu'il est aux États-Unis, Verhœven manifeste une réelle envie de cinéma, un enthousiasme d'une sincérité à toute épreuve et une vitalité surprenante qui lui permettent de filmer au premier degré des danseuses embauchées pour leur poitrine, des strip-teaseuses de troisième zone, des tenanciers de club genre maquereaux au bon coeur, des «vedettes» de la scène qui ne fouleront jamais les planches de l'opéra... Paul Verhœven visite les coulisses de cette ville-miracle de Las Vegas, où les destins se révèlent au son des machines à sous, de ce monde du spectacle pour adultes, avec ces artistes dont la popularité ne dépassera jamais les portes du club qui les emploie. Et signe finalement un «musical» anachronique - parce qu'on ne fait plus de «musicals» depuis longtemps - et d'une grande tendresse - la dimension humaine est omniprésente. **Showgirls**, c'est en fait un peu la rencontre entre **Une Étoile est née** et **Meurtre d'un Bookmaker Chinois**, à laquelle se serait greffée un élément contemporain : la nudité. Il n'en fallait pas plus pour que le film de Verhœven reçoive une volée de bois vert de la part de la critique comme du public, prouvant que l'évolution des mentalités est proportionnellement inverse à celle des années.


■ *Le Goddess Show, détour obligé à Las Vegas, et sa chorégraphie cuir SM* ■

Car évidemment, **Showgirls** n'envisage pas l'érotisme sous l'angle le plus commercial qui soit, à savoir la bourgeoise entre deux âges (hier Kim Basinger, aujourd'hui Sharon Stone) exécutant un strip derrière des stores vénitiens, jouant à la crêpe sous la douche ou décroisant les jambes pour faire constater à l'assistance la crise du textile... «Nous sommes des putains», envoie sèchement Cristal à sa protégée/rivale Nomi, laquelle refuse l'appellation et tente de conserver dans son ascension un semblant de morale.

■ Nomi Malone (Elizabeth Berkley) enflamme la scène du Cheetah Club via un strip-tease dans les règles ■

Des «putes» qui ne couchent pas certes, mais conscientes que leur corps constitue leur seul gagne-pain. Des «putes» prêtes à tout pour conserver ou s'accaparer le haut de l'affiche du Goddess Show, aboutissement merveilleux et rococo de leur courte carrière. Un conte de fée sans avenir, qui a fait fuir le public américain, préférant les «pretty women», ces prostitués qui se marient avec des milliardaires après la turlute d'usage !
Vendu comme un film érotique à connotation choquante, **Showgirls** n'entretient donc que de lointains rapports avec le genre. Ceux qui s'attendent à se rincer l'œil en continu en seront pour leurs frais, le côté peep-show du film s'évanouissant au fur et à mesure que Paul Verhœven dévoile ses réelles intentions : à savoir moins filmer les corps que la façon dont ils se remplissent progressivement d'émotions. En ce sens, LA scène «salace» du film (le strip intégral de Nomi devant le couple Cristal/Zach dans un salon privé : tout le monde au garde-à-vous !) intervient très tôt, comme si Verhœven voulait se débarrasser au plus vite d'un lourd fardeau de perversité, afin de développer des relations - autres que sexuelles - entre les personnages. Des relations d'amitié, d'attirance, de jalousie, d'amour, de compétition... Des relations qui évoluent au fil de micro-événements dramatiques, parfaitement dispersés dans le script, jusqu'à un dénouement très émouvant...
Il faut ajouter qu'à l'instar de Paul Verhœven, les interprètes de **Showgirls** font preuve d'un engagement sans commune mesure, sans doute convaincus par l'absolue nécessité des scènes de nu. Elizabeth Berkley en tête qui, dans un rôle quasi-suicidaire, monte sur le bûcher la tête haute et la fesse fière pour orchestrer la métamorphose physique et mentale de Nomi dans sa turbulente ascension vers les sommets. Une composition bouleversante.

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

AMLF présente Elizabeth Berkley dans une production **Chargeurs/Carolco Pictures INC./Joe Eszterhas/Ben Myron/Charles Evans Productions** ***SHOWGIRLS*** (USA - 1995) avec Kyle MacLachlan - Gina Gershon - Glenn Plummer - Robert Davi - Alan Rachins - Gina Ravera **photographie de** Jost Vacano **musique de** David A. Stewart **chorégraphies de** Marguerite Pomerhn-Derricks **scénario de** Joe Eszterhas **produit par** Alan Marsahll & Charles Evans **réalisé par** Paul Verhœven

10 janvier 1996 **2 h 10**



■ La star Cristal Connors (Gina Gershon) et sa rivale Nomi : des relations ambiguës ■

■ Nomi au naturel : simple, naïve et prisonnière de ses rêves... ■

PAUL VERHOEVEN lève le voile


■ Paul Verhœven, sans doute le réalisateur le moins puritain d'Hollywood ■

Le sexe, Paul Verhœven l'aborde depuis le tout début de sa carrière sous ses aspects les plus crus, les plus réalistes. Rapports hétéro, homo ou bi, rien ne l'intimide, rien ne le pousse à détourner l'objectif de sa caméra des ébats prohibés par la pudibonderie. Privé d'une adaptation des récits sulfureux du Marquis de Sade avec Sharon Stone (faute d'un scénario satisfaisant), le cinéaste des audacieux Spetters, Le Quatrième Homme et Basic Instinct, explique le pourquoi et le comment du très chaud Showgirls...

«Depuis mon deuxième film, **Turkish Delight** en 1973, vous avez compris que le comportement sexuel de l'être humain me fascine. Pour vivre pleinement heureux, je pense qu'il est crucial d'entretenir des relations sexuelles saines et épanouies. Mais le sexe ne constitue jamais une fin, plutôt un moyen dans mes films ; je m'efforce de montrer qu'il n'y a aucun mal à faire l'amour ou à regarder un corps nu. C'est le cas dans **Showgirls**. Après que nous nous soyons réconciliés suite aux controverses nées du script de **Basic Instinct**, Joe Eszterhas et moi avons eu l'idée de **Showgirls.** Cela remonte à un peu plus de trois ans. Nous avions envie d'aller plus loin que **Basic Instinct**. L'univers des clubs de strip-tease nous fascine réellement. À peine avons-nous effleuré l'idée que Joe a pondu un premier traitement du scénario de quelques pages ; il y était question de nénettes à poil et de spectacles érotiques à Las Vegas. Immédiatement, Mario Kassar, le patron de *Carolco*, nous a financièrement soutenus. Nous avons donc pris un avion pour Las Vegas. Il s'agissait de ma première expérience dans cette ville qui ne fonctionne que sur le sexe et le jeu. Au fur et à mesure que nous fréquentions les shows érotiques de boîtes comme le Cheetah Club, le Crazy Horse et le Palomino, que nous rencontrions strip-teaseuses, patrons de boîte et chorégraphes, nous avons élaboré l'histoire de ces filles un peu paumées qui, grâce à leur absence de pudeur et leur passion de la danse, finissent par s'en sortir. Le véritable déclic de **Showgirls** est survenu lorsque Joe et moi avons été admis dans un club très privé. Là, nous avons «loué» les services d'une danseuse qui, devant nous, se trémoussait, faisant bouger ses mamelons et se livrant à des gestes lascifs. J'avoue que cette fille m'a mis dans tous mes états et nous a permis de toucher au plus près cet univers clos de défoulement sexuel. De là est vraiment parti **Showgirls**. Plus tard, nous avons réalisé que notre scénario comportait de nombreux points communs avec **Eve** que Joseph L. Mankiewicz tourna en 1950, notamment dans les rapports entre Bette Davis et Anne Baxter.

Si j'ai obtenu carte blanche sur **Showgirls**, c'est essentiellement parce que ses financiers sont européens, le groupe *Chargeurs* et le *Crédit Lyonnais* derrière le label *Metro Goldwyn Mayer*. L'esprit européen, donc plus libéral, m'a permis de décrocher le contrôle absolu du montage final, d'exploiter le film dans une combinaison de plus de 1.000 salles malgré l'interdiction aux moins de 17 ans. Cela n'aurait jamais été le cas avec une production 100 % américaine. Cependant, je comprends un peu que **Showgirls** soit interdit aux mineurs, non à cause des séquences de nu, car la plupart des jeunes, même aux Etats-Unis, croisent leurs parents dans le plus simple appareil dans la salle de bain, mais par rapport à l'atmosphère malsaine des bas-fonds de Las Vegas, de la détresse psychologique. Las Vegas est la ville de tous les péchés, du sexe, de la drogue, une sorte de Disneyland pour adultes. Mais ne voir dans Las Vegas que la cité du vice s'avère aussi réducteur. Las Vegas est également la ville de toutes les rédemptions. Effectivement, je crois que Las Vegas constitue une étape obligatoire sur ce parcours du combattant que doit affronter toute personne pour savoir exactement qui est elle, où elle en est réellement. C'est l'aventure que vit Nomi Malone dans **Showgirls**, car **Showgirls** n'est pas uniquement un film de cul, ce que j'assume, mais parallèlement un voyage initiatique.
Innocente, Nomi Malone débarque pleine d'illusions à Las Vegas et ne tarde pas à goûter au système auto-destructeur qui gère la ville. Elle finit cependant par faire face à elle-même et par tout envoyer promener. Nomi utilise sa sexualité pour aller de l'avant, se hisser au top de sa profession. Dans **Basic Instinct**, le personnage de Sharon Stone contrôle les hommes en utilisant le sexe. Il lui permet aussi de vivre sa folie intérieure. Dans **Spetters**, le sexe offre à une génération de se libérer pleinement, d'oublier la misère sociale dans laquelle ils évoluent. Les gens se trompent lorsqu'ils considèrent la sexualité comme une finalité, comme quelque chose de fatal ; ce n'est qu'une composante de notre époque parmi tant d'autres. Nous sommes tous des créatures qui se défoulent par le sexe, nous avons tous besoin de sexe pour procréer. Y compris ces cohortes de fanatiques prêchant que le sexe pousse l'homme à sa déchéance, qu'il s'agit là de l'ultime péché. Ces intégristes me feraient bien rire s'ils n'étaient pas aussi dangereux !

Dans notre société de plus en plus technologique, nous avons trop tendance à prendre notre pied devant l'écran d'un ordinateur, à oublier que nous avons besoin, à dose égale, de contacts humains, physiques, d'échanges intellectuels. D'ailleurs, dans **Showgirls**, je montre qu'une expérience sexuelle atteint son nirvana non seulement lorsqu'il y a osmose physique entre les corps mais également communion entre les esprits. Ce qui vous propulse au 7ème Ciel ne tient pas uniquement à une ou un partenaire qui sait vous occuper au lit, mais aussi à ce qui se passe à l'extérieur du lit !
Si des films comme **Spetters, Basic Instinct** et **Showgirls** me permettent d'aborder le sexe sous différents aspects, la science-fiction, un genre auquel je reviens avec **Spiders from Mars** après **RoboCop** et **Total Recall**, me délivre de la violence intérieure tout en m'offrant de toucher des problèmes philosophiques et politiques. La paix entre les hommes et l'harmonie universelle par exemple ; ce sont les thèmes centraux de **Spiders from Mars**, un peu mon ***Star Trek*** à moi puisque l'histoire se déroule dans un vaisseau spatial rempli d'hommes censés faire régner la paix et maintenir l'ordre dans le cosmos.


■ Nomi et Zach (Kyle McLachlan) : la belle et un prince pas forcément charmant ■

Trouver l'interprète idéale de Nomi Malone n'a pas été de tout repos. Nous avons auditionné plus de 1.000 filles, certaines très célèbres comme Uma Thurman et Drew Barrymore. En plus d'être bonne comédienne et d'avoir un physique irréprochable, elle devait être capable de danser à la perfection. Seule Elizabeth Berkley est parvenue à me convaincre. Et encore, pas du premier coup. Il a fallu quatre auditions pour qu'elle décroche le rôle. À la première, elle m'a impressionné par la manière de positionner son corps dans l'espace, de jouer sans complexe et sans pudeur de ses formes. Immédiatement, je lui ai demandé de se déshabiller ; la nudité intégrale ne devait pas être un obstacle pour elle. Elizabeth s'est déshabillée sans la moindre hésitation, sans la moindre gêne. Je dois dire que cela m'a tourneboulé, non pas de constater à quel point son corps était parfait, mais de fixer son regard, d'y lire une intensité et une détermination rarement rencontrées. Nous avons ensuite travaillé ensemble pour répéter jusqu'à la perfection chaque pas de danse, chaque déhanchement. Mais, au-delà de sa présence physique et de la virtuosité de ses gestes, elle possède de ces yeux ! De grands yeux verts dont émanent paradoxalement vulnérabilité et puissance. Aucune femme, depuis Sharon Stone, ne m'avait fait pareille impression.
La force du regard d'Elizabeth m'a vraiment troublé. Cette impression, j'ai tenté de la restituer dans une séquence plus particulièrement, celle où Cristal offre à Zack une séance très privée de danse. Nomi est la danseuse offerte. Elle captive autant Zack par son regard que par sa proximité. Il en devient totalement accro, tellement envoûté par les éclairs suggestifs que lancent ses yeux qu'il grimpe aux cimes de la jouissance physique. Il ne suffit pas de pétrir un corps de déesse, de le pénétrer pour prendre son pied ; il est impératif d'être sous hypnose, sous l'emprise d'un regard qui vous met en transe.

La musique et les numéros musicaux représentent 30 % de la réussite de **Showgirls**. Pour aboutir à une bande sonore riche et originale, j'ai fait appel à Dave Stewart du groupe Eurythmics. Depuis toujours, j'aime ce qu'il accomplit avec Annie Lennox, son côté avant-gardiste et marginal par rapport aux modes. J'adore son nouveau groupe car, à l'instar de Las Vegas, il vous transporte dans un monde surréaliste, décalé. Nous avons passé de longues journées à élaborer des morceaux qui collent au plus près aux numéros de danse du film. Il y en a trois. L'un se déroule dans un enfer où Elizabeth surgit d'un volcan en irruption. Le suivant donne dans le look sado-maso, plein de hell's angels motorisés et de créatures en déshabillé cuir. Le dernier, qui correspond le plus à la personnalité de Nomi, se déroule dans une cathédrale où paradent des anges ! Nous avons donc créé avec Dave Stewart des morceaux diamétralement différents qui assimilent tous les courants actuels, la dance, la techno... Mais je tenais aussi à introduire dans la bande sonore des tendances musicales plus sombres, gothiques. Quand le moment est venu de sélectionner des chansons pour soutenir les images, j'ai eu recours aux meilleurs groupes de la grande vague créatrice britannique des années 80. Ce sont U2, Sisters of Mercy, Killing Joke, Elastica, My Life with the Thrill Kill Cult, Siouxsie & the Banshees... J'adore ces groupes car ils ont su se réinventer, préserver la rage de leurs débuts, autant de parallèles possibles avec Nomi Malone. Finalement, pour conclure la bande musicale, j'ai demandé à Prince et David Bowie de composer quelques morceaux originaux. Dans la mesure où ils sont les rock stars les plus sexuelles, les plus sensuelles qui soient, leur participation s'imposait. Et, à mon image, ils ne sont jamais les derniers à pourfendre les tabous, à aller au-delà des limites permises. La chanson «I'm afraid of Americans» de Prince ne signifie pas que nous avons peur des Américains, mais de nous-mêmes, d'affronter nos problèmes au grand jour, de nous remettre en question... La chorégraphie compte autant que la musique. Marguerite Pomerhn-Derricks *(1)* et moi avons d'emblée décidé de nous inspirer au maximum de ce qui existait déjà, de l'accommoder à l'environnement de **Showgirls**. Nous nous sommes donc farcis tous les spectacles des meilleurs casinos de Las Vegas, que ce soit le Luxor, le Caesar Palace, le Tropicana ou le Magic Circus. Quel cirque justement ! Mais, en tant qu'amoureux de grandes comédies musicales hollywoodiennes, je ne pouvais pas me contenter de ces shows. Nous avons cherché des idées du côté de **Chantons sous la Pluie**, **Le Chanteur de Jazz**, **West Side Story** et même **Flashdance** dont Joe Eszterhas a écrit le scénario !».

■ La cuisse dans l'entrejambe : une version en string SM de la Lambada ! ■



■ Elizabeth Berkley : des yeux qui ont fait craquer Paul Verhoeven ■

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

*(1) Marguerite Pomerhn-Derricks est responsable des numéros musicaux de **Fame**, mais également des clips de Céline Dion et Debbie Harry. Elle a dernièrement aidé Demi Moore à se déshabiller en musique dans **Strip-Tease**.*



■ Pierce Brosnan prend une pose rendue célèbre par Sean Connery ■

Haute trahison pour les uns, ravalement de façade pour les autres : 007 se prête à la polémique.

GoldenEye

Six ans d'absence, six ans qu'il se fait désirer, laissant le champ libre aux nouveaux héros des années 90. Six ans d'attente. Six ans sans Walter PKK, Vodka Martini «secouée mais non agitée» et petites pépées ! 20 décembre 1995 : Bond revient et nous ne sommes pas contents du tout. Vraiment pas satisfaits de constater que les mites croquent le mythe, que le canon du petit revolver tombe mollement, que les girls ne se précipitent plus dans les bras accueillants de l'espion, que le méchant n'aspire qu'à remplir ses comptes en banque, que l'Aston Martin ne sert plus qu'à une mièvre balade romantique, que Q ne supervise que des gadgets aussi «révolutionnaires» que la montre-laser et le stylo-grenade... Les temps changent, Bond aussi. Comme si un commando de chirurgiens s'était acharné à réanimer la défroque abandonnée par Timothy Dalton en 1989. À trop remuer scalpels et bistouris, ils tuent le patient...

CI-GÎT BOND...

Les fans de James Bond (et les autres) savent depuis bien longtemps qu'il est possible de faire à peu près n'importe quoi avec 007. Icône virile avec Sean Connery, le personnage constitue alors le symbole définitif du mâle occidental, un playboy au sourire carnassier qui dézingue sans remords des hordes de Rouges cruels, quand il ne s'agit pas pour lui de pulvériser les plans sataniques du SPECTRE, une société secrète regroupant quelques-uns des plus beaux spécimens de cinglés de l'univers. Au passage, l'homme ingurgite des doses astronomiques d'alcool fort et trousse avec ardeur des starlettes ultra-graphiques. Ce sont les années 60. Le bon temps comme disait un ami. Puis apparaît l'éphémère George Lazenby, qui compose dans un unique film (**Au service Secret de Sa Majesté**) un Bond «humanisé», dévoilant derrière le masque du super-espion un homme romantique et (presque) fragile, qui semble prêt à tourner le dos à sa vie aventureuse pour l'amour d'une femme sublime. Cette torsion brillante et singulièrement douloureuse du mythe est très médiocrement appréciée par les spectateurs, qui héritent ensuite de Roger Moore, après un retour de Sean Connery. Jeu distancié, humour graveleux à souhait, Roger Mou (comme le surnomment ses détracteurs) transforme rapidement l'agent 007 en un vieux monsieur élégant et suave, qui traverse les missions avec une décontraction étrange, laissant une bonne partie du travail à des cascadeurs de plus en plus apparents ! Atteint par la limite d'âge, il cède finalement le «tuxedo» et le Walter PPK à Timothy Dalton. Brillant acteur, celui-ci est cependant desservi par des scripts lamentables, qui transforment le personnage en une sorte de super-flic brutal et très peu charismatique.

James Bond aux commandes d'un tank dans les rues de Stalingrad

Comme on peut le constater, au fil des interprétations et des multiples errances scénaristiques, 007 se révèle être un personnage vide, ou plus exactement un héros neutre, ce qui est le cas de bon nombre d'idoles de la culture populaire. Très peu défini en terme de psychologie pure, Bond n'existe donc que par l'univers dans lequel il évolue : un monde fantasmé, tout en décors exotiques et surdimensionnés, habité par des méchants de «pulps» et des demoiselles toujours promptes à tomber leur robe du soir ; où la vie est rythmée par des poursuites survoltées et des comptes à rebours excitants. Une sorte de paradis pour éternel adolescent. Articulant les films de la série autour de ce concept imparable, les producteurs avaient jusque là très bien compris que Bond, surtout depuis l'arrivée de Moore, n'est finalement là que pour permettre l'énumération de tous ces éléments indispensables à la réussite d'un «sérial» contemporain.

Puis vient **Goldeneye**. Après six ans d'absence, le Commandeur Bond est donc enfin de retour, avec un nouvel interprète, un nouveau réalisateur (Martin Campbell, auteur du très périssable **Absolom 2022**) et surtout un nouveau «pool» scénaristique qui annonce rapidement qu'on va voir ce qu'on va voir, que cette fois c'en est fini des pitreries du grand Moore et que Bond va être enfin débarrassé de ces tics caricaturaux pour redevenir un vrai dur, ancré dans les années 90. Verdict après 2 h 10 d'ennui mortel : c'est un désastre.

Gageons qu'il y a pourtant derrière l'échec patent une bonne volonté évidente, qui consiste à montrer réellement le personnage sous un jour nouveau, en s'interrogeant sur les raisons d'être du mythe. De manière très perverse, **Goldeneye** présente en effet un 007 qui veut croire qu'il est toujours le super-héros machiste d'autrefois. Mais cette fois, c'est le monde autour de lui qui a changé : le rideau de fer est tombé, et ses chefs comme ses ennemis ne perdent jamais une occasion de lui balancer qu'il est un dinosaure, un héros issu d'une époque révolue, bref un personnage de cartoon jeté dans la grisaille des années 90. L'idée, brillante, est cependant dynamitée par l'obligation du film - en totale opposition avec ce partis-pris renversant - de respecter le «cahier des charges» bondien. Notre héros s'obstine donc à piloter une Aston Martin DB5, joue au casino, trempe ses lèvres dans une ■■■

BONDISSIMO !

Il y a deux sortes de fans de James Bond. Les inconditionnels prêts à accueillir avec un enthousiasme démesuré tout sous-produit estampillé 007, et les sceptiques murés dans leur nostalgie, refusant a priori toute tentative de dépoussiérage du mythe. À ce titre, les vrais puristes ne sont même pas ceux qui clament que Sean Connery a été le seul interprète décent du rôle, mais ceux qui se réfugient derrière les romans de Ian Fleming pour nier que le célèbre agent secret ait jamais eu une véritable existence filmique ! Et ils n'ont pas tout à fait tort, les puristes... Si le Bond de Fleming apparaît inopinément dans certaines séquences de la série, celles-ci restent l'exception, la règle étant une réadaptation constante du personnage et de son environnement aux exigences de l'époque. C'est pourquoi invoquer aujourd'hui à l'encontre de **Goldeneye** la fidélité à un univers défini relève de l'amnésie pure et simple. Car, contrairement à ce que l'on croit généralement, il n'y a pas de modèle déposé, les différents éléments caractéristiques d'un **James Bond** s'étant imposés progressivement au fil des films : premier pré-générique dans **Bons Baisers de Russie**, première chanson dans **Goldfinger**, première utilisation du scope dans **Opération Tonnerre**... On pourrait allonger la liste à l'infini pour constater que le fameux «cahier des charges» bondien est, sinon un mythe, du moins un cadre évolutif altéré à chaque film. On peut d'ailleurs remarquer que chaque décennie a donné lieu à des relookages plus ou moins réussis, à des remises en cause plus ou moins douloureuses de ce que devait être un **James Bond**. Et si **Goldeneye** choque plus profondément les bondomaniaques orthodoxes que ne l'ont fait les bouffonneries du vieux Moore en leur temps, si la musique au demeurant exécrable d'Eric Serra les écœure plus que celle, tout aussi abominable, qu'avait pondue Bill Conti pour **Rien que pour vos Yeux**, il faut y voir un effet pervers du basculement sans transition de la série dans l'inconnu des années 90.

un virage bien négocié

Six ans ont en effet passé depuis **Permis de Tuer**. Six ans de productions Silver, d'avancées techniques, de redéfinition du cinéma d'action et du sens même du mot «spectaculaire». Six ans de retour progressif à un «ordre moral» rendant difficile la multiplication des frasques sexuelles de l'irrésistible espion. Bref, une demi-décennie pendant laquelle le personnage n'a plus vécu que dans les souvenirs enjolivés de quelques grands gosses attardés, et sur des écrans de télé. De ce handicap, les concepteurs du film ont réussi, contre toute attente, à tirer avantage : James Bond étant un héros des années cinquante/soixante et l'option «film d'époque» étant évidemment rejetée, la seule solution consistait à faire de 007 un survivant, un homme perdu dans un monde qui n'est pas le sien. De l'anachronique Aston Martin DB5 au Saint-Petersbourg post-guerre froide livré à la mafia locale, de l'incroyable cimetière de statues de Lénine et Staline au nouveau M qui s'avère être une femme (!), tout le film est construit sur ce mode nostalgique. L'idée était audacieuse et s'avère payante, car elle permet à un personnage qui s'était progressivement désincarné de retrouver une épaisseur humaine disparue depuis **Au service secret de Sa Majesté**. On voit ainsi Bond douter, rire aux éclats, se perdre dans une rêverie sur une plage paradisiaque... Toutes choses que l'humour flegmatique de Roger Moore et le monolithisme crispant de Timothy Dalton interdisaient formellement.

Rassurez-vous, **Goldeneye** n'est pas pour autant un film introspectif et réserve son lot de scènes d'action toutes «Broccoliennes». Bases secrètes, séquences aériennes, poursuites, exotisme : les différents ingrédients du grand spectacle bondien sont là, parfaitement illustrés par Martin Campbell qui, s'il est loin d'être un grand cinéaste, n'a aucun mal à faire oublier le calamiteux John Glen. On discutera probablement longtemps de l'opportunité de ressusciter aujourd'hui ce héros et cette idée du cinéma dépassés, sans les inféoder aux standards actuels du film d'action. Car c'est vrai : comme le dit M dans le film, 007 est un dinosaure. Mais un dinosaure qui aurait survécu à l'ère glaciaire et serait toujours bon pour le service. La preuve : le film a rapporté près de trente millions de dollars lors de ses trois premiers jours d'exploitation aux États-Unis, soit le meilleur score de toute la série !!! Pas d'inquiétude, donc : Bond will return !



■ *Natalya (Izabella Scorupco) blottie contre son sauveur : la James Bond Girl dans sa position de prédilection* ■

Léonard HADDAD



■ *007 en treillis : une tenue de combat plus appropriée que le smoking !* ■

■ ■ ■ Vodka Martini, débute l'aventure avec un pré-générique vaguement trépidant, et remporte la partie au terme du final obligatoire, c'est-à-dire dans la base très «techno» des méchants.
Malheureusement, en hésitant perpétuellement entre le «sérial» et le film d'espionnage glaçant, le délire exotique et la rigueur du thriller, la «male attitude» du héros et les contraintes du politiquement correct, bref entre deux conceptions foncièrement antagonistes, les créateurs de cette nouvelle aventure font bien pire que de s'interroger sur la mythologie 007. Ils la détruisent littéralement, et paradoxalement dans les scènes les plus classiquement «bondiennes». La traditionnelle confrontation avec M, le sévère grand patron des services secrets britanniques, tourne ainsi au cauchemar. Désormais interprété par une femme, qui évoque une sorte de proviseur revêche, M commence par traiter Bond de fossile machiste, avant de lui confier presqu'à regret une nouvelle mission.

Cette mission : après que la station radar de Severnaya ait été détruite et un hélicoptère Tiger volé sur un navire français, il s'agit de retrouver le GoldenEye, carte informatique sous forme de gros diadème. Le GoldenEye permet d'accéder aux commandes d'un satellite militaire particulièrement minutieux dans la destruction à grande échelle et dans la paralysie de tout système électronique dans un rayon de 100 kilomètres. Auprès de 007 se range la jolie Natalya, unique survivante au massacre du personnel de la station radar. Une alliée bien faible au regard de l'escouade bien achalandée en ennemis mortels : le commandant russe Ourumov, la chaude autant que cruelle Xenia et celui qui tire les ficelles. Une vieille connaissance remontant aux ultimes spasmes de la Guerre Froide, le double maléfique de Bond, la matérialisation de sa mauvaise conscience...
Après que M ait mis Bond au parfum, ce dernier retrouve Q, ce qui donne lieu à une scène parodiant très directement toutes celles qui l'ont précédée. Tandis que le spectateur médusé se demande ce que signifie cette caricature, Q présente le nouveau véhicule de service de l'agent : une BMW bleu ciel d'une laideur absolument repoussante. Mort d'une esthétique. Mais ce n'est rien à côté de ce qui suit. Entraîné dans une histoire chaotique, James Bond doit s'allier avec un agent de la CIA (Joe Don Baker, franchement grotesque) qui, au volant d'une «Traban» turquoise, tombe en panne sur une place grisâtre du centre de Saint Petersbourg. Pour l'exotisme, vous repasserez ! Évidemment,

notre homme Bond trouve tout de même le temps de séduire une jeune experte en ordinateur, qui, comble de l'infamie, ne succombe pas immédiatement à ses charmes. C'est que voyez-vous, nous sommes dans les années 90, et que la grande époque du Kiss Kiss Bang Bang est désormais révolue ! Histoire de pimenter le brouet, Broccoli nous réserve tout de même quelques-unes de ces séquences d'action dont il a le secret. Un secret qu'il a apparemment perdu, puisque ni la très mollassonne poursuite en tank à Saint Petersbourg, ni le final très conventionnel ne peuvent sortir le spectateur de la léthargie dans laquelle il s'enfonce inexorablement. On n'ose ici incriminer le pauvre Pierce Brosnan, qui, doté du physique de l'emploi, tente vaille que vaille de réunir les pièces du puzzle, se demandant visiblement en permanence s'il doit adopter le profil bondien traditionnel, ou se comporter en carpette humaine «nineties», le front plissé par toutes ces responsabilités qui l'accablent !



■ *006 (Sean Bean) et 007 : des numéros qui ne vont plus bien ensemble* ■

Au final, le film laisse donc un goût d'amertume très prononcé, et l'impression que ce nouveau Bond a été conçu à la fois par des gens qui ne croient plus du tout au personnage (les poursuites par Rémy Julienne et les maquettes du regretté Derek Meddings n'ont pas bougé d'un iota depuis vingt ans !) et par des nouveaux venus qui, eux, n'y ont rien compris. C'est le cas du réalisateur Martin Campbell, dont le manque d'inspiration fait presque regretter les pires John Glen (**Dangereusement Vôtre**, **Tuer n'Est pas Jouer**), ce qui n'est pas peu dire. C'est aussi le cas d'Eric Serra, auquel on a (pourquoi?) confié la musique. Excellent dès qu'il s'agit d'orchestrer les couinements de dauphins du **Grand Bleu**, le Français a malheureusement ici bien du mal à retrouver le souffle d'un John Barry.

Il y a trente ans, James Bond était un héros flamboyant qui se jetait dans la gueule du loup au son de cuivres crépitants et de tapis de cordes angoissants. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un pauvre hère, perdu dans un monde qui n'est pas le sien, cerné de toute part par des accords sinistres. Cerné par les années 90 en fait. Oui, James Bond était bien un héros des années 60. Et **Goldeneye** en fait brillamment la démonstration. Mais alors, était-ce vraiment nécessaire de le faire revenir, si c'était pour le tuer ainsi ? Repose en paix, James. Après tout, l'espoir n'est pas perdu, puisque comme tu l'as déjà soufflé par le passé, il doit bien te rester une deuxième vie à vivre. Espérons en tout cas que ce n'est pas avec ce film qu'ils t'auront laissé mourir...

■ **Julien CARBON** ■

UIP présente Pierce Brosnan dans une production **MGM/UA *GOLDENEYE*** (USA - 1995) avec Sean Bean - Izabella Scorupco - Famke Janssen - Joe Don Baker - Robbie Coltrane - Tcheky Karyo - Gottfried John - Desmond Llewelyn **photographie de** Phil Meheux **musique de** Eric Serra **chanson du générique par** Bono - The Edge - Tina Turner **effets spéciaux de** Chris Corbould & Derek Meddings **scénario de** Jeffrey Caine - Bruce Feirstein - Michael France d'après les personnages créés par Ian Fleming **produit par** Michel G. Wilson & Barbara Broccoli **réalisé par** Martin Campbell

20 décembre 1995 **2 h 10**

■ *James Bond mitraille des Russes soucieux de raviver la flamme de la Guerre Froide : une mission pour la sauvegarde de la planète* ■

le retour du barbouze

PIERCE BROSNAN

Barry Nelson (le premier James Bond dans le téléfilm américain CASINO ROYALE remontant à 1954), Sean Connery, David Niven & Woody Allen (dans ce monumental pastiche qu'est l'autre CASINO ROYALE !), le très furtif George Lazenby, l'encore plus furtif puisque invisible John Gavin (qui faillit piquer sa place à Sean Connery dans LES DIAMANTS SONT ÉTERNELS), Roger Moore, Timothy Dalton... Les Bond se suivent et ne se ressemblent pas. Né le 16 mai 1953 en Irlande, Pierce Brosnan, transfuge du théâtre expérimental et du répertoire shakespearien, reprend à 42 ans le flambeau. Un moment déjà qu'il attendait ce feu vert, le playboy maladroit des ENQUÊTES DE REMINGTON STEELE...

Premier juin 1994, à douze heures trente-cinq très exactement. Le téléphone sonne dans la maison familiale de Pierce Brosnan à Malibu. «*Salut, Mr. Bond*» dit une voix au comédien, celle de son agent, Phil Spector. «*Ça y est, tu as le rôle*». En un éclair, Pierce Brosnan apprend la bonne nouvelle qu'il attendait depuis longtemps. Depuis que le producteur Albert Broccoli, en 1986, cherchait un successeur à un Roger Moore vieillissant. 007, il l'avait alors proposé à Pierce Brosnan. «*Je n'ai même pas osé lire le script à l'époque. J'attendais plutôt que le contrat soit signé... Mais il ne le fut jamais. En fait, je crois que je ne me sentais pas les épaules assez larges pour endosser le rôle de James Bond. J'étais trop jeune, je n'en avais pas assez vu dans la vie*».
Ce n'est pas par excès de modestie que Pierce Brosnan rate le bateau **Tuer n'est pas Jouer**. Le contrat le liant à ***Remington Steele*** lui refuse toute liberté, le contraint à un drastique calendrier de tournage. Cruelle ironie : après la mise en boîte de six épisodes supplémentaires, la série stoppe pour de bon. «*Tous les jours, des comédiens passent à côté de rôles sur mesures. Mais rarement rendez-vous manqué n'aura eu autant de retentissement que le mien. Le pire : je ne pouvais rien faire. La situation m'échappait totalement*». Six mois après, alors qu'il aurait pu se rendre disponible, débutent les prises de vues de **Tuer n'est pas Jouer**, avec Timothy Dalton dans le smoking de 007. Horriblement frustrant. «*Ce sentiment n'était pas prêt de me quitter. Aussi réussie que puisse être ma carrière à venir, je serai surtout connu pour cette rencontre avortée. Cette douloureuse affaire me suivra le restant de ma vie. Je serai toujours l'homme qui aurait pu être James Bond*». Sale époque pour Pierce Brosnan, d'autant plus dégueulasse que sa femme, la comédienne Cassandra Harris, meurt deux ans plus tard d'un cancer. Cassandra Harris, «Cassie» comme dit Brosnan, qui figure dans le bataillon des James Bond girls de **Rien que pour vos Yeux**. À son mari, en visite sur le plateau, elle annonce : «*Un jour, tu seras James Bond !*». Réconfortant pour qui en rêve secrètement depuis ses 10 ans, depuis le jour où il vit **Goldfinger** sur un écran londonien en compagnie de ses parents.

Pierce Brosnan croise une deuxième fois, la bonne, la trajectoire de 007 après que le procès opposant Giancarlo Parretti/MGM et Albert Broccoli/*Danjaq* ait abouti à son retour sur le devant de la scène. Immédiatement, Timothy Dalton annonce sa défection : «*Ce fut la plus dure décision à prendre de toute ma vie. Il s'était écoulé six ans depuis* ***Permis de Tuer****. En cas de réponse positive à la proposition d'Albert Broccoli,* ***GoldenEye*** *aurait pris deux années complètes de ma vie, partagées entre la préparation, le tournage, un tour du monde pour la promotion. Le temps était venu que je dise adieu à Bond*». L'espoir de Pierce Brosnan va-t-il renaître de ses cendres ? Méfiant, il prévient son agent. «*Je lui ai demandé de faire en sorte que les choses se déroulent le plus rapidement possible. Je n'avais aucune intention de me trouver à nouveau au milieu d'un battage médiatique. Je voulais que le studio, les producteurs, me répondent immédiatement oui ou non. Il y avait autre chose dans ma vie que Bond, une carrière, des enfants. Je n'attendais plus particulièrement après lui, mais j'étais prêt à accepter le rôle. J'avais un vieux compte à régler*». Reste que les choses ne se déroulent pas, en coulisses, aussi simplement. Avant que les producteurs ne décident que Pierce Brosnan est vraiment l'homme de la situation, ils contactent quelques autres postulants : Mel Gibson (leur offre : 15 millions de dollars), Hugh Grant, Liam Neeson, Ralph Fiennes... Du beau linge. «*J'ai approché dix acteurs, tous britanniques*» assure la directrice de casting Debbie McWilliams, qui ne tarit pas d'éloges sur Pierce Brosnan, lequel tourne deux téléfilms d'espionnage inspirés des écrits d'Alistair McLean avant d'enchaîner sur **GoldenEye**. Ce sont **Le Train de la Mort** et **Nightwatch** dont le héros, Mike Graham, possède bizarrement quelques-unes des caractéristiques de James Bond. «*Un échauffement avant Bond ? Non, pas vraiment. En fait, lorsque j'ai signé pour* ***Le Train de la Mort*** *et* ***Nightwatch****, j'ignorais encore que je serai prochainement 007*». Une mise au point qui s'imposait.



■ 007, le Walter PKK au poing : la légende et son arme de prédilection ■

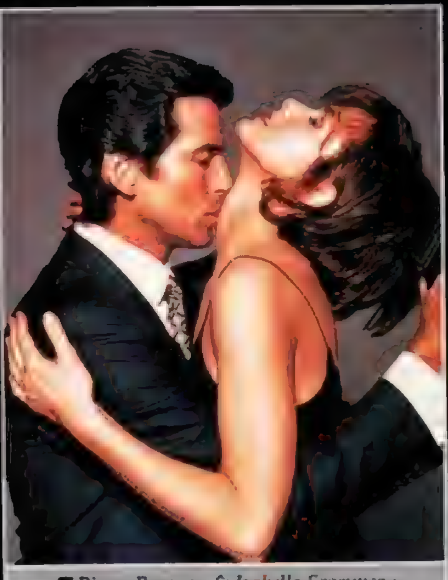
«*Un vrai bonheur que de participer à une série dont j'avais été un spectateur enthousiaste, de faire revivre un personnage disparu depuis six ans. Bien sûr, j'ai aussi connu des moments d'angoisse, pendant lesquels je me questionnais : «Ai-je bien fait cela ?», «J'aurais dû faire comme ci, ou encore comme ça»... Normal, c'est le lot de tout acteur*». Comment se comporter avec les pin-up, comment tenir le Walter PPK, pratiquer le baccara au casino de Monte Carlo, minauder avec Miss Moneypenny, réciter l'obligatoire «Mon nom est Bond, James Bond». «*Je m'y suis entraîné le matin en me brossant les dents*». Un cahier des charges à remplir scrupuleusement, une Bible à respecter au geste près dans certaines circonstances. «*Évidemment, j'ai respecté les ingrédients auxquels le public s'est familiarisé au fil des années. Les gens veulent que les choses soient faites avec esprit et élégance. Mais, d'une certaine manière, nous nous sommes éloignés de l'image de ce Superman qui triomphe dans toutes les circonstances*». Encore que 007 dessoude de nombreux adversaires, rattrape un avion au vol après un magnifique vol plané sans parachute, saute à l'élastique depuis un barrage haut comme celui de Hoover, résiste aux avances musclées de la perfide Xenia. «*Mais je voulais explorer d'un peu plus près les arcanes de cet homme, en découvrir et en révéler plus sur sa personnalité. Peut-être le rendre plus vulnérable et, de ce fait, plus dangereux, le pousser dans ses der-*

■ Portrait glamour sans nœud papillon pour un «commander» passé à la postérité ■

FILMOGRAPHIE

1979	**Murphy's Stroke** (TV)
1980	**The Mirror's Crack'd / Le Miroir se Brisa** (Guy Hamilton)
	Hammer House of Horror (série TV), épisode **The Carpathian Eagle**
	The Professionals / Les Professionnels (série TV), épisode **Bloodsport**
1981	**The Manions of America** (TV, Joseph Sargent)
1982	**The Long Good Friday / Racket** (John MacKenzie)
1982/86	*Remington Steele / Les Enquêtes de Remington Steele* (série TV)
1984	*Nancy Astor* (mini-série TV)
1986	**Nomads** / idem (John McTiernan)
1987	**The Fourth Protocol / Le Quatrième Protocole** (John MacKenzie)
1988	**The Deceivers / Les Imposteurs** (Nicholas Meyer)
	Taffin / idem (Francis Megahy)
	Noble House (mini-série TV, Gary Nelson)
1989	*Around the World in 80 Days / Le Tour du Monde en 80 Jours* (mini-série TV, Buzz Kulik)
	The Heist / Double Casse (TV, Stuart Orme)
1990	**Mister Johnson** / idem (Bruce Beresford)
	Happy Birthday Bugs : 50 Looney Tears (documentaire, Gary Smith)
1991	**Live Wire / Explosion Immédiate** (Christian Duguay)
	Murder 101 / idem (TV, Bill Condon)
	Victim of Love (TV, Jerry London)
1992	**The Lawnmover Man / Le Cobaye** (Brett Leonard)
	Death Train ou **Detonator / Le Train de la Mort** (TV, David Jackson)
	Entangled / Les Veufs (Max Fischer)
1993	**Mrs. Doubtfire / Madame Doubtfire** (Chris Columbus)
	Nightwatch ou **Detonator 2** (TV, David Jackson)
1994	**Love Affair** / idem (Glenn Gordon Caron)
	The Broken Chain / La Chaîne Brisée (TV, Lamont Johnson)
	Don't Talk to Strangers / Le Revenant (TV, Robert Lewis)
1995	**Robinson Crusoe** (Rod Hardy & George Miller)
	GoldenEye / idem (Martin Campbell)
	The Mirror Has two Faces (Barbra Streisand)

miers retranchements, m'attacher davantage à sa vie privée. Alors qu'on ne le connaît qu'en mission ou dans les bureaux du contre-espionnage, j'avais envie de montrer où il vit, puisqu'il évoque un appartement dans le quartier londonien de Chelsea, un pied-à-terre et une femme de ménage». Un James Bond privé réservé jusque-là aux seuls romans de Ian Fleming. *«Peut-être pourrait-on inclure également des lieux plus proches de notre quotidien...».* Est-ce dans le prochain film que l'on verra 007 sauver le monde en promenant son chien, depuis son deux pièces-cuisine ? Pierce Brosnan sourit et dément catégoriquement une orientation trop pantouflarde de la saga, quoique ses doutes existentiels sur une plage dans les bras de la tendre Natalya prennent une tournure par trop intimiste. *«Aujourd'hui, on pourrait très bien refaire* ***Au Service Secret de Sa Majesté****, car l'idée d'un James Bond veuf était intéressante et méritait d'être creusée».* Veuf après que l'increvable Blofeld ait abattu sa Tracy chérie, alias Diana Rigg dans un rôle prévu pour Brigitte Bardot. Tourner un remake d'**Au Service Secret de Sa Majesté**, remplacer le très éphémère George Lazenby, Pierce Brosnan en caresse l'espoir depuis longtemps déjà. *«En abordant James Bond, je ne me suis jamais dit : je me dois d'être radicalement différent de mes prédécesseurs. James Bond est un «commandeur», il avale la Vodka Martini, prend la fille, reçoit des ordres de ses supérieurs et se retrouve dans des situations extrêmement périlleuses. Inutile de tout changer. Je me suis efforcé de rendre Bond aussi simple, direct, honnête et excitant que possible dans ses aventures».*



■ Pierce Brosnan & Izabella Scorupco : mari et femme en puissance ■

«J'interprète un personnage qui vit depuis 33 ans sur les écrans. Trois générations de spectateurs ont grandi avec lui et je ne puis trahir cette complicité. Je crois être allé au plus près du personnage, en préservant à la fois son sens de l'humour et du danger. Je n'ai pas réinventé ou recréé James Bond. Je n'ai pas tenté d'être différent, mais d'être le plus vrai possible, le plus fidèle au script et aux conceptions de Ian Fleming». Très humble Pierce Brosnan, père de famille modèle, très réservé quant à sa vie privée, peintre talentueux à ses heures. Le père tranquille rentre dans la légende le jour où il endosse l'uniforme mondain de James Bond. *«Un jour, vous êtes un comédien ordinaire. Le lendemain, vous êtes une institution. James Bond n'est pas un personnage comme un autre : c'est un mythe avec qui vous devez apprendre à vivre, à composer»,* termine Pierce Brosnan qui, aux antipodes du nouveau 007, tire abondamment sur le cigare. Une concession au public anglo-saxon. *«Que James Bond soit politiquement correct n'a aucune importance à mes yeux. Et ce n'est pas parce qu'il boit des Vodka Martini qu'il fréquente pour autant les Alcooliques Anonymes».* La Vodka Martini, Pierce Brosnan y goûtera dans deux autres **James Bond** prévus par son contrat. Un contrat qu'il compte honorer et même renouveler si les années de service le lui permettent.

■ Marc TOULLEC ■

la fiancée qui venait du froid

IZABELLA SCORUPCO

Elle s'appelle très précisément Natalya Fyodorovna Simonova, programmatrice au Centre de Recherches sur les Armes Spatiales. Une James Bond girl pas ordinaire à laquelle Izabella Scorupco prête son joli minois et une irréprochable plastique. Une nouvelle venue. Deux films à l'actif de cette beauté de vingt-cinq ans native d'un village du nord-est de la Pologne. Ce sont deux films suédois, le drame médiéval PETRI TEARS et la comédie NO ONE CAN LOVE LIKE THIS. Deux énigmes pour les Français. Mais en Suède, où ses parents émigrent dès ses huit ans, Izabella Scorupco est une star, tour à tour mannequin et chanteuse dans la mouvance du groupe Abba. Indomptable, elle est aujourd'hui la James Bond girl qui faillit à la tradition sans pour autant la trahir...

Comment une chanteuse-comédienne suédoise, polonaise de souche, se retrouve-t-elle dans les bras de Pierce Brosnan pour le grand retour de James Bond sur le devant de la scène ?

Je me trouvais simplement au bon endroit au bon moment. Les producteurs et le directeur du casting sont venus en Suède en dernier recours, en quête de la Natalya idéale. À l'époque, je tournais un film suédois, **Petri Tears**. Je portais les cheveux courts et très noirs. Physiquement, je correspondais à l'image de la femme forte et indépendante qu'ils recherchaient. En désespoir de cause, les gens de la production ont atterri dans le bureau du plus important agent du pays qui leur a passé une cassette où figuraient toutes les actrices de Suède. J'en faisais partie. J'étais effrayée à l'idée de décrocher le rôle, mais j'ai mis toutes les chances de mon côté en parlant anglais avec un fort accent russe. Enfin, pas vraiment russe, plutôt polonais. Cela faisait illusion ! Jamais auparavant je n'aurais osé rêver de faire partie intégrante de la légende de James Bond.

Comment devient-on une James Bond girl ? Vous n'avez pas choisi la facilité en lui donnant un sacré caractère, une volonté de fer, en l'écartant des sentiers battus....

Ce n'est pas bien compliqué ! Bien sûr, il aurait été bien plus facile de jouer la nunuche classique des James Bond, complément folle du héros, mais Natalya n'appartient pas à cette race de femme. Elle est forte, intelligente, participe à l'action. Elle n'est pas un ornement, une jolie chose posée là pour décorer. Elle existe, elle parle, et on ne la fait pas taire si aisément. On ne fait plus taire les femmes aujourd'hui, même dans un **James Bond**. Pourquoi une James Bond Girl devrait-elle la fermer ? Parce c'est la tradition ! Pas question pour moi de refaire ce qui a déjà été fait pendant plus de trente ans ! Cela ne représente aucun intérêt pour une comédienne. De toute façon, les spectatrices ne l'accepteraient pas. Les hommes non plus d'ailleurs. Natalya devait ressembler à une jeune femme de 1995, pas à une conquête soumise des années 60 à 80. Jadis, c'était si facile de dompter une femme, surtout au cinéma !



Izabella Scorupco est Natalya Fyodorovna Simonova : belle et douée de tempérament

Natalya ne constitue pas vraiment le prototype de la James Bond que nous connaissions jusque là...

Lorsque je pense à Natalya, je ne raisonne pas en termes de James Bond girl. Résignée à rentrer dans ce moule, j'aurais eu quelques problèmes à lui donner une quelconque épaisseur psychologique. D'ailleurs, je n'ai pas tenu à voir ou revoir tous les films de la série avant d'entamer le tournage de **GoldenEye**. Sous influence, j'aurais risqué de lui enlever son enveloppe humaine pour la replacer dans le contexte d'une imagerie classique à la Bond. Je ne voulais pas tomber dans ce piège, même si, niveau travail, c'est nettement plus confortable. Gamine, j'ai grandi en Pologne. Les **James Bond** y étaient alors interdits par le pouvoir car il s'agit de films anti-russes ou anti-communistes. Et, depuis que j'ai su que j'étais engagée sur **GoldenEye**, je me suis toujours refusée de les visionner. Ils auraient peut-être influencé mon jeu. Et puis je ne tenais pas à voir des films dont les responsables ne permettaient pas aux femmes d'être fortes. Natalya pourrait s'intégrer à une autre fiction, un autre film. Je souhaite ardemment que le public perçoive en elle une femme et non une potiche. Je suis très sereine quant à mon avenir de comédienne du fait de mon personnage. Si j'étais rentrée dans le rang des greluches lobotomisées, j'aurais eu des raisons de m'inquiéter car beaucoup de leurs interprètes ont disparu par la suite.

Y-a-t-il des règles propres au mythe James Bond que toute comédienne se doit de respecter à la lettre ?

Le plus dur, la règle numéro 1 : savoir ne pas transpirer à l'écran. Je l'ai largement transgressée. N'importe qui transpirerait en courant autant que moi dans **GoldenEye** ! La partenaire de James Bond doit impérativement répondre à certaines exigences : posséder un beau corps, se montrer sexy, jolie, féminine, et remporter tous les suffrages masculins. Ce qui était vrai dans les années 60 l'est toujours actuellement, sauf que les mœurs ont considérablement évolué. Les scénarios ont dû coller à cette évolution au plus près. Ainsi, l'histoire de **GoldenEye** ne se focalise pas exclusivement sur 007 ; elle accorde une part plus importante aux personnages féminins, que ce soit celui de Famke Janssen ou le mien. Ce n'est jamais survenu par le passé ; seul Bond intéressait les scénaristes qui négligeaient totalement les femmes. De même, Martin Campbell m'accordait beaucoup de temps sur le plateau. Je ne crois pas qu'aucune des James



Entre la gentille Natalya et la perverse Xenia, un 007 comblé !

FAMKE JANSSEN : l'état de garce continue !

Elle est belle, grande, avide de sensations, fatale à l'image d'une mante religieuse. Une femme libérée qui donne bien du fil à retordre à 007.

Glenn Close dans **Liaison Fatale**, Sharon Stone dans **Basic Instinct**, Linda Fiorentino dans **Last Seduction**, Lena Olin dans **Romeo is Bleeding**... Les années 90 appartiennent aux femmes fatales, aux vipères perfides. Même la vilaine en chef de **GoldenEye** rejoint ce bataillon de beautés vénéneuses. Elle se nomme Xenia Onatopp. Son interprète : Famke Janssen, une grande Hollandaise de 30 ans, inconnue ou presque jusque là. Installée aux États-Unis depuis une douzaine d'années, Famke Janssen débute comme mannequin. Comédienne, elle participe à diverses séries (*Star Trek – The Next Generation*, *Les Incorruptibles - Le Retour*) avant de décrocher un rôle de justicière au look sado-maso dans le téléfilm **Model by Day** (récemment diffusé sur M6 sous le titre **Lady X**) et une place importante au générique de **Lord of Illusions**, le thriller fantastique de Clive Barker où elle personnifie la gentille ex-épouse d'un magicien pactisant avec Satan.

« *Franchement, je ne pensais pas emporter le morceau ! Martin Campbell et la productrice Barbara Broccoli ont demandé à me rencontrer. Ils ont ensuite demandé à visionner quelques rushes de* **Lord of Illusions**. *Étape suivante : ils m'ont fait venir à Londres pour quelques auditions. Je n'avais à ce moment aucune idée du rôle qu'on allait me proposer, du projet même. Je savais seulement qu'il s'agissait d'une production* Metro Goldwyn Mayer/Artistes Associés». Comme **Lord of Illusions** d'ailleurs. Et voilà cette belle brune admise dans le cercle très fermé des méchants estampillés 007. «*Xenia, je la trouve très proche de personnages aussi célèbres que la Cruella des* **101 Dalmatiens**, *que la Sorcière de l'Ouest du* **Magicien d'Oz**. *Je la voulais radicalement opposée aux méchants que l'on trouve généralement dans les films d'action*» explique la comédienne qui, à l'instar d'Izabella Scorupco, remarque les qualités d'écriture de **GoldenEye**, surtout en ce qui concerne la gent féminine. Exact que sa Xenia Onatopp sort du lot, que l'actrice prend visiblement plaisir à lui donner corps. «*Xenia détourne tous les clichés en vigueur dans le genre. C'est un personnage pour qui tuer est un acte sexuel. Il y a quelque chose de profondément sado-maso dans son comportement. Elle aime le danger, manier les armes, malmener les hommes*». James Bond notamment, qu'elle manque de violer à deux reprises. Un renversement radical des valeurs, mais 007 n'est pas aussi consentant que l'amiral qu'elle étouffe de manière inédite. «*Je devais, notamment, étouffer un homme entre mes cuisses ! Un exploit dont je ne serais plus capable aujourd'hui, et qu'on n'exige heureusement plus de moi*». Famke Janssen omet de signaler qu'un journaliste américain lui a demandé de renouveler l'opération devant les caméras de télévision, et qu'elle a docilement obéi. «*Xenia, c'est vraiment la meurtrière au coïtus interruptus ! Avant le tournage, je lui ai inventé un passé pour justifier son comportement. Un passé de gamine russe malheureuse, à peine nourrie par une famille misérable. Aujourd'hui, elle se promène dans un magasin de luxe avec un sac plein de pièces d'or*». De ces sacs à main exposés Place Vendôme bien sûr. Un article en communion avec des tailleurs Thierry Mugler, des chapeaux Philip Sommerville (chapelier attitré de la famille royale d'Angleterre), des talons aiguilles Jimmy Chou (chausseur de la Princesse Diana). Logique pour une méchante qui pilote des voitures de sport, perd des fortunes au casino, descend dans les plus grands palaces et, moins élégamment, fume le cigare. Une vilaine fille très éloignée des préoccupations de Famke Janssen qui rêve de rencontrer un auteur à la John Cassavetes. «*Mais le caractère Xenia* elle m'a *permis d'une certaine façon de m'émanciper*». En mettant à 007 l'une de ses plus mémorables raclées !



■ *Famke Janssen est Xenia Onatopp, tueuse d'élite aux ordres de Janus* ■

Bond girls précédentes ait bénéficié d'autant d'attention. Elles étaient là pour que le public masculin puisse se rincer l'œil dès qu'une séquence d'action se finissait. C'était vraiment «sois belle et tais-toi» !

James Bond, même s'il constitue le cauchemar des ligues féministes, n'en demeure pas moins l'une des figures masculines les plus convoitées des femmes...

Absolument. Je ne tomberai jamais amoureuse d'un tel énergumène dans la vie. Cependant, à l'écran, j'aime voir des types sexy et macho. Un mec pareil au quotidien ? Non merci ! Je désire un homme qui me considère en égale. J'ai mis beaucoup de moi en Natalya. Jamais, par exemple, elle ne se laisse ébahir par Bond. Jamais elle ne tombe dans ses bras en miaulant «oooh, James !». Natalya serait plutôt du genre à le siffler pour lui demander de rappliquer. Mais James Bond ne doit pas changer : les gens l'aiment tel qu'il est. Il doit rester sexiste, ne pas se transformer en aimable père de famille. Un Bond trop vulnérable, trop humain, ne passerait pas. Dans **GoldenEye**, il y a pourtant une séquence, la moins bondienne du film, où il montre une certaine émotivité, celle sur la plage. Dans le scénario, le dialogue sonnait faux car Bond parlait de sa voix habituelle. C'était froid, inhumain, ça ne fonctionnait pas. J'ai insisté pour qu'on travaille à fond cette scène, afin qu'elle paraisse crédible, naturelle. Aujourd'hui, James Bond ne peut guère user de son machisme comme autrefois. À moins qu'il rencontre encore une ravissante idiote qui succombe immédiatement, mais il n'aurait aucun respect pour elle. Imaginez que Bond se montre aussi macho avec Natalya. Il recevrait aussitôt une bonne gifle ! Avec les femmes que lui oppose **GoldenEye**, on peut développer une facette encore inédite de sa personnalité.

On a le sentiment que Natalya et James Bond vont convoler en noces au-delà du générique final de *GoldenEye*. Vous ressentez la même chose ?

Je ne pense pas qu'elle ou Bond songent à se marier. S'ils changeaient d'avis, ils formeraient sans doute un beau couple ! Mais l'intérêt de Bond va plutôt vers Xenia, la méchante. C'est elle, pas moi, le sex symbol, la séductrice de **GoldenEye**. Tout homme, Bond y compris, la désire. Elle symbolise l'ultime fantasme masculin. Mais si Bond pense à plus long terme à se caser, il se tournera vers Natalya. Elle est plus humaine, tendre et rationnelle. Et personne n'exige d'elle de courir en bikini avec des talons aiguilles aux pieds !

Après tout, être une James Bond girl n'est pas aussi confortable que ça !

Au début, c'est facile de se lever six jours par semaine à cinq heures trente du matin, mais au bout de six mois, cela devient une vraie corvée. Éprouvant les heures, parfois les journées d'attente sur le plateau, alors que vous êtes fin prête, maquillée, mais que les plans précédents ont pris du retard. J'ai perdu dans les sept-huit kilos sur **GoldenEye**, à travailler comme une dingue, à faire de l'exercice, chose que je déteste. Mais il y a les bons côtés. Écouter les anciens de la série raconter leurs souvenirs, travailler avec Pierce Brosnan qui est vraiment un chic type, un gentleman. Il manifeste le même respect, la même attention à un électricien qu'à ses producteurs. Une attitude très irlandaise !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■





■ *Maniant la mitraillette et dans un ensemble satin signé Clare & Alison : Xenia, une vilaine versatile* ■

maître espion

MARTIN CAMPBELL

Exit John Glen, aux commandes de James Bond depuis RIEN QUE POUR VOS YEUX en 1981. Place à un nouveau réalisateur, Martin Campbell, 48 ans. Son premier long métrage (supprimé des filmographies officielles) : ESKIMO NELL, une toute petite production érotique. Rien de bien méchant. Après avoir produit quelques petits budgets et exercé la profession d'opérateur vidéo, Martin Campbell poursuit sa carrière à la télévision où il se forge une réputation de solide technicien, notamment sur la série LES PROFESSIONNELS où il fait ses premières armes. Producteur en Grande-Bretagne, il participe étroitement à la production de SCUM, un constat terrifiant sur l'univers carcéral pour adolescents. Mais c'est la mini-série EGDE OF DARKNESS, consacrée à un complot nucléaire, qui le lance vraiment. Aussitôt, Hollywood lui fait les yeux doux. Il répond présent à ses avances. Deux thrillers (LA LOI CRIMINELLE avec Gary Oldman et Kevin Bacon, SANS AUCUNE DÉFENSE avec Barbara Hershey et Sam Shepard), un film de science-fiction barbare (ABSOLOM 2022), un téléfilm fantastique (HOWARD PHILLIP LOVECRAFT DÉTECTIVE) constituent les points forts d'une carrière vouée toute entière à l'adrénaline sur pellicule...

Expliquez-nous pourquoi *GoldenEye* rompt avec les deux précédents *James Bond* interprétés par Timothy Dalton, selon quels critères vous avez été sélectionné parmi tant d'autres metteurs en scène ?

Pour plusieurs raisons. D'abord parce que les producteurs estimaient que la série donnait de sérieux signes d'essoufflement. Il ne s'agit pas de dénigrer le travail accompli par John Glen, mais il était impératif de tout mettre à plat pour repartir de zéro. De plus, Timothy Dalton n'était pas un James Bond convaincant dans **Tuer n'est pas Jouer** et **Permis de Tuer**. Je ne veux pas dire qu'il soit un piètre comédien. Bien au contraire, mais Timothy ne correspond pas au personnage : il s'avérait simplement trop agressif, paraissait rongé par une vive colère intérieure. Il abordait trop sérieusement les choses. L'humour décontracté, une denrée essentielle, lui faisait également défaut.
Si Albert Broccoli, sa fille Barbara et Michael Wilson m'ont choisi, c'est parce que je répondais à plusieurs conditions. Bien que je sois né en Nouvelle-Zélande et que je travaille souvent aux États-Unis, je suis anglais. Impératif. Ensuite parce que j'ai prouvé avec **Absolom 2022** que je savais emballer un film d'action. Enfin, parce que j'ai montré en Angleterre, dans la réalisation d'épisodes de la série policière ***Les Professionnels*** et du suspense nucléaire ***Edge of Darkness***, que je pouvais m'adapter aux particularités d'un **James Bond**. Voilà tout.

Il semble que l'écriture de *GoldenEye* ait nécessité plus d'efforts que de coutume : la participation de trois rédacteurs officiels d'abord, des délais plus importants... Ce n'est guère dans la tradition de la série où le premier manuscrit est généralement le bon...

La rédaction d'un bon scénario demande davantage de temps qu'un script médiocre, d'autant plus que donner une autre dimension à James Bond n'était pas une tâche facile. Ce fut une entreprise collective. Pas moins de quatre scénaristes ont travaillé sur **GoldenEye**, chacun apportant sa contribution. Même si les grandes lignes de l'intrigue n'ont guère évolué, les différences sont énormes entre le manuscrit définitif et sa première version. Même Bond a subi d'importantes modifications, prenant la forme actuelle, plus contemporaine, tout en conservant l'essentiel de sa personnalité passée. Personnellement, j'ai surtout travaillé aux séquences d'action, à leur intégration dans le scénario. Il ne fallait surtout pas tomber dans le piège où les derniers **James Bond** ont sombré. Le rythme y faisait défaut. Ils étaient bâtis sur ce modèle : séquence d'action, bavardages, puis re-séquence d'action, re-bavardages et ainsi de suite ! J'ai tenu à casser ce moule, à construire une histoire harmonieusement cadencée.

Comment un cinéaste peut-il s'intégrer à une entreprise aussi énorme que la confection d'un *James Bond* ? N'aviez-vous pas l'impression de n'être parfois qu'une pièce parmi tant d'autres dans un gigantesque puzzle ?

Parfois oui. Il faut accepter qu'en tant que réalisateur vous êtes responsable de tout. Quelque soit le résultat final, le film porte votre signature et vous devez répondre de toutes les composantes de la production. Une question se pose cependant. Suis-je impliqué dans une séquence dont les aspects logistiques dépendent de techniciens qui en sont directement responsables ? La réponse se situe dans la préparation, au niveau de la production. Les films de cette envergure dépendent essentiellement de la période de préparation, du choix des techniciens. Le tournage n'en est que l'aboutissement. La réussite de ces scènes découle directement du story-board que vous avez fignolé avec des spécialistes des effets spéciaux, des cascades, des explosions, des images rajoutées ensuite en post-production. Tout doit être prévu dans le moindre détail. Il faut donc discuter, rediscuter sans arrêt. C'est à ce moment que mon rôle est important, primordial. Je dicte à mes collaborateurs les grandes lignes des choix. Le tournage tient quant à lui du champ de bataille. Ça hurle de partout, ça s'active frénétiquement dans tous les coins. Si les mouvements de cette



■ *Xenia (Famke Janssen) et James Bond en fâcheuse position : le plus macho n'est pas celui qu'on croit* ■

armée ne sont pas parfaitement agencés, coordonnés, la débâcle est assurée. De même, les effets spéciaux posent toujours des problèmes. On met trois caméras en route, on crie «moteur» et, malgré une journée de préparation, un détail foire et tout est à refaire ! Mais ce n'est pas le plus important. Je me suis davantage concentré sur le jeu des comédiens, de manière à les rendre meilleurs que les interprètes des derniers films de la série.

En étudiant le générique, on remarque que vous n'êtes en fait pas le seul réalisateur de *GoldenEye*, que deux autres personnes prennent tout particulièrement en charge les séquences d'action. Pourquoi ?

Parce qu'il est rigoureusement impossible pour un réalisateur sur une entreprise aussi imposante qu'un **James Bond** de tout diriger directement. Même à raison de six jours de travail pendant vingt semaines - réveil à cinq heures du matin et retour chez soi jamais avant vingt-deux heures trente - ce n'est pas envisageable. Ainsi, les séquences d'action de **GoldenEye** ont été tournées par Ian Sharp et Harvey Harrison d'après un story-board très précis que nous avons établi ensemble. Ils ont abattu un travail merveilleux en réalisant physiquement ces séquences, la poursuite en char d'assaut dans les rues de Saint-Petersbourg tout particulièrement. Bien que je savais que ce serait impossible, je regrette de ne pas avoir pu mettre en scène certaines scènes d'action. J'aime tellement ça et j'en ai tellement tourné. Mais j'ai une confiance aveugle en Ian Sharp ; nous avons travaillé ensemble sur la série ***Les Professionnels*** au début des années 70.

Comment situez-vous *GoldenEye* par rapport aux précédents *James Bond*, aux étapes de l'évolution du personnage marquées par Sean Connery, Roger Moore et Timothy Dalton ?

Franchement, selon moi, il s'agit d'un retour en arrière, vers les James Bond avec Sean Connery. Pas seulement dans l'esprit, mais aussi dans les divers éléments qui font l'intrigue. Les rapports de 007 avec le méchant de l'histoire surtout, Trevelyan. Ils renvoient directement à Red Grand interprété par Robert Shaw dans **Bons Baisers de Russie**. Red Grand et James Bond sont des personnages très proches, quasiment identiques. Ce méchant-là n'avait rien en commun avec la plupart de ceux qui allaient suivre, des déments mégalomanes qui veulent s'emparer du monde. Autant **GoldenEye** que **Bons Baisers de Russie** en viennent à ce duel mano à mano, à un contre un. Un véritable face-à-face abandonné depuis un moment par les scénaristes. En d'autres termes, James Bond et Trevelyan sont les exacts opposés, le second constituant le versant noir du premier. Très peu de choses les séparent en fait. De plus, le concept de la femme fatale représenté par Xenia renvoie également aux premiers 007. Je pense surtout à Rosa Klebb, l'espionne russe lesbienne incarnée par Lotte Lenya, toujours dans **Bons Baisers de Russie**. Xenia est de cette trempe. Elle atteint l'orgasme chaque fois qu'elle tire à la mitraillette, elle jouit dès qu'elle tue. Je l'adore ! Je la perçois comme une extension du tueur absolu, qui prend son boulot très à cœur.

Dans la séquence du hammam, James Bond est victime d'une tentative de viol par la méchante Xenia. L'espion devient carrément le mâle-objet. Là, vous touchez à la virilité d'un mythe !

J'aime parfois détourner les clichés. Cette scène compte parmi mes préférées de **GoldenEye**. Je pense que le public aime voir James Bond dans cette position particulièrement inconfortable, complètement à l'inverse de ce qu'on attend de lui. Elle doit beaucoup à la personnalité que donne Famke Janssen à Xenia, un aspect bizarre, un peu malsain, décalé. Autant Famke qu'Izabella Scorupco ne sont pas des poupées Barbie montées sur talons aiguilles ; elles font preuve d'une intelligence et d'un réalisme uniques dans les annales de James Bond.



■ 007 et Jack Wade (Joe Don Baker), un allié de la CIA : après l'Aston Martin, la Traban ! ■



■ Bond et son nemesis : Trevelyan (Sean Bean) ■



■ Pierce Brosnan : aussi velu que Sean Connery ! ■

On devine dans *GoldenEye* une volonté de thérapie de James Bond. Vous ne ménagez pas 007. Il se fait régulièrement traiter de «dinosaure». Un des méchants est même surpris de le trouver encore en vie !

Une thérapie ? Probablement dans le sens où le personnage se situe à nouveau dans son époque, prend conscience que les temps ont bien changé. Dans les premiers films, il ne connaissait aucune évolution. James Bond n'était que sexe, violence et élégance. Il était et reste toujours très vieux jeu à la différence que, dans **GoldenEye**, tout le monde, y compris ses supérieurs des Services Secrets, le lui font remarquer. Et il s'aperçoit finalement de son anachronisme. Ses valeurs n'ont plus cours, mais il choisit néanmoins de s'y tenir. Paradoxalement, il représente actuellement pour beaucoup une sorte de modèle, de référence. On aimerait bien adhérer à ses valeurs. Encore que cela soit difficile. Bond, par exemple, fait encore confiance à son gouvernement. Qui, aujourd'hui, croit dans la parole des dirigeants de son propre pays ? Vous faites confiance à Jacques Chirac ? Personnellement, je me méfie vraiment de John Major ! Pas James Bond ! Il passe par-dessus les hommes pour se dévouer au drapeau, pour obéir aux ordres, se mettre tout entier au service de la patrie. Ils sont rares ceux qui réagissent comme lui, y compris dans les plus hautes sphères des gouvernements. Si Bond demeure fidèle à lui-même, tout change autour de lui. M est désormais une femme, ce qui modifie radicalement la nature des relations entre l'agent secret et son supérieur hiérarchique. Bond ne veut pas d'elle et elle le sent. Elle le taxe de relique d'un autre temps, de «dinosaure sexiste». Ils acquièrent toutefois une sorte de respect mutuel. Si Bond réagit toujours en tirant dans le tas, en adoptant la manière forte, M prône désormais la diplomatie. Cette dynamique différente de leurs rapports peut être exploitée à plusieurs niveaux, et sera probablement développée dans les prochains **James Bond**. M serait satisfaite de voir abroger le fameux Permis de Tuer de 007 !

Comment assumez-vous les contradictions criardes de James Bond, le statut de héros mythique d'un espion qui est également un tueur ?

James Bond doit être simultanément humble, imbu de lui-même, bien dans sa peau. Particulièrement dans **GoldenEye** où les autres protagonistes, ses alliés y compris, ne cessent de le contester. Exact qu'il ■ ■ ■

■ ■ ■ se situe hors du temps, qu'il porte le sceau de la Guerre Froide, mais cela ne doit surtout pas altérer sa confiance en lui et son chauvinisme. J'ai opté d'assumer le poids du symbole que James Bond représente au cinéma depuis une trentaine d'années. Une icône qui fonctionne sur la contradiction entre le séducteur vêtu d'un smoking et le tueur sans pitié qui n'hésite jamais à appuyer sur la gâchette. J'aime le paradoxe que le héros plébiscité par le public soit doublé d'un assassin capable de supprimer des innocents. D'ailleurs, de **James Bond contre Dr. No**, je retiens une séquence particulièrement réussie où 007 tire à travers une porte et abat des innocents. Il couronne le carnage d'un sourire de contentement ! Et Sean Connery apporte beaucoup à cette séquence, une présence carnassière, animale. En Bond, Connery est réellement génial, même s'il s'éloigne du personnage imaginé par Ian Fleming. L'espion des romans était nettement plus sombre, plus introverti. Sean Connery l'a métamorphosé en délimitant un moule différent, notamment grâce à l'humour apporté par Terence Young. Le James Bond aujourd'hui incarné par Pierce Brosnan perpétue cette image de l'espion.

Avec les femmes, Pierce Brosnan ne se comporte pas vraiment comme Sean Connery. La dose prescrite de machisme est en nette diminution !

Ses rapports avec les femmes devaient être plus crédibles, plus sentimentaux. On n'en est pas encore à le marier, même si le meilleur scénario d'un **James Bond** est celui d'**Au Service Secret de sa Majesté**. Une histoire où il se marie et perd presque aussitôt l'élue de son cœur. Dans certaines séquences de **GoldenEye**, James Bond affiche encore le machisme de jadis. Il ne fallait surtout pas que cette facette de sa personnalité soit supprimée, ne pas tout à fait faire table rase du passé. De toute manière, il ne peut guère se comporter comme autrefois car les femmes lui riraient au nez, le repousseraient violemment. Je n'ai pas eu l'impression de trahir les sacro-saintes règles de la série en tournant **GoldenEye**. Tant qu'on préserve 007 et que l'on dispense de nombreuses séquences d'action très spectaculaires, on peut presque tout se permettre. Les figures imposées, à savoir Q, M et Miss Moneypenny, ne constituent pas des contraintes. En fait, en fan de James Bond, j'étais heureux d'illustrer, de respecter ces petites règles.



■ *Q (Desmond Llewelyn) et 007 : la démonstration d'un plâtre-roquette !* ■

Comme Lucky Luke dans les dessins animés TV, James Bond a arrêté de fumer. Êtes-vous l'initiateur de cette décision d'ordre médical ?

Je ne voulais pas que James Bond se balade une cigarette aux lèvres. C'est le seul vice que je lui ai refusé. En France, ça n'aurait eu aucune conséquence. Personne ne s'en serait offusqué. Par contre, en Grande-Bretagne, cela équivaut immédiatement à une interdiction aux moins de douze ans. De plus, je ne tiens pas à encourager le tabagisme !

Les puristes de 007 tiquent quant à la quasi disparition de l'Aston Martin, voiture officielle de la série. Dans *GoldenEye*, elle ne sert qu'à une balade romantique !

Mais elle est là ! Et puis Bond la conduit comme le veut la tradition, même si elle n'est pas équipée de mitraillettes et de fusées ! Ce sera probablement le cas dans le prochain film de la série. Si nous l'avons si peu utilisée, c'est surtout parce que le constructeur nous a permis de l'utiliser que tardivement. Pas question de revoir le scénario, le plan de tournage, de façon à l'intégrer davantage dans l'action. Mais, malgré son faible temps de présence à l'écran, l'Aston Martin demeure une icône indispensable, immédiatement identifiable. Elle est un peu la vedette invitée de **GoldenEye** !

Vous cédez au burlesque dans l'immuable visite de l'atelier de Q par James Bond en quête de nouveaux gadgets. Une volonté de parodie de votre part ?

J'attends toujours avec impatience les apparitions de Q dans son laboratoire. Lorsqu'elles ne sont pas à la hauteur de mes espérances, je

LE MAUVAIS NUMÉRO : 006 !

Sans méchant à combattre, 007 n'aurait aucune raison de vivre, de dégainer son walker PPK. Dans GOLDENEYE, il le retourne contre lui-même, contre sa part des ténèbres...

Dr. No, Hugo Drax, Kamal Khan, Scaramanga, Blofeld, Auric Goldfinger, Red Grant, Emilio Largo, Stromberg, Max Zorin... Pas de **James Bond** digne de ce nom sans méchant de grande pointure. Mais les temps changent, les vilains aussi. Pas question aujourd'hui de recruter un démiurge quelconque, un dictateur dans l'âme, un transfuge de l'URSS, un scientifique méphistophélique. Au nouveau Bond un nouvel adversaire. Différent des précédents, plus intime de 007 aussi. Alec Trevelyan, alias 006, officiellement tué par le général russe Arkady Grigorovich Ourumov lors d'une mission aux confins de la Sibérie.

«006 est un professionnel du niveau de James Bond, un espion qui sait parfaitement ce qu'il fait, qui connaît parfaitement son job. En compagnie de Bond, il forme une équipe soudée, très efficace. Les deux hommes sont d'une loyauté infaillible l'un envers l'autre, des égaux. Au tout début de **GoldenEye** *du moins»* explique Sean Bean, rodé à la fonction de vilain dans **Jeux de Guerre** où il incarne le chef des terroristes de l'IRA face à Harrison Ford. Ancien soudeur converti à la comédie par la Royal Academy of Dramatic Arts, Sean Bean se produit surtout à la télévision britannique où il fut récemment le jardinier d'une nouvelle version de **L'Amant de Lady Chatterley** par Ken Russell.

Lorsque Trevelyan réapparaît, défiguré dans l'explosion de l'usine de gaz paralysant, ce n'est pas pour épauler son ancien complice. Reconverti dans le crime à échelle industrielle, complice des mafias russes, il place la silhouette de Bond dans la ligne de mire de ses sbires, la féroce Xenia et cet alcoolique sadique de Ourumov...

«Alec Trevelyan n'est pas un vilain ordinaire de cinéma. D'ailleurs, je ne l'ai jamais perçu comme un salaud intégral. Trevelyan croit fermement qu'il agit pour une cause juste, la sienne. En James Bond, il voit lui aussi un dinosaure, le dernier témoignage encore opérationnel de la Guerre Froide. Il lui demande même si avoir tué tant d'innocents sous l'alibi du devoir accompli ne le hante pas trop ! Finalement, Trevelyan admet qu'il a tort, mais cela ne le tourmente pas plus que ça». Manquerait plus que le méchant, implorant le pardon, remette les armes à l'ennemi. En possession de GoldenEye, lui et sa clique de tueurs de l'organisation Janus tentent de rançonner la terre entière. Le détournement de fonds le plus spectaculaire de toute l'histoire de la criminalité ? Sans doute, mais également une revanche sur les Services Secrets de sa Majesté.

«Trevelyan pense que les Anglais l'ont trahi, qu'on l'a forcé à laisser choir l'idéal pour lequel il combattait. C'est là que naissent les griefs qu'il cultive contre ses anciens alliés. Je ne pense pas que les méchants sont conscients qu'ils se trouvent du mauvais côté de la barrière. Ils frappent parce qu'ils sont certains de la justesse de leurs arguments. Un méchant conscient de son essence négative n'aurait aucun sens».

Reste que Trevelyan ne se comporte pas en enfant de chœur et aligne un nombre conséquent de cadavres. Quant à son «ami» Bond, il ne ménage pas ses efforts pour lui faire avaler son bulletin de naissance. *«L'empoignade finale relève davantage de la bataille psychologique que de la bagarre bien physique. L'élément dramatique compte au moins autant que les cascades et les effets spéciaux».* Vrai qu'en cognant Trevelyan James Bond affronte sa mauvaise conscience, le versant noir de sa personnalité. C'est un peu comme s'il s'était regardé dans un miroir, au lendemain de mission de l'autre côté du Rideau de Fer, dix ans plus tôt.



■ *Sean Bean, un méchant récidiviste après* **Jeux de Guerre** ■

broie vraiment du noir ! J'apprécie tout particulièrement la relation entre Q et Bond car Q n'aime pas Bond du tout. Pour lui, l'espion est un sale gosse qui passe son temps à casser les jouets géniaux qu'il invente ! L'humour est omniprésent dans les scènes où le vieux bonhomme présente à 007 son nouvel arsenal. J'ai pris sur moi d'aller un peu plus loin que d'habitude dans le sens du clin d'œil, de rajouter des gags en arrière-plan comme cet air-bag qui gonfle dans la cabine téléphonique. Drôle non ? Ce n'est absolument pas réaliste, mais ces détails en rajoutent encore dans la personnalité délirante, pince-sans-rire de Q.

Ne croyez-vous pas que la crédibilité des séquences d'action tient à peu de chose ? Pourtant, à une reprise au moins, vous dérapez en allant très loin dans la folie !

Vrai qu'un détail suffit à tourner en ridicule une séquence d'action. La scène où Bond à moto plonge dans le vide pour prendre les commandes d'un avion sans pilote est la seule où je me suis permis de dépasser certaines limites, déjà franchies dans **L'Espion qui m'Aimait**, ceci dit ! Mais ce qui est acceptable de la part de James Bond ne l'est pas forcément de la part d'un autre héros. Plus que les européens, les Américains adorent ces instants de folie aérienne. Ceci dit, dans certaines limites, l'exploit relève encore du plausible, du possible. Mais, même si cela ne l'était pas, ce ne serait pas bien grave. Nous sommes dans un **James Bond** après tout ! Mais je suis conscient qu'il ne faut pas aller trop loin pour conserver une certaine crédibilité ! Toutefois, **GoldenEye** devait tenir compte des récents films d'action, de **Piège de Cristal**, des Mel Gibson, des Stallone et Schwarzenegger, ne pas être à la traîne par rapport à eux. Mais, attention, pas question de copier les nouvelles stars de ce type de cinéma. Elles portent des bleus de travail, James Bond le smoking.

Il a longtemps été question que le top model Elle McPherson soit la partenaire de Pierce Brosnan dans le film, qu'Anthony Hopkins incarne le méchant. Expliquez-nous leur absence du générique ?

Elle McPherson n'a jamais été impliquée dans le projet. Je ne sais vraiment pas d'où vient cette rumeur. De toute manière, je tenais à engager de véritables comédiennes, pas des mannequins. Les top models restent des top models, incapables de jouer la comédie dans l'immense majorité des cas. Par contre, c'est exact que nous avons envisagé Anthony Hopkins pour personnifier le méchant de service au tout début de la préproduction. Au stade de l'écriture du scénario, ses rapports avec James Bond étaient ceux existant entre un maître et son élève. Ils ont considérablement évolué par la suite, pour s'égaliser. Bond et son adversaire ont été placés au même niveau. Anthony Hopkins ne jouait donc plus pour incarner le méchant, vu la différence d'âge avec Pierce Brosnan. Mais nous ne l'avons jamais contacté ; il s'agissait juste d'une idée parmi tant d'autres. Anthony Hopkins aurait fait un vilain extraordinaire. Une majorité de comédiens aiment à jouer ce genre de personnage. Je les comprends ; c'est extrêmement jouissif et cela influe peu sur leur carrière. Ils n'ont rien à perdre. Pour une James Bond girl, c'est différent, nettement plus dangereux. La plupart d'entre elles ont totalement disparu de la circulation ou poursuivent tant bien que mal des carrières confidentielles !

■ *James Bond : un «dinosaure sexiste» à l'épreuve du temps et des mode* ■



■ *Un nouveau visage pour M, celui de Judi Dench* ■

Était-il bien nécessaire de demander au compositeur du *Grand Bleu* et de *Léon* de retoucher au thème musical de James Bond ? Ces quelques notes de musique sont gravées dans toutes les mémoires, pas seulement celles des nostalgiques d'une époque révolue !

Si j'ai revu en vidéo tous les **James Bond** avant de m'atteler à **GoldenEye**, j'ai également écouté leur musique. Elles m'ont paru démodées, très marquées par leur époque. Je tenais vraiment à ce que le thème musical de James Bond s'installe dans les années 90, qu'il retrouve une véritable modernité. Nous ne pouvions logiquement pas dépoussiérer 007 et laisser la musique en l'état. Le décalage aurait choqué. Aimant les partitions composées par Eric Serra pour les films de Luc Besson, j'ai immédiatement su qu'il serait l'homme de la situation. Mais quel que soit le compositeur, le leitmotiv de John Barry subsiste. À vrai dire, il n'est pas omniprésent dans les films de la série. Vous avez l'impression de l'entendre régulièrement, souvent même, et ce n'est pourtant pas le cas. Il n'est pas plus présent dans **GoldenEye** que dans les précédents **James Bond**. Je crois fermement que la musique d'Eric Serra contribue à implanter profondément 007 dans les années 90.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Didier ALLOUCH** ■

UN DÉBUT D'ANNÉE TERRIFIANT AVEC LA COLLECTION RÉFÉRENCE DE L'ÉPOUVANTE...

CAUCHEMAR

avec SKYROCK
PLUS DE TUBES, MOINS DE PUB

LES VIDÉOCASSETTES QUI HANTERONT VOS SOIRÉES ...

The Mangler

Faux-Semblants

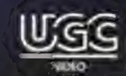
Le bal de l'horreur IV
Délivrez-nous du diable

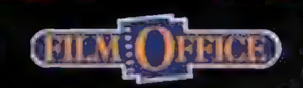
Douce Nuit, Sanglante Nuit
Coma dépassé

DEJA DISPONIBLES DANS LA COLLECTION : 20 TITRES MALEFIQUES

- AMITYVILLE 93
- AUX FRONTIERES DE L'AUBE
- BAD TASTE
- BRAINDEAD
- DARKSIDE
- DEMONS DU MAIS I (LES)
- DEMONS DU MAIS II (LES)
- DEUX YEUX MALEFIQUES
- DOLLY
- DOUCE NUIT (L'INITIATION)
- DOUCE NUIT (LES JOUETS ...)
- FREDDY 5
- FIN DE FREDDY (LA)
- GHOST STORY
- HOUSE IV
- MANIAC COP
- MIROIR
- RETOUR DES MORTS VIVANTS (LE)
- SANCTUAIRE
- STEPFATHER 3

EN VENTE PARTOUT







aux sévices secrets de Sa Majesté

IAN FLEMING

«J'écris pour les hétérosexuels à sang chaud qui veulent tromper l'ennui», aimait répéter Ian Fleming quand on l'interrogeait sur les motivations profondes de son œuvre romanesque. Indéniablement snob, raciste et misogyne, la saga livresque de l'agent 007 sût pourtant s'imposer (osera-t-on dire très logiquement ?) comme un monument incontournable de la littérature populaire, LA référence de tout «homme de goût» (prononcez «adolescent attardé») qui se respecte. Loin des adaptations cinématographiques qui au fil des ans se sont chargées d'émasculer progressivement notre homme Bond, les livres de Fleming restent aujourd'hui - et plus que jamais - des divertissements roboratifs, joliment charpentés ; le reflet idéalisé d'un homme d'exception dopé à l'adrénaline, qui, à la reconnaissance des critiques, a toujours préféré les Dry Martini corsés, les voitures bien roulées et les poupées ultra-carrossées. Un maître en somme. Son nom est Ian Fleming. Ceci est son histoire...



Ian Fleming à l'œuvre, terrifié par son propre mariage

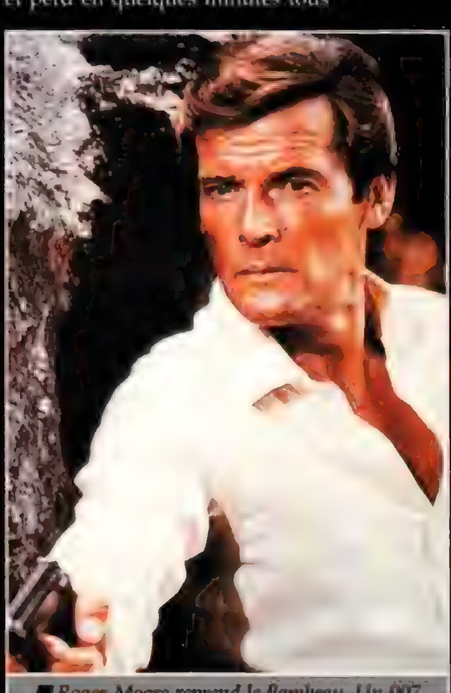
Alors que la guerre fait rage en Europe et que Londres ploie sous les bombes, la légende veut qu'un collègue de Ian Fleming, alors rattaché aux Services Secrets britanniques, lui demanda quels seraient ses projets à la fin du conflit : *«Ecrire une histoire d'espion qui mette fin à toutes les histoires d'espion»* aurait lâché avec un sourire le fringant jeune homme, en allumant sa quinzième *Player's* de la journée, glissée dans ce fume-cigarette qui ne le quittait jamais. On ne sait pas si cette histoire est exacte, mais quoi qu'il en soit, il est avéré que c'est effectivement durant les années de guerre que le père de James Bond commença à songer sérieusement à se tourner vers le roman populaire. En se penchant sur son histoire, on s'aperçoit d'ailleurs rapidement que c'est en fait toute sa vie qui tendait vers la création de l'agent 007...

Sean Connery, l'espion en tenue de cérémonie. Un «docker» un temps décrié par Ian Fleming

Né le 28 mai 1908, Ian Lancaster Fleming suit durant sa jeunesse la trajectoire traditionnelle de tout fils de bonne famille de l'époque. Après un séjour au prestigieux collège d'Eton, durant lequel il se fait plus remarquer pour ses performances sportives qu'intellectuelles, le jeune Ian rejoint ensuite l'Ecole militaire de Sandhurst (le Saint Cyr britannique) où, malgré des qualités athlétiques indéniables, il manque de se faire renvoyer pour s'être enfui de nuit afin de rejoindre une charmante créature demeurant dans les environs. Après être passé dans le Black Watch (le 42ème Royal Highlanders), il tente vainement l'examen d'entrée au Foreign Office, puis devient journaliste chez *Reuter* et végète quelque temps dans un bureau d'agents de change. Fort de ces expériences variées, Fleming devient, à l'aube de la Deuxième Guerre Mondiale, un riche playboy, cultivé et insolent, bref le portrait type du jeune Anglais fortuné, coureur de jupons invétéré et pilier des clubs huppés de la City où se retrouve toute l'intelligentsia de son époque.

C'est dans ces salons ultra-privés qu'il est introduit dans les milieux des services secrets, ce qui lui vaut de rejoindre le Deuxième Bureau Naval Britannique dès le début de la guerre. Collaborateur attitré de l'amiral John Godfrey, personnage sévère qui inspirera plus tard la création de M, Ian Fleming, qui hérite un peu abusivement du grade de Capitaine (ses amis le surnomment «le marin en chocolat») se lance dans l'espionnage avec il faut bien l'avouer assez peu de réussite. Partisan de méthodes «novatrices», il doit ainsi interroger un capitaine de sous-marin allemand afin de lui tirer des informations concernant les routes suivies par les submersibles traversant les champs de mines au large des côtes anglaises. Refusant de le torturer, il décide de l'amollir en l'emmenant avec l'un de ses assistants dans Londres faire la tournée des grands ducs. L'aventure se solde par un échec cuisant, le prisonnier s'avérant d'une résistance à toute épreuve, tandis que Fleming et son collègue roulent sous la table dans la grande salle du Scott, l'un des plus grands restaurants de Picadilly ! L'incident est étouffé à grand peine, ce qui n'empêche pas Fleming de proposer à nouveau des idées farfelues, comme ce plan cinglé qui consiste à envoyer des messages d'insultes en allemand aux équipages des sous-marins croisant au large de l'Angleterre afin de les démoraliser !

Plus fort encore, Fleming part en 1941 pour Washington en mission secrète. Lors d'une escale à Lisbonne, il apprend par des collègues de l'ambassade britannique que des agents allemands jouent tous les soirs au Casino d'Estoril. Bien décidé à humilier les forces de l'Axe sur le tapis vert, Fleming défie alors les germains lors d'une partie de «chemin de fer»... et perd en quelques minutes tous



Roger Moore reprend le flambeau. Un 007 très éloigné de celui de Ian Fleming

■ ■ ■ les crédits alloués par les services secrets. Pas grave : James Bond prendra des années plus tard une revanche cinglante sur cette humiliation!
Comme on peut le constater, derrière les aventures hautement déconnantes de Fleming durant la Deuxième Guerre Mondiale se profile déjà ce que sera la future saga 007. L'auteur le confirmait d'ailleurs déjà au début des années 60 : *«Quoique Bond soit presque entièrement un produit de mon imagination, j'ai utilisé, pour lui servir de base, divers types rencontrés pendant la guerre. Des hommes du service secret et des commandos, des journalistes. Mes diverses aventures et ma connaissance du service de renseignement m'ont servi de point de départ, mais j'ai entièrement transformé cette matière première, et j'ai simplement employé Bond comme un personnage central qui, tout en unissant des qualités que j'avais observées chez différentes gens, demeure évidemment une version extrêmement romancée de l'espion authentique».*


■ *Bien avant* ***GoldenEye****, un intermède exotique à la plage pour 007 et Domino (Claudine Auger) dans* ***Opération Tonnerre*** ■

Si l'idée commence dès cette époque à faire son chemin dans l'esprit de Fleming, il ne s'y attelle pas directement une fois le conflit terminé et se tourne à nouveau vers le journalisme, notamment comme chef du service étranger de la chaîne *Kemsley*. Finalement, lassé d'une vie de bohème qui commence sérieusement à l'épuiser tant physiquement que mentalement, il décide à la fin de l'année 51 de devenir un homme «respectable», en épousant la très gracieuse Ann Charteris. C'est durant sa lune de miel à la Jamaïque, petit paradis qu'il a découvert dès 1944 et où il a fait construire sa villa («Goldeneye»), que Fleming laisse éclore son talent d'auteur populaire.
«En fait j'ai commencé à écrire ces livres parce que mentalement j'avais les mains vides, et que je ressentais une crainte hystérique à l'idée d'être marié. J'avais quarante trois ans, et le premier chapitre des aventures de Bond naquit donc sous forme de «révulsif» ou d'anticorps à mon mariage ! Ce fut une aventure étonnante. Je m'y suis lancé le troisième mardi de janvier 52, pour distraire mon esprit de l'idée effarante que je m'étais marié sur le tard. Pour un célibataire endurci, ce passage était assez dramatique. Je créai donc Bond afin de me protéger contre les chocs, si j'ose dire».
La corde au cou dans son paradis tropical, l'ex-potache de la Royal Navy fantasme tout naturellement le prototype de l'espion parfait, épicurien, jouisseur, liquidateur. *«Je voulais que mon protagoniste suive plus ou moins le style des maîtres du roman noir comme Raymond Chandler ou Dashiell Hammett qui imaginèrent des personnages plausibles, réalistes. J'ai également, dans une moindre mesure, été influencé par les héros de mon enfance, des héros nés sous la plume d'auteurs comme E. Philips Oppenheim et Sax Rohmer».* Sax Rhomer, le père de Fu Manchu, perfide vilain dont bien des méchants de la saga bondienne empruntent les méthodes et partagent les ambitions de ruine ou de domination du monde. Nourrissent encore Ian Fleming le très remuant Allan Quatermain d'Henry Rider Haggard et Duckworth Drew, un espion littéraire inventé par le très opaque William LeQueux au tout début du siècle.
«De Bond, je ne voulais faire ni un saint ni un monstre. Je ne croyais pas à des héros comme Bulldog Drummond dont l'existence ne pouvait être que littéraire». Bulldog Drummond ? L'ancêtre loufoque de 007, un agent des Services Secrets dans la plus pure tradition du feuilleton populaire, transplanté lui aussi des romans à l'écran. Pas question que Ian Fleming s'en inspire, notamment pour baptiser son super-espion. *«Ma détermination à le rendre crédible m'a fourni son nom. Au fond, c'est un nom sans éclat. J'aurais pu l'appeler Peregrine Carruthers, ou quelque nom ronflant. Je recherchais le patronyme le plus transparent possible. À la Jamaïque, le livre «Les Oiseaux des Antilles» signé du distingué ornithologue américain James Bond m'offrit ce que je voulais. James Bond, le nom sonnait juste à mes oreilles».* Qui, après ces aveux, osera dire que 007 ne porte pas un nom d'oiseau ? Ian Fleming omet cependant de signaler que les origines du nom de son barbouze machiste et de son matricule ne se confinent pas à cet illustre traité d'ornithologie exotique. Un James Bond, il y en a également un dans la nouvelle d'Agatha Christie «The Listerdale Mystery» remontant à 1934. Quant à 007, c'est autant le titre d'un récit de Rudyard Kipling que le code d'une lettre confidentielle qui passa entre les mains de Fleming du temps de son service à l'Amirauté. Quant aux caractéristiques physiques de Bond, Ian Fleming, en amoureux du gazon, les emprunte à Henry Cotton, l'un des joueurs de golf les plus célèbres en Grande-Bretagne. Ancienne recrue des Services Secrets, Ian Fleming sait toujours où picorer d'inestimables informations.
Travaillant d'arrache-pied à ce qui deviendra le premier opus de la série, Fleming achève «Casino Royale» en tout juste quatre semaines. *«Tout ce que j'ai fait, c'est m'amuser. En revenant à Londres, après avoir achevé à la Jamaïque l'écriture de «Casino Royale», je n'ai montré le manuscrit à personne. J'en avais honte. Je croyais mordicus que, même sous un pseudonyme, on devinerait l'auteur de cette prose d'adolescent. Il y aurait un ou deux échos malicieux dans les journaux satiriques. Ensuite, scandale, malheur, désastre : Démissionnez du club et quittez le pays !».*


■ *La femme selon Fleming, aimante et soumise : Daniela Bianchi dans* ***Bons Baisers de Russie*** ■


■ *Bond contre Oddjob, l'homme de main favori de* ***Goldfinger*** ■

Accueilli un peu fraîchement par son futur éditeur, qui accepte de le publier parce que «Ian est le petit frère de Peter», auteur à l'époque très apprécié, Fleming voit donc in extremis son ouvrage imprimé. «Casino Royale» paraît le 13 avril 1953. Bien que rapidement épuisé, il n'atteint après réédition l'année suivante qu'un score de 8.000 exemplaires vendus. C'est ce que l'on appelle pudiquement un succès d'estime. Fleming publiera dès lors une fois par an un nouveau roman, mais il faudra en fait attendre l'année 1961 pour que débute réellement ce qui deviendra la «Bondmania». La publication de la liste des livres préférés du Président Kennedy comprend en effet «Bon Baisers de Russie» à la neuvième place, et quelques mois plus tard on annonce la mise en chantier de la première adaptation cinématographique des aventures de l'agent 007 : **Docteur No**. Un phénomène mondial est né, et les romans populaires et sans prétention de Fleming deviennent aussitôt l'objet d'analyses et de critiques venues du monde entier.
Symbole de l'Angleterre colonialiste pour les uns, modernisation des «pulps» classiques pour les autres : la prose de Fleming suscite dès lors des polémiques sans fin. Régulièrement accusé de

traiter la violence et le sexe avec «l'obscénité d'un collégien», Monsieur Ian balaye toutes les critiques en ramenant ses œuvres à ce qu'elles sont : *«Donner du plaisir à autrui, c'est une très bonne œuvre, même dans la modeste région littéraire où se situe le roman d'angoisse. Il n'y a pas de mal à élever la pression sanguine du lecteur de roman. On s'accommode d'un peu de tension. Et je ne pense pas que mes livres fassent à personne le moindre mal. Ils ne sont rien d'autre qu'un sain et simple amusement. Ce sont les fantasmes de chevet de l'auteur. Les rêves fiévreux d'un écrivain qui songe à ce qu'il aurait pu être. C'est ce que l'on attend d'un esprit adolescent, l'esprit que je me trouve posséder. Tout au long de mes livres, je vise en fait à une stimulation totale du lecteur, même de ses papilles gustatives. Voilà pourquoi Bond, échappant au danger, se précipite vers les tables de jeu, les femmes passionnées et les plaisirs de la grande cuisine. Je ne vois vraiment pas pourquoi Bond devrait boire de misérables tasses de thé et de tristes demis de bière. L'homme va naturellement vers ce qu'il y a de meilleur».* Sur ce plan, Ian Fleming comble 007 dans ses romans. Fin gourmet, l'agent secret apprécie tout particulièrement le caviar mêlé au jaune d'œuf, la sole meunière, l'œuf cocotte à la crème, les quenelles de brochet, le gratin de queues de langoustes, le tournedos béarnaise, le miel de bruyère norvégien... *«Dans ce contexte, il est important que la femme idéale sache faire la béarnaise aussi bien que l'amour»* continue Fleming. *«Sans aucun doute, des fragments de ma personnalité ont poussé à la création de Bond : lubies et goûts, penchants et dégoûts. Mais il a plus de cran que moi, il est bien plus beau et il mange plus que je ne réussirais à le faire. Quant à son succès avec les femmes, il est de ma part une pure aspiration à tourner les choses dans le sens de mes désirs : tous les Anglais sont timides avec les femmes, et je suis tout aussi timide que n'importe lequel d'entre eux».*

La représentation pour le moins contestable des femmes dans l'œuvre de Fleming, tout comme le racisme très réel que distillent la plupart de ses ouvrages, feront régulièrement grincer les dents d'un lectorat parfois un peu dépassé par les démonstrations très «politiquement incorrectes» de Bond. Une attitude scandaleuse d'ailleurs ouvertement revendiquée par Fleming : *«La raison pour laquelle les femmes aussi aiment mes livres, c'est qu'elles sont toutes masochistes. La manière dont les personnages féminins sont maltraités leur plaît. De toute façon, il est clair que Bond est le genre d'homme que toute jeune fille rêve secrètement de rencontrer ; et il mène la vie que tout homme aimerait vivre, s'il osait. Il prend soin de pas tomber amoureux, et en tout cas il ne revoit que deux ou trois fois chacune de ses conquêtes. C'est ce que la plupart des hommes voudraient pouvoir faire. Chez Bond, la séduction directe remplace très largement la cour amoureuse. L'abordage brutal, sans détour, est maintenant un procédé classique. Je ne dis pas qu'il est particulièrement typique de notre temps, mais enfin il tend à le devenir. Certes, Bond tombe les filles, toujours de très belles filles, mais, pour la peine, il faut avouer que je le fais beaucoup souffrir. En fait, je crois que la flagrante hétérosexualité de Bond peut être une protestation subconsciente contre la mode des perversions sexuelles. Et puis soyons clair : Bond ne pourrait jamais être un bon mari. Et je me garde bien de l'obliger à se ranger. Sa femme ne pourrait jamais supporter ses continuelles absences. Elle voudrait changer ce genre de vie : et dès lors, rentré chez lui, il commencerait à se tracasser à propos de futilités domestiques, il s'en voudrait de manquer à la fidélité conjugale et enfin, il ne serait plus Bond. Dans «Au Service Secret de sa Majesté», j'ai dû le marier, mais aussitôt, je me suis hâté d'expédier sa femme, au courant de la plume. Je l'ai tuée. C'était une sorte de faveur. De toute façon, je suis ravi chaque fois que je peux faire disparaître une maîtresse de Bond. Il eut un jour une secrétaire nommée Loelia Ponsonby, jusqu'à ce j'en eusse par dessus les oreilles, car la demoiselle était horriblement pingre et cupide. Elle me bassinait. Aussi l'ai-je balancée ! Je ne le nierai pas, il est vrai que Bond est parfois un tantinet salaud. Ses vices sautent aux yeux, et ses vertus sont souvent peu perceptibles, à part le patriotisme et le courage, qui ne sont probablement pas des vertus du tout. Je n'ai de toute façon jamais voulu faire de lui un personnage particulièrement agréable. Comme tous les héros imaginaires, Bond doit être un reflet de son temps, et nous vivons une ère qui est peut-être la plus violente que l'homme ait connue. Trente millions d'êtres tués au cours de la dernière guerre, dont six millions ont été froidement massacrés, sans aucune raison. On m'a accusé d'inventer, pour corser l'intrigue, des cruautés et des tortures diaboliques ; mais les scènes de torture, dans mes romans, si elles sont aussi abominables que celles infligées à des agents alliés durant la dernière guerre, ne sont pas pires. Il n'est pas un homme informé de ce qui s'est passé à ce moment, ou de ce qui s'est déroulé en Algérie, qui me chercherait querelle à ce sujet. Bond est peut-être un tueur professionnel, mais il n'est pas un tueur sans conscience. Tuer des gens, cela le dérange ; mais comme vous savez, tout agent des services secrets peut se trouver dans la nécessiter de tuer au cours de ses missions».*



■ Sean Connery & Martine Beswick, une girl secondaire dans **Opération Tonnerre** ■





■ Les deux visages de Blofeld : Donald Pleasance (**On ne Vit que Deux Fois**) et Telly Savalas (**Au Service Secret de Sa Majesté**). Un vilain dans la grande tradition du feuilleton populaire ■



■ Roger Moore, Gloria Hendry et Jane Seymour dans **Vivre et Laisser Mourir** ■

Violent, racé, cruel et jouisseur, Bond n'était donc bien que le reflet de Fleming, aristocrate assumant se propre décadence, tout en résistant à celle de l'Empire britannique un verre dans une main et une poupée dans l'autre. Pour l'éternité il demeure donc un fantasme d'adolescent ultime. Ce qui n'est peut-être pas si mal...

Ian Fleming rend son dernier soupir le 12 août 1964, terrassé par une crise cardiaque. Il n'a que 56 ans. Tandis qu'il quitte ce monde, le tournage d'**On ne Vit que deux Fois** bat son plein. Mais tant que James Bond durera, Ian Fleming ne sera pas tout à fait mort...

■ Julien CARBON ■

(Remerciements à Guy GIRAUD)

00, 01, 02, 001, 003, 077, 07, Z 55, A 077, K 17, 007 1/2 et cie !

Les Fils Cachés de 007

Si on dénombre une vingtaine de JAMES BOND reconnus, dûment localisés, les imitations, ersatz, copies, parodies ne manquent pas. Elles grouillent aux quatre coins du monde. Les dérivés adroits aussi. De la série Z ultra-confidentielle à la méga-production avec Arnold Schwarzenegger, du plagiat pur et simple à l'interprétation astucieuse, voici les enfants que 007 nous a si longtemps dissimulés...

Premières sommations

James Bond contre Dr. No rapporte des ronds. **Bons Baisers de Russie** et **Goldfinger** rapportent encore plus de ronds. Hollywood, largué par un modeste producteur britannique, réagit enfin, appâté par le gain. Sa première réponse via la *20th Century Fox* : Derek Flint dans **Notre Homme Flint** (1965, Daniel Mann) et **F. comme Flint** (1967, Gordon Douglas). Flint, c'est James Coburn, plus cool, plus tombeur encore que son rival anglais. D'une décontraction à toute épreuve, il n'a qu'à ouvrir les bras pour que des centaines de pin-up s'y précipitent. Son gadget de prédilection : un briquet doué de 92 usages différents ! Dans la première de ses aventures, après que l'ordinateur du Z.O.W.I.E. l'ait sélectionné, Flint guerroie contre trois vilains : un Allemand ex-nazi, un Russe ex-stalinien et un Asiatique, probablement chinois communiste. À lui et son harem d'assistantes de les empêcher de modifier le climat de la planète. Fort de ce plébiscite, Flint revient deux ans plus tard, doté d'une bague hypnotisante et d'un hameçon très particulier. Ses nouveaux adversaires : trois esthéticiennes voulant régner sur le monde et qui remplacent le Président des USA par un double ! Du délire kitsch, des plateaux géants à rendre 007 jaloux, des kyrielles de beautés très légèrement vêtues... Deux vraies bandes dessinées ouvertement parodiques.



■ *James Coburn, Notre Homme Flint : le repos de l'espion !* ■

À peine plus sage se montre l'agent de la *Columbia* contre James Bond, Matt Helm (alias Dean Martin), dans **Matt Helm Agent très Spécial** (1966, Phil Karlson), **Bien Joué Matt Helm** (1966, Henry Levin), **Matt Helm Traqué** (1967, Henry Levin) et **Matt Helm Règle son «Comte»** (1969, Phil Karlson). Inspiré d'un personnage de la Série Noire, agent de l'ICE (une branche de la CIA), cet espion désinvolte sauve, comme il se doit, ses contemporains. Tour à tour, le goguenard Matt Helm empêche le sabotage des missiles balistiques du Pentagone, la destruction de Washington par un rayon incendiaire, le détournement d'une soucoupe volante qui renferme le secret de la domination du monde, le vol d'un milliard de dollars par un aristocrate entouré d'une armée de playmates capables de baisers mortels. Des intrigues farfelues, des gadgets... Du 007 tout craché d'autant que les Matt Helm bénéficient de la présence d'actrices dignes de rivaliser avec les plus mignonnes James Bond girls (Daliah Lavi, Ann Margret, Senta Berger, Beverly Adams, Sharon Tate, Nancy Kwann, Elke Sommer) et d'une poignée de vilains très pittoresques dans leurs belliqueuses intentions (Victor Buono, Karl Malden, Kurt Kasznar & Nigel Green). Une série TV (avec Tony Franciosa, faute de Dean Martin) fait suite aux quatre **Matt Helm** cinématographiques. Il s'agit malheureusement d'un très ordinaire feuilleton policier !



■ *Dean Martin, impérial et gouailleur dans **Matt Helm Traqué*** ■

Parallèlement à Flint et Matt Helm, *20th Century Fox* donne à James Bond une sculpturale réplique féminine avec Fathom Harvill, alias Raquel Welch, dans **Une Nana Nommée Fathom** (1966, Leslie H. Martinson), parachutiste dévoyée par les services secrets pour retrouver un détonateur atomique. Une conception très galbée et mini-jupée de l'espionnage que partagent, en Grande-Bretagne, Modesty Blaise (Monica Vitti dans le film de Joseph Losey) et les très bondiennes tueuses Pénélope (Sylva Koscina) et Irma (Elke Sommer) de **Plus Féroces que les Mâles** (1966, Ralph Thomas).

■ M.T. ■



■ *Raquel Welch, espionne novice dans **Une Nana Nommée Fathom*** ■

200% Bond

De James Bond, il n'y en qu'un, réservé à des cinéastes, des comédiens britanniques. Une règle d'or et un «droit» régi par l'état civil de ses serviteurs. Steven Spielberg, qui aurait tant aimé apporter sa contribution à la série, se délivre brièvement de sa frustration dans le prologue d'**Indiana Jones et le Temple Maudit**. Inhabituellement élégant et coquet, Harrison Ford revêt l'essentiel de la panoplie bondienne : le smoking ! Toute ressemblance s'arrête là.

La parenté va nettement plus loin, jusqu'au clonage, dans le **True Lies** de James Cameron. Un **James Bond** à peine maquillé, dérivé d'une **Totale** très française. Si Thierry Lhermitte n'a rien d'un 007 franchouillard, Arnold Schwarzenegger, quant à lui, grimpe au Panthéon des as de l'espionnage. Les présentations : il s'incruste à une party très privée, habillé d'un smoking sous une combinaison d'homme-grenouille, copie des informations confidentielles et danse un tango avec la vilaine Juno Skinner (l'affolante Tia Carrere). La grande classe. Ténor de l'Omega Sector (un département très officieux de la CIA), Harry Tasker dissimule ses activités sous la couverture d'un paisible père de famille, insignifiant VRP en informatique. Maladroit dans son foyer, notamment avec une fille en pleine crise d'adolescence, ce barbouze surdoué sauve les Etats-Unis de la menace terroriste arabe, une bagatelle en regard de la reconquête de madame. La meilleure Harry Tasker girl reste encore sa femme avec qui il finit par opérer. Le gouffre qui sépare les deux existences d'Harry Tasker fait dire à James Cameron : «*True Lies est à la fois un Bond et un anti-James Bond*». D'autant plus vrai qu'il reçoit ses ordres d'un simili M, Spencer Trilby (Charlton Heston), saisissant sosie de Nick Fury, héros de bandes dessinées créé par Stan Lee et Jack Kirby, et dont la mission principale dans l'espionnage tient à débarrasser l'Amérique de ses ennemis. Un chauvinisme que revendiquent James Bond et Harry Tasker.

■ M.T. ■



■ *Harry Tasker (Arnold Schwarzenegger) : une lourde dette envers 007 dans **True Lies*** ■

Max, Napoléon, Annie & cie...

James Bond est sur une rampe de lancement pour l'éternité, les yankees Derek Flint et Matt Helm lui emboîtent le pas. *Cinecitta* produit une myriade d'imitations variablement miteuses. La Bondmania s'empare du monde. Si l'Angleterre réplique à son propre super-agent secret par un Harry Palmer (Michael Caine) nettement plus paresseux, vaguement courageux et désabusé dans trois films tout en glaciale ironie (**Ipcress Danger Immédiat/Mes Funérailles à Berlin/Un Cerveau d'un Milliard de Dollars**, suivis en 1994 de deux téléfilms), John Le Carré et ses disciples démythifient l'espionnage d'opérette à la 007. Arrivent **L'Espion qui Venait du Froid**, **La Lettre du Kremlin**, **Le Rideau Déchiré** et autre **Secret du Rapport Quiller** pour rétablir la vérité sur les sinistres coulisses du Renseignement. Pendant qu'en Grande-Bretagne opère le John Drake/Patrick McGoohan de **Destination Danger**, la télévision américaine diffuse quelques-uns de ses fleurons, ***Les Mystères de l'Ouest, Des Agents très Spéciaux, Max la Menace***... Des séries qui n'auraient pas vu le jour si le mariage n'avait pas traumatisé Ian Fleming.



■ *James West (Robert Conrad) : 007 s'adapte au western* (**Les Mystères de l'Ouest**) ■

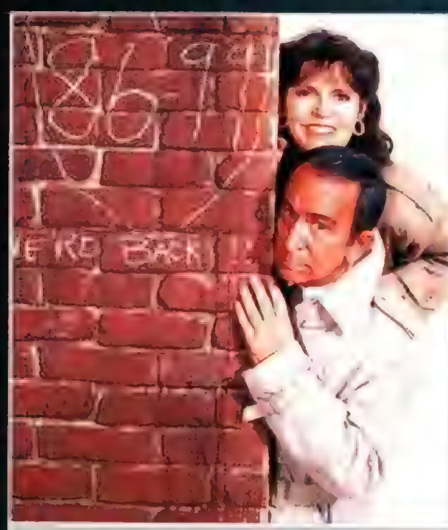


■ *Napoléon Solo (Robert Vaughn), fer de lance de l'UNCLE* (**Des Agents très Spéciaux**) ■

Le James West (Robert Conrad) des ***Mystères de l'Ouest*** (1965) compte parmi les plus astucieux détournements de James Bond. Agent au service immédiat du président Ulysse S. Grant, lui et son partenaire Artemus Gordon parcourent en train un Far West menacé par des méchants infiniment plus ambitieux que les traditionnels voleurs de bétails ou pistoleros pilleurs de banques. Le plus âpre à la tâche demeure le nain Miguelito Loveless (Michael Dunn). Des situations directement inspirées du sérial, des inventions délirantes, des filles superbes mais plus rares que chez 007, des gadgets (l'artillerie de West et ses talons plein de ressources !), un nationalisme de circonstance... Tout ***Les Mystères de l'Ouest*** renvoie directement à James Bond, seul le cadre change.

Un cadre qui ne change guère dans ***Des Agents très Spéciaux*** dont les exploits démarrent la même année que les aventures de James West. Imaginés par le producteur Norman Felton (1) sous la double influence du suave Gary Grant de **La Mort aux Trousses** et de Ian Fleming (pas tant de James Bond, mais de son livre «Thrilling Cities», consacré aux dangers de l'Occident vu par un agent du contre-espionnage anglais), les agents de l'organisation UNCLE, Napoléon Solo (Robert Vaughn) et Illya Kuryakin (David McCallum) marnent dans le plus surréaliste, le plus comics des univers d'espionnage. A mi-chemin entre James Bond et ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, «drivés» par un M nommé Alexander Waverly (Leo G. Carroll, un nouvel «emprunt» à **La Mort aux Trousses**), les stoïques Solo et Kuryakin croisent de superbes créatures telles que Sharon Tate, Senta Berger et Joan Collins, dérouillent les vilains du THRUSH (une organisation criminelle découlant du SPECTRE de James Bond), usent d'un arsenal sophistiqué, de gadgets déments, pilotent des véhicules aux lignes futuristes... Ils mettent hors d'état de nuire nazis reconvertis, ordinateur félon, magicien démoniaque, abeilles tueuses, robots de charme, et désactivent un nombre impressionnant de machines infernales et autres rayons de la mort. De la folie kitsch immédiatement saluée par le succès et, audimat oblige, la production d'une série dérivée, ***Annie Agent très Spécial***, à savoir April Dancer (Stefanie Powers), élément de l'UNCLE confronté aux mêmes vilains mégalo-maniaques que ses confrères, les émissaires du THRUST en tête de liste.

Si ***Des Agents très Spéciaux*** et ***Annie, Agent très Spécial*** se tiennent prudemment à quelques mètres de la parodie avouée, ***Max la Menace*** franchit allégrement le pas. Gaffeur dans la tradition de l'Inspecteur Clouseau des **Panthère Rose**, Max la Menace naît des intentions belliqueuses du producteur Daniel Melnick de se payer la tête de James Bond. Dès 1965, il le pastiche donc à travers l'agent 86 du Control, Maxwell Smart (Don Adams) et sa jolie coreligionnaire, l'Agent 99, ligués contre les sinistres besognes du KAOS et du nazi Siegfried. Une voiture équipée de gadgets loufoques et une chaussure-téléphone constituent les instruments de travail favoris de ce maladroit chanceux, héros de 138 épisodes auxquels collabore notamment Mel Brooks. Au cinéma, Max la Menace possède son film, décevant, **Le Plus Secret des Agents Secrets** (1979, Clive Donner), avec Sylvia Kristel dans les tailleurs de l'Agent 34. Mais le Leslie Nielsen de **Spy Hard** (1995, Rick Friedberg) aura fort à faire pour égaler Don Adams et ses gagmen sur le terrain du pastiche.



■ *Les agents 86 et 99 : pour le meilleur et pour le rire* (**Max la Menace**) ■

Pas de ***Mystères de l'Ouest***, d'***Agents très Spéciaux*** et de ***Max la Menace*** sans 007 donc. Mais c'est aussi le cas, en dépit d'une filiation moins directe, de séries comme ***Mission Impossible***, ***Les Espions*** (avec Robert Culp et Bill Cosby)... Vraiment, les fleurons de la télévision US doivent une fière chandelle à Ian Fleming.

■ M.I. ■

(1) Norman Felton et Ian Fleming se rencontrent en 1962 pour discuter d'une série TV mettant en scène un nouveau type de héros issu des Nations Unies. Les deux hommes ne purent s'entendre du fait que le producteur des **James Bond**, Albert Broccoli, interdit à Ian Fleming de collaborer à tout projet rival sous peine de procès. Le même Broccoli obtint que «Solo», le titre d'abord envisagé pour *Des Agents très Spéciaux*, soit changé sous prétexte que l'un des protagonistes de **Goldfinger** se nomme Mr Solo !

Mon nom est Fleming, Ian Fleming...

Quel meilleur modèle pour Ian Fleming que Fleming lui-même ? Bien que la biographie de l'écrivain ne révèle pas vraiment de faits d'espionnage très glorieux, le vagabondage de l'imaginaire laisse supposer que le romancier connut une très remuante jeunesse dans les Services Secrets à l'aube de la Seconde Guerre Mondiale. Résultat de ces suppositions : le téléfilm **La Vie Secrète de Ian Fleming** (1990, Ferdinand Fairfax). Qui de mieux placé pour incarner Ian Fleming que le propre fils de Sean Connery, Jason ? Et voilà donc Ian Fleming tel qu'il aurait tant aimé être : grand séducteur, rétif à la discipline, patriote intrépide... Renvoyé d'une des plus grandes écoles d'Angleterre, il intègre une académie militaire où il séduit l'épouse de son Général (Richard Johnson, postulant au rôle de James Bond pour **Dr. No** !), puis l'agence *Reuter*. Parlant russe et allemand, Ian Fleming est envoyé à Moscou couvrir le procès d'ingénieurs anglais accusés de sabotage. C'est le début d'une aventure trépidante durant laquelle il croise une secrétaire à la Moneypenny, des Q et M en devenir, s'échappe d'Union Soviétique le KGB aux fesses, défie au casino de Deauville le général nazi Herstein (modèle au Chiffre de **Casino Royale**), se met au service de l'Amirauté pour laquelle il recrute des prostituées-espionnes d'origine slave et fait sauter une forteresse réputée imprenable qui renferme des archives allemandes... Le grand drame de cette biographie très romancée : l'assassinat de sa tendre et chère (Kristin Scott Thomas) à qui il offre «Les Oiseaux des Antilles», ouvrage signé James Bond. De la pure fiction pour une légende bien entretenue.



■ *Jason Connery et Kristin Scott Thomas forgent la légende dans* **La Vie Secrète de Ian Fleming** ■

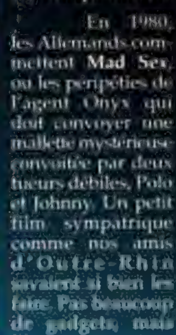
Un autre téléfilm, britannique celui-là, **Ian Fleming ou les Mémoires d'un Espion** (**GoldenEye** en version originale), réalisé par Don Boyd en 1989, retrace la vie de l'écrivain ici incarné par Charles Dance. Une vision plus réaliste, un tantinet plus conforme au vrai Ian Fleming, trahi voici trois ans par le déplorable cartoon MGM *James Bond Jr*.

■ M.I. ■

James Bond au rayon X !

Un mythe tel que James Bond ne pouvait pas échapper au monde du X, friand de parodies et de super-séducteurs virils. Pourtant, les parodies X ne sont pas si nombreuses que ça, les réussies tout du moins. En voici quelques-unes, piochées dans ce vivier incroyable qu'est la production pornographique.

Commençons par l'un des plus anciens et l'un des meilleurs, **Les Filles du Scorpion** (1977) du Danois Werder Hedman, qui nous conte les aventures de l'agent 69 Jensen et d'une myriade de jeunes filles affriolantes. À noter que la propre fille d'Ingmar Bergman tient l'un des rôles principaux. Que les lecteurs de *Télérama* se rassurent : elle est doublée pour les scènes hard. Mais que les obsédés se rassurent aussi : on n'y voit que du feu !



En 1980, les Allemands commettent **Mad Sex**, ou les péripéties de l'agent Onyx qui doit convoyer une mallette mystérieuse convoitée par deux tueurs débiles, Polo et Johnny. Un petit film sympatrique comme nos amis d'Outre-Rhin savaient si bien les faire. Pas beaucoup de gadgets, mais une ou deux joyeusetés avec un fouet et des chaînes, et de nombreuses scènes de sexe dans la nature.

En 1981, le français Paul Kerman livre la meilleure des parodies de James Bond, à savoir **James Bande 00SEX**. Le héros, Guy Royer, cabotine, parle avec un accent anglais du plus bel effet, et débite des dialogues truculents qui ne font que renforcer une histoire pleine de références et de clins d'œil. Des scènes de sexe bien hard finissent d'achever ce petit chef-d'œuvre. Il n'en sera malheureusement pas de même pour le numéro 2 en 1986, sombre film de montage où le réalisateur Michel Boudricourt filme quelques scènes avec Alban Ceray dans le rôle titre et complète le tout avec des extraits glanés à droite à gauche.

En 1986 sort également **James Bonde contre OS.SEX 69**. C'est l'Italien Gabriel Pontello qui Bonde et le Français André Kay qui OS.SEX. Notre paire de héros vient une fois de plus de vaincre le docteur Gode quand, subitement, OS.SEX décide de piner pour le KGB (c'est horrible...). Mais n'ayez crainte, mes petits amis, il reviendra bientôt à la raison et nos deux combattants se retrouveront face au cruel Emir Amour El Sado, lequel en veut à la paix mondiale.

Gabriel Pontello fut aussi le héros d'une des séries les plus prolifiques du X : les aventures de **SuperSex**. SuperSex est un extraterrestre venu sur notre planète pour combattre le mal. Aussi devient-il le chef du V.I.P., un service très spécial de la police française. Pendant près de 10 ans (la série a commencé au milieu des seventies) et à travers plus d'une centaine de romans-photos et une bonne trentaine de films, Pontello culbutera avec son gros gadget toutes les grandes stars françaises et européennes de l'époque (Marylin Jess, Cathy Ménard, Mika, Olinka...).

Paradoxalement, le X américain, d'habitude si prolifique, ne compte pas dans ses rangs beaucoup d'espions marquants. Exception faite du plus connu et du plus gros calibre du X, John Holmes qui, dans **The Senator's Daughter**, dégaine un gadget des plus étranges : un sexe bionique lui permettant de venir à bout de ses problèmes.

Si les espions mâles se font rares, une pléthore d'espionnes de charme envahit par contre les lucarnes. Notamment le mamelu et charnel **S.E.X.** (1983) de Paul Vatellia avec la volcanique rousse Lisa de Leeuw et l'appétissante Bridget Monet qui s'agitent pour notre plus grand plaisir dans cette parodie assez réussie de **Goldfinger**.



Mais il faut surtout retenir la série la plus luxueuse de ces parodies : les aventures de «Jane Bande 0069», démarrée en 1985 par **L'Homme au Sexe d'Or** avec Amber Lynn, qui reprendra le rôle l'année suivante dans **Octopussy**. Elle cédera sa place en 1987 à Stacey Donovan le temps d'un film, **Thunderballs**. Et ce sera finalement Heather Wayne qui conclura la série en 1988 avec **Docteur Yes**. Quatre films ayant chacun les qualités de leurs défauts, à savoir la mode qui a submergé le genre à la fin des années 80 : nanas standardisées et images plus léchées que... le reste !

Pour finir, une petite merveille malheureusement assez rare, le **Supernana Agent Secret** tourné en 1983 par John Ray avec la sublimissime Mika. Cette dernière est chargée par l'invisible président d'une organisation secrète de retrouver Œil de Lynx (Alban Ceray) et surtout J.M. (l'inénarrable et bittu Jean-Pierre Armand). Un pur délice comme le signale l'accroche : «Ce film a été réalisé pour ceux qui, à juste titre, disent : "Les films de X, c'est toujours la même chose, ça manque d'humour et il n'y a jamais d'histoire"». Et là, de l'histoire, il y en a. Elle prête même à rire devant le cabotinage des acteurs et les rebondissements loufoques du scénario.

■ Guy GIRAUD ■

La cuisine italienne



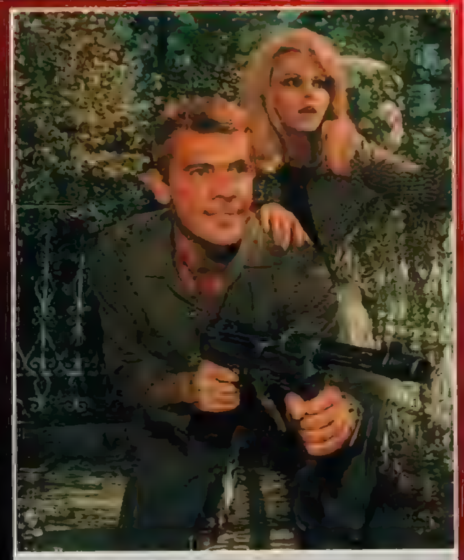
■ *Lang Jeffries, espion très sadique dans* ***Coplan Ouvre le Feu à Mexico*** ■

Les Italiens n'ont jamais été les derniers à pirater les grands succès. S'ils ne flairent pas encore le filon rentable à la sortie de **James Bond contre Dr. No**, les chiffres faramineux de **Bons Baisers de Russie** et de **Goldfinger** les poussent au délit de plagiat. En quatre/cinq ans, souvent en coproduction avec l'Espagne et la France, Cinecitta génère une bonne soixantaine de petits 007. Leurs noms : agent 003/George Steel, 001/Gary Stewart, Dick Malloy, 3S3/Johnny, X13, 001/Ken Stewart, Super Dragon, Super 7/Martin Stevens, 077, 081/Glen Foster, X1-7/George Collins, Agent Gordon, Z-55, Commissaire X/Jo Louis Walker, Bob Fleming, 087/Larry Fitzgerald, Lenny Logan, Sigma 3, Jerry Cotton, le Judoka/Marc Saint Clair, A 008 et même un certain Agent Bond dans **Opération Contre-Espionnage**. Tous sont depuis passés aux oubliettes, ainsi que leurs interprètes, au physique invariablement calqué sur celui de Sean Connery ou des héros de bandes dessinées. Qui se souvient encore de Ken Clark, Lang Jeffries, Tony Kendall ou Luciano Stella sur l'état civil (à six reprises le Commissaire X tout de même), d'Anthony Eisley, Craig Hill, Roger Browne, Richard Harrison, Richard Wyler, John Ericson et Giorgio Ardison pour ne citer que les plus réguliers !

Mais l'oubli n'est pas le lot de tous ces espions généralement à la solde de la CIA, du FBI, des Services Secrets britanniques. Héros de romans, OSS 117 (alias Hubert Bonisseur de la Bath) imaginé par Jean Bruce, et le Francis Coplan de Paul Kenny résistent un peu mieux à l'épreuve du temps, soutien littéraire oblige, ainsi que quelques-uns de leurs interprètes. Frederick Stafford engagé sous la pression des producteurs par Hitchcock dans **L'Étau** pour le premier, Dominique Paturel et Claudio Brook (qui travailla pour Luis Bunuel) pour le second espion. Mais c'est encore le futur Navarro, Roger Hanin, qui tire le mieux son épingle du jeu des espions, trois fois Tigre/Louis Rapière de la DST, après s'être fait la main dans un **Gorille** plus flic que barbouze, une fois X 27 dans **Bagarre à Bagdad pour X 27**, une fois le Solitaire/Frank Normand dans **Le Solitaire Passe à l'Attaque**. Un titre qui reflète bien l'ambiance générale de ces séries B parfois tournées avec des moyens confortables. **À tout Cœur à Tokyo pour OSS 117**, **Commissaire X Traque les Chiens Verts**, **Agent 3S3 Massacre au Soleil**, **Bob Fleming Mission Casablanca**, **Coplan Ouvre le Feu à Mexico**, **Mission Suicide à Singapour**, **Mission Spéciale Lady Chaplin**, **Baroud à Beyrouth pour F.B.I. 505**, **Furia à Bahia pour OSS 117**, **Coup de Force à Berlin**... Tout un programme. Quant aux scénarios, ils ne vont jamais chercher très loin. Une organisation menace la paix du monde ou la stabilité d'une région, un espion disparaît et les Services Secrets occidentaux contactent aussitôt leur fine fleur qui, dans ses investigations, cogne beaucoup d'hommes de main et séduit des créatures plus désirables les unes que les autres. Le vol de documents top-secret ou d'un échantillon de matière radio-active, le kidnapping de savants atomistes, la prolifération d'un virus (la peste par exemple), l'invention d'une nouvelle arme, la disparition d'un sous-marin nucléaire, un sabotage de centrale nucléaire... Ces films-là quadrillent toute la carte des poncifs de l'espionnage, mêlant sadisme et érotisme discret comme le veulent les traditions bondiennes.



■ ***Commissaire X dans les Griffes du Dragon d'Or*** *: avant Bruce Lee, Tony Kendall* ■



■ *Giorgi Ardisson sulfate des mercenaires dans* ***Agent 3S3 Massacre au Soleil*** ■

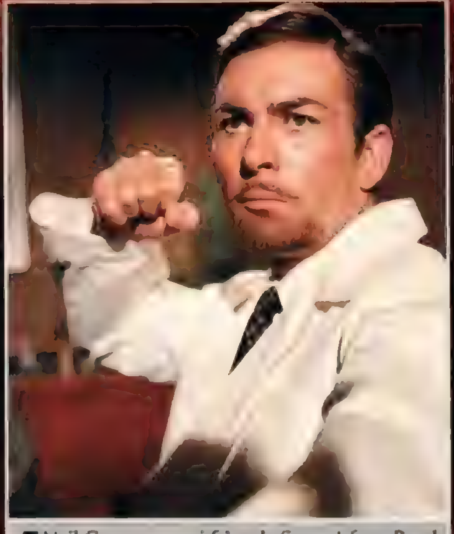
Dans ces films-là, l'on découvre aussi d'authentiques James Bond girl (Daniela Bianchi dans **Mission Spéciale Lady Chaplin**), le futur grand méchant de **L'Espion qui m'Aimait** (Curd Jurgens, le vilain Major dans **Pas de Roses pour OSS 117**). D'une certaine façon, tous les chemins, même les sentiers les plus sinueux, mènent à Bond. N'est-ce pas Malko Linge, le S.A.S. de Gérard de Villiers, deux fois héros de cinéma sous les traits de Miles O'Keeffe et de Richard Young, dans respectivement **S.A.S. à San Salvador** et **L'Œil de la Veuve**, détournements odieux du personnage mythique de Ian Fleming.

■ M.T. ■

Histoire d'en rire

Plus quel n'importe quel citoyen du monde, les Italiens plagient James Bond. La contrefaçon n'interdisant pas la rigolade, certains producteurs investissent dans la parodie. Ainsi, Alberto de Martino atteint les sommets du sublime avec **Opération Frère Cadet** (1966) dont le héros a les traits du propre frère de Sean Connery, l'assez ressemblant Neil. Pour que la mayonnaise bondienne prenne d'autant mieux, il offre à Daniela Bianchi et Adolfo Celi, respectivement girl de **Bons Baisers de Russie** et méchant en chef d'**Opération Tonnerre**, de reprendre du service. Il y est question d'un certain Dr. Neil, chirurgien dont les méthodes de réparation esthétique font merveille. Pour retrouver l'une de ses patientes kidnappées par une organisation criminelle mondiale, le docteur appelle son frangin espion à la rescousse. La carrière de Neil Connery se limite à cette parodie.

Le filon de la gaudriole, Bruno Corbucci l'exploite à deux reprises avec la série **James Tont** interprétée par le comique local Lando Buzzanca. Le plus désopilant (!) des deux, **James Tont 007 1/2**, tire à boulets rouges sur **Goldfinger**. Au programme : un méchant du nom de Goldsinger qui complote avec des Chinois contre l'ONU, des variétés «couverture» à Las Vegas, des disques truqués, la Fiat rouge du héros, des chemises pare-balles et une voiture sous-marine longtemps avant **L'Espion qui m'Aimait**. En dépit de louables intentions, les **James Tont** ne passeront pas à la postérité. Pas plus que Weng Weng, le nain philippin d'**Impossible Kid**. Agent 00 d'Interpol pour être plus précis, cet incroyable ersatz de James Bond protège les plus gros industriels de son pays menacés d'enlèvement par des terroristes rançonneurs. Un ovni !



■ *Neil Connery, vrai frère de Sean et faux Bond dans **Opération Frère Cadet*** ■

Mais, lorsqu'on plonge dans les abîmes de la succession de 007, les productions «autres» se ramassent à la pelle. On recense notamment le canin *James Hound* (un éphémère cartoon TV que Ralph Bakshi lance en 1966) et dont le héros est un chien-espion américain qui affronte des barbouzes étrangers, les capiteuses 002 et 003 de l'ibérique **Agente : Jaime Bonet** (1967, Ignacio F. Iquino), la coquine agent 069 (**The Girl from S.I.N.**, torché en 1968 par un certain C. David Smith) dont la mission consiste à retrouver la pilule d'invisibilité volée par le Dr. Sexus, le chimpanzé du téléfilm **Lancelot Link, Secret Chimp** (1970) qui se définit en version animalière de *Max la Menace*. Un autre clin d'œil simiesque à 007 : Boon le babouin des **Agents 007 1/2** (**Unmasking the Idol** de Worth Keeter, 1986) partenaire du bellâtre Duncan Jax en lutte contre une secte de ninjas. Irrésistiblement drôle en regard du ringardissime **Number One of the Service Secret** (1977). Son «désopilant» héros, Charles Bind (un certain Nicky Henson), croise le fer avec un riche mégalomane désireux de débarrasser le monde des businessmen les plus corrompus. Réalisateur de ce **Number One**, Lindsay Shonteff récidive dans la parodie bondienne avec **Licensed to Love and Kill** (1979, avec Gareth Hunt, le Gambit de *Chapeau Melon et Bottes de Cuir*) et **The Gunfighter** (1992). Tout britanniques qu'ils soient, ces pastiches tombent à plat.

■ M.T. ■

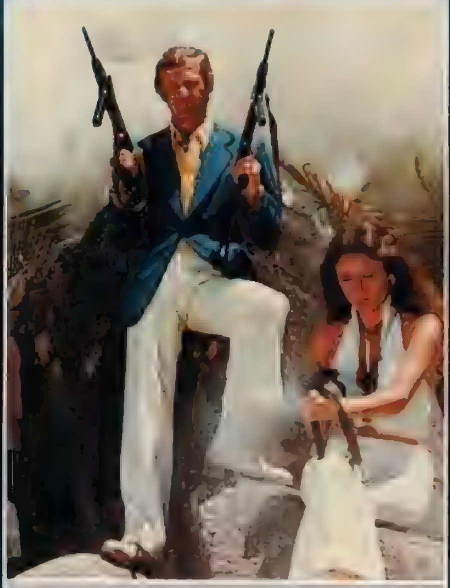
Made in France

En France, les Services Secrets tirent leur orgueil d'une belle brochette d'espions : Francis Coplan, OSS 117, le Tigre, Stanislas, Nick Carter et Le Saint, détournés de leur rôle originel. Très sérieux ces gens-là. Plus flics que maîtres-espions à vrai dire.

Faute de ne pouvoir (ou vouloir ?) rivaliser avec James Bond, les producteurs et réalisateurs français le pastichent, un sport qui réussit aux **Barbouzes** du duo Audiard/Lautner. Philippe de Broca ouvre la marche avec **Le Magnifique**. Ce Cador, c'est Bob Saint-Clair, «le plus célèbre agent du monde», alias Jean-Paul Belmondo. Dans son lit : la brûlante Tatiana («Alors, heureuse ?» lui dit-il après l'amour, en tirant sur une cigarette). Dans sa ligne de mire : l'infâme Karpoff, chef des Services Secrets d'Albanie, et des dizaines d'adversaires qu'il abat négligemment. Mais Saint-Clair n'est qu'un leurre, le fruit de l'imagination de François Merlin, locataire d'un appartement sordide d'où il écrit son dernier roman, un récit loufoque dans lequel il se projette, lui et ses proches, dans un univers dément. Faut-il y voir une allusion mordante à Ian Fleming et James Bond ? Certainement.

Dans un registre nettement plus pesant, les Charlots et Aldo Maccione eux aussi parasitent 007. Si Aldo la Classe prend la pose bondienne sur l'affiche du **Bourreau des Cœurs** de Christian Gion, il ne lui pique guère plus, sinon quelques attitudes machistes, dans la peau du comédien mythomane Vittorio Garibaldi ! Quant aux Charlots, ténors du comique camembert à gros sabots, ils se prennent au jeu. Réalisateur de **Bons Baisers de Hong Kong**, Ivan Chiffre mobilise au passage les interprètes coutumiers de la série **James Bond**, à savoir Bernard Lee (M) et Lois Maxwell (Miss Moneypenny), vedettes invitées de cette plaisante gaudriole dont les barbouzes gaffeurs doivent retrouver la Reine d'Angleterre, prisonnière d'un milliardaire en manque de noces royales !

■ M.T. ■



■ *Jean-Paul Belmondo et Jacqueline Bisset : le délirant rêve bondien du **Magnifique*** ■



■ *Avec **Le Bourreau des Cœurs**, une autre pose bondienne pour Aldo (**Le Cow-Boy**)* ■

Bons baisers de Hong Kong

En 1965, Chu Yuan, le jeune prodige du cinéma cantonnais (qui s'imposera dix ans plus tard à la *Shaw Brothers* comme l'un des grands maîtres du film de sabre moderne) réalise **The Black Rose**, un film d'action d'obédience ouvertement sérialesque dans lequel deux jolies voleuses masquées et entièrement vêtues de noir mettent à mal des trafiquants particulièrement veules. Le succès est immédiat et les deux interprètes principales (la ravissante Chan Bo Chu et Nam Hung, l'épouse du réalisateur) reviennent l'année suivante dans une suite titrée **Who is that Rose ?**, toujours signée par Chu. Si le premier film est un thriller stylé mais plutôt soporifique, ce prolongement pille ouvertement toute l'esthétique bondienne. Combattant un Blofeld hong kongais (Shi Kien, le futur adversaire de Bruce Lee dans **Opération Dragon**), les belles, désormais au service de la loi, dévastent une base secrète truffée de pièges mortels et se débarrassent du maltrat à l'aide d'une multitude de gadgets cinglés. Le tout sur la musique de **Goldfinger** ! Ce petit joyau délicieusement sixties entraînera une foule de copies conformes (aujourd'hui perdues), dans lesquelles on retrouvera Chan Bo Chu, la poupée martiale que vous pouvez découvrir ci-contre !



■ *Jean Mersant, vrai Ponds et faux Bond dans **Mad Mission 3*** ■

Grande star de la comédie non-sensique, Stephen Chiau s'attaque en 1994 à James Bond avec une parodie disjonctée, **From Beijing with Love**, qui repousse très loin les limites de la bêtise. Chiau est ici Ling Ling Chai, un agent particulièrement lamentable qui doit combattre un super-vilain engoncé dans un exosquelette, et qui détruit ses ennemis à l'aide d'un pistolet d'or. Heureusement, notre 007 dispose d'une foule de gadgets inutiles comme cette très belle torche électrique, fonctionnant à l'énergie solaire ! Assez joliment ficelé par Li Pik Wah, **From Beijing with Love** emprunte régulièrement l'esprit déconnant des ZAZ et bouscule sans ménagement tous les clichés bondiens, depuis le générique qui après un démarrage sérieux vire au n'importe quoi, jusqu'au personnage de Q, devenu ici une sorte d'abruti dégoûtant. Mais le plus étonnant dans ce délire illogique est de voir arriver à intervalle régulier, au milieu des scènes de comédie familiale, des séquences d'une violence particulièrement salée, voire carrément gore, et quelques gunfights réellement électrisés. Étrange, stupide et jouissif : indispensable, donc !

Moins indispensable est le troisième tome de la série des **Mad Mission** gérée par l'acteur-producteur Karl Mak. Mise en images à 70% par Tsui Hark, ce **Mad Mission 3**, sous-titré **Our Man from Bond Street**, présente entre diverses péripéties loufoques et touristiques, un certain Mr Ponds, un imposteur qui se fait passer pour un célèbre agent des Services Secrets Britanniques.

■ Julien CARBON ■

GOLGO

Tous les tueurs ne dévoilent pas le vague à l'âme, le blues de Sylvester Stallone dans ASSASSINS. Golgo 13 par exemple, le tueur le plus implacable du manga animé, professionnel scrupuleux du meurtre qu'il commet sans bavure, d'un projectile dans la tête si possible. Une solution définitive. Un anti-héros sombre et peu loquace pour un dessin animé à destination des adultes. Un manga d'exception dont les horizons ne se calfeutrent pas aux seules frontières de l'Empire du Soleil Levant...

1969 : coup de tonnerre dans le monde pourtant remuant de la bande dessinée japonaise. Takao Saitô imagine le tueur le plus implacable de sa profession. Nom de code : Golgo 13. La petite histoire murmure que Saitô aurait détourné le nom de Golgotha, cette colline où Jésus Christ rejoint son père, crucifié auprès de deux malandrins de la pire espèce. Golgo 13 n'est cependant pas un enfant du Bon Dieu. Plutôt un ange exterminateur très adroit de ses poings. Du genre stoïque, un Mr. Spock sous stéroïdes. Jamais il ne sourit, ne desserre les lèvres. Lorsqu'on l'interroge, il ne répond pas ou seulement par un grognement sourd, quelques monosyllabes. Aucune expression ne parcourt un visage taillé à coups de serpe. Le front bas, les cheveux courts, les sourcils en V, on le prendrait presque pour le frère jumeau d'un certain Diabolik, super-héros du crime né de la bande dessinée italienne. Son identité précise ? Si Takao Saitô lui donne un véritable nom, Duke Togo, il ne lui octroie aucune nationalité, pas d'âge, aucune attache particulière sinon quelques «contacts» et récréations d'ordre sexuel. Certains affirment que James Bond par Sean Connery aurait considérablement marqué l'auteur. D'autres, mieux informés, ne tombent pas dans le faux en annonçant que Golgo 13 constitue la version moderne d'un samouraï. Un ronin plus précisément, ces samouraïs errant, sans maître, se mettant au service du premier shogun venu, toujours prompt à tuer n'importe qui sans poser de questions. Golgo 13 ne pose jamais de questions embarrassantes à ses commanditaires : un virement conséquent sur l'un de ses comptes en banque le convainc immédiatement. La somme dûment encaissée, il dessoude indifféremment homme, femme et enfant. Aucun d'état d'âme après l'exécution du contrat. Rien qu'un impénétrable mutisme. Naturel que Golgo 13 soit l'incarnation même du *mushin*, un terme Zen qui désigne l'état suprême de l'amoralité.

■ Le regard mélancolique d'une veuve vouée à Crotale ■

Seul contre tous

Dans le film de ses exploits, très fidèle à la bande dessinée, Duke Togo répond exactement à ses caractéristiques originelles. Glacial, méthodique, invulnérable, prudent. D'une balle en pleine tête, il abat Robert, le fils de Leonard Dawson, roi du pétrole, l'un des piliers de l'économie américaine. À 63 ans, le nabab confie à son héritier son empire lors d'une cérémonie sur un bateau de croisière. À peine a-t-il honoré cette «commande» que le tueur s'envole pour la Sicile, une île à la botte du plus redoutable des parrains de la Mafia, le sanguinaire Docteur Z qui fait mitrailler tous ses rivaux et leur famille pour faire bonne mesure et éviter leur vendetta. Là, Golgo 13 séduit la fille du Mafieu. Une beauté dont les molosses liquident généralement tous les amants après usage. Mais le tueur venant du Japon sait y faire avec les femmes, aussi machiavéliques soient-elles. Et c'est le cas de Cindy, du genre à se baigner nue pendant que ses bouledogues arrosent de plomb celui qui vient de s'arracher à son étreinte. À peine l'élimination de l'invincible Docteur Z est-elle menée à son terme que des inconnus harcèlent Golgo 13. Des professionnels eux aussi, moins rigoureux que leur cible cependant. Agents de la CIA, du FBI et du Pentagone, ils prennent en chasse le Tueur sur les ordres de plus en plus pressants de Leonard Dawson. En cas d'échec, le multi-milliardaire pourrait couper quelques-uns des robinets de l'économie américaine. Mais ses troupes ne sont pas de taille à lutter contre Golgo 13 qui, entre-temps, réussit à liquider Muller, ancien SS commandant d'un camp de concentration naturalisé américain. Qu'un building fasse barrage dans la ligne de mire du Tueur ne pose pas de problème insurmontable, et le nazi tire sa révérence au monde des vivants auprès de trois beautés en tenue d'Ève !



■ La découverte d'un indic qui n'indiquera plus rien ! ■



■ Golgo 13 au travail : une seule salve suffit à éliminer sa cible ■

13


■ L'amour avec Cindy, fille nymphomane du sanguinaire Docteur Z ■

Exécuteur infaillible, Golgo 13 ne constitue pas une proie facile. Suite à l'échec de ses sbires, Dawson emploie les grands moyens, des tueurs de pointure. Crotale d'abord, une brute lubrique aussi insaisissable qu'une anguille, aussi sinueux qu'un reptile, et qu'un lasso ultra-tranchant rend d'autant plus dangereux. Plus malfaisants encore que Crotale : les jumeaux androgynes Or et Argent tirés de la prison de très haute sécurité où ils croupissaient. Rendus à la vie civile après de bons et loyaux services rendus à la CIA, ces condamnés à mort sont une véritable menace pour la société. De vrais psychopathes auxquels Golgo 13 se mesure dans un «climax» dantesque à la **Piège de Cristal**, juste avant que Dawson, reclus dans sa tour, n'apprenne l'incroyable vérité sur la mort de son fils...

manga à l'italienne

S'il obéit à toutes les lois de la bande dessinée de Takao Saitō, surtout l'exécution d'une mission à priori impossible et que Duke Togo, en Jim l'helbs du meurtre, remplit néanmoins, **Golgo 13**, le film, prend d'heureuses initiatives plastiques. Ici, la pluie tombe abondamment, ruisselle sur les vitres tandis que les yeux mélancoliques d'une femme contemplent le vide. Ambiance, ambiance... Atmosphère baroque lorsque l'intrigue s'attarde dans la villa de Leonard Dawson, une vaste demeure soutirée au **Rebecca** d'Alfred Hitchcock. Plus que baroque encore, gothique, ce cimetière antique où Golgo reçoit son indicateur et sa clientèle. Mais les effets de style alternent dans ce somptueux manga animé, se télescopent sans jamais se nuire. Effets psychédéliques, seventies à fond les manettes, lorsque des formes géométriques effacent les décors lors de quelques torrides séquences d'amour, lorsque se reflète sur le bolide du tueur un kaléidoscope rutilant de couleurs criardes. Réalisé à partir de 1983, **Golgo 13** fleure bon le parfum des années 70. Des effluves très italiennes donc, soulignées par une musique outrageusement mélodique et, surtout, des cadrages aussi expressionnistes qu'une plongée sous un verre qui se remplit, le reflet déformé du buveur dans le Cognac. On se croirait par instants dans ces thrillers horrifiques, ces gialli, où la gratuité des formes prévaut, où le bizarre s'installe à force d'angles de prise de vues tarabiscotés, de découvertes macabres et de détails sadiques. **Golgo 13** mange à pleines dents à ce râtelier-là, témoin d'une époque révolue. Cerise sur le gâteau et suprême pirouette : le recours à l'écran divisé dont Norman Jewison (dans **L'Affaire Thomas Crown**) et Richard Fleischer (dans **L'Étrangleur de Boston**) faisaient un si bel usage. Dans les seventies justement. On n'en sort jamais, y compris dans le choix de couleurs saturées, des éclairages.


■ Golgo 13, alias Duke Togo : un tueur d'élite rentré dans l'histoire du manga ! ■

meurtre : le nec plus ultra !

À la vision de **Golgo 13**, un titre remonte immédiatement à la surface de la mémoire : **The Killer**. Postérieur, le chef-d'œuvre mélodramatique de John Woo doit beaucoup au manga de Takao Saitō. Son héros d'abord, tueur d'une trempe similaire. Le paradoxal mariage entre violence, romantisme et amertume ensuite, car derrière son faciès réfrigérant, Golgo 13 dissimule une nature plus humaine que prévu. Le même Takao Saitō influence autant, sinon plus, le Crying Freeman imaginé par Kazuo Koike, un tueur d'élite plus sentimental cependant que son monolithique aîné. Une référence incontournable dans le genre, donc, le personnage de Takao Saitō. Une référence en matière de violence et d'action également. Mieux que beaucoup, le réalisateur Osuma Desaki organise des gunfights mémorables dont les geysers de sang renvoient aux classiques les plus cruels du cinéma de samouraï, la série **Baby Cart** en première ligne. Son adresse et sa virtuosité sont telles, décuplées par un découpage purement cinématographique, que les moments forts de son film égalent en intensité les morceaux de choix d'une production live. Sidérante la poursuite automobile après que Golgo 13 ait éliminé le libidineux Müller. Surprenants ces hélicoptères en images de synthèse qui canardent les larges baies vitrées du building Dawson. Surprenant aussi ce refus du manichéisme qui boucle **Golgo 13** en tragédie grecque. Où une émotion se lit dans les yeux de Duke Togo sans, pourtant, que celui-ci ne révèle la moindre faille dans son armure.

■ **Marc TOULLEC** ■

PFC Vidéo présente en version française une production **Saitō Productions** ***GOLGO 13/ THE PROFESSIONNAL*** (Japon - 1983) **images de** Hirokata Kobayashi **animation de** Akio Sugino **musique de** Toshiyuki Omori **scénario de** Hideyoshi Nagasaka d'après le manga de Takao Saitō **produit par** Nobuo Inada & Mataichiro Yamamoto pour Saitō Productions **réalisé par** Osamu Desaki

sortie à la vente mi-novembre **1 h 33**



Par le réalisateur d'UN FAUX MOUVEMENT, un «film noir» qui revisite le rêve américain d'après-guerre...

LE DIABLE EN ROBE BLEUE

Un indépendant dans la cour des grands

CARL FRANKLIN

Les réalisateurs noirs à Hollywood semblent cantonnés aux films de ghetto et aux drames sociaux. Pas Carl Franklin. Le metteur en scène du formidable UN FAUX MOUVEMENT ne se contente pas de remettre le couvert pour son premier film de «major». Il change de genre, d'époque, de personnages, adapte un polar sulfureux de Walter Mosley, et signe un «film noir» comme on n'en voit plus. Une confirmation du talent de cet ancien acteur, dont les débuts derrière la caméra chez Corman (EYE OF THE EAGLE II, FULL FATHOM FIVE, NOWHERE TO RUN) ne sont pas inoubliables...

Après le succès considérable d'*Un Faux Mouvement*, vous passez à un genre tout à fait différent avec *Le Diable en Robe Bleue*. Pourquoi un changement aussi radical ?

J'ai eu une chance rare avec *Un Faux Mouvement*. Personne n'a pu classer le film dans une catégorie définitive. Certains ont dit que c'était un «road movie», d'autres un thriller, d'autres encore un film social ou un film sentimental. Du coup, j'ai reçu plein de propositions, même une production *Disney* pour enfants avec un chat en vedette. Cette confusion m'a servi puisque je me suis retrouvé les mains libres, avec la possibilité de réaliser exactement ce que je voulais. Et ce fut **Le Diable en Robe Bleue**. J'ai lu le livre en pleine pré-production d'**Un Faux Mouvement**. J'y ai tout de suite vu d'immenses possibilités.

Il est facile, par contre, de définir *Le Diable en Robe Bleue* : c'est un vrai «film noir». Est-il facile aujourd'hui pour un réalisateur noir à Hollywood de réaliser un film de genre ?

Il m'est assez compliqué de répondre à cette question tant je suis persuadé d'avoir bénéficié d'un rare enchaînement de circonstances. **Un Faux Mouvement**, comme je vous le disais, a attiré les regards sur moi. Notamment celui de Jonathan Demme, qui voulait produire mon prochain film. Je lui ai parlé du «Diable en Robe Bleue», et il a été emballé. De son côté, Denzel Washington avait proposé à *TriStar*, avant même qu'on se connaisse, d'acquérir les droits du livre parce qu'il voulait jouer Easy. Or Jonathan et Denzel venaient juste de remporter le succès que l'on sait avec **Philadelphia**, chez *TriStar*. Ils avaient chacun un contrat avec cette société et ont donc pu présenter le projet au studio, qui l'a accepté. Ce système de rencontres et d'intérêts communs m'a permis de faire le film. Pourtant, **Le Diable en Robe Bleue** a d'abord été proposé à deux autres studios, *Universal* et *Warner*, qui sont restés de marbre, certainement trop frileux pour s'engager dans un genre délicat qui ne marche plus trop. En ce sens, *TriStar* est un studio qui tient beaucoup plus compte des cinéastes que des recettes pré-digérées. Je ne peux donc pas vraiment répondre à votre question puisque rien ne s'est fait de façon classique. Aujourd'hui, je crois qu'on va continuer à me proposer des films très différents. Je ne sais pas combien de temps cela va durer. Ceci dit, je ne suis pas tout à fait sûr qu'on puisse classer **Le Diable en Robe Bleue** uniquement dans la catégorie «film noir». En plus de son côté film de genre, **Le Diable en Robe Bleue** présente un contexte social toujours sous-jacent. D'ordinaire, le privé du polar des années 40-50 n'a aucune existence sociale : on se sait rien de lui, si ce n'est qu'il est par nature un cynique et que son cynisme grandira parallèlement à l'enquête qu'il mène. Ici, mon détective, Easy, est un parfait innocent qui va devenir une icône de «film noir». Le film est presque plus une illustration de cette transformation qu'autre chose. Pour moi, **Le Diable en Robe Bleue** est avant tout l'histoire d'un type simple plein d'idéaux qui parie avec le diable et le bat à son propre jeu. Easy débute comme un travailleur de classe moyenne. Nous sommes en pleine après-guerre, période riche de promesses et d'espoir. Easy a donc un job et une maison, à laquelle il tient plus que tout. À cause de l'hypocrisie raciale, il perd son boulot. Mais il veut garder sa maison à tout prix et, pour 100 dollars, se retrouve plongé dans l'autre versant du rêve américain : la corruption, le chantage, les politiciens véreux, les manipulations... Il navigue là-dedans et, s'il s'en sort physiquement, sa personnalité sera changée à tout jamais. À travers cette transformation, il acquiert un nouveau sens de l'auto-détermination, il se ré-invente lui-même.



Easy Rawlins (Denzel Washington), un Américain moyen promu détective privé



Easy et son ami Mouse (Don Cheadle), un collègue sensible de la gâchette

Le livre d'origine de Walter Mosley est un polar à l'intrigue complexe, bien dans la tradition des œuvres de Raymond Chandler et autre James Ellroy. Comment avez-vous réussi à l'adapter ?

En restant le plus fidèle possible à l'esprit. «Le Diable en Robe Bleue» est le premier d'une série de quatre livres sur les enquêtes d'Easy. Walter travaille actuellement sur le cinquième. Bill Clinton a déclaré que Mosley était son auteur de polar préféré. Vous pouvez rigoler, mais cela nous a beau coup aidé à présenter le film et à monter le projet ! Mosley nous force à pénétrer l'univers de ses his-

Sympathy for the devil !

Quand, pour un vrai premier coup d'essai après avoir fait ses armes chez Corman, on réussit un film aussi passionnant, aussi maîtrisé qu'**Un Faux Mouvement**, on est forcément attendu au tournant. Carl Franklin n'a pas flambé, malgré une avalanche de prix récoltés ici et là et une unanimité qui s'est faite autour de son nom. Il a pris son temps, attendu tranquillement de pouvoir adapter «Le Diable en Robe Bleue», un roman qui lui avait tapé dans l'œil avant même le tournage d'**Un Faux Mouvement**, en 1990. L'occasion pour lui de visiter le film noir, en sauvegardant ce qui faisait la force de son travail précédent, à savoir la mise en scène de personnages échappant aux archétypes hollywoodiens. S'il respecte parfaitement les conventions d'un genre codé, **Le Diable en Robe Bleue**, de par la seule couleur de son héros, s'inscrit ainsi dans un contexte social fortement marqué par le rêve d'après-guerre dont semblent exclus les Noirs Américains.

Los Angeles, 1948. Easy Rawlins, un vétéran de la Seconde Guerre Mondiale, vient de perdre son emploi et se demande comment il va bien pouvoir rembourser la modeste maison qu'il a achetée. Lorsqu'un certain Dewitt Albright lui propose quelques billets pour retrouver Daphné Monet, une jeune femme d'origine française habituée des clubs de jazz, Easy n'hésite pas un instant, bien que son «employeur» ne lui inspire pas vraiment confiance, et se lance dans une enquête mouvementée...

Une enquête particulièrement compliquée également, émaillée de fausses pistes, de cadavres, de filiations douteuses... Une enquête qui, comme dans la plupart des films du genre, s'avère moins intéressante que la façon dont elle progresse via une galerie de personnages perpétuellement renouvelée. Il y a là Dupree Bouchard, un ex-collègue de travail d'Easy supportant mal l'absorption d'alcool en grande quantité, son amie Coretta James, une femme mûre et dodue qui aime bien les fins de nuit déshabillées, Matthew Terrel, un politicien libidineux et pédophile, Daphné Monet, une femme fatale porteuse d'un lourd secret... Il y a aussi et surtout Mouse (Don Cheadle, incroyable), un ami d'Easy venu du Texas pour l'assister et qui s'avérera être un parfait psychopathe ! Une idée forte qui injecte un humour plutôt violent dans l'intrigue, sans pour autant transformer le film en pantalonnade. Car Carl Franklin ne cède pas à toutes les tentations du film noir contemporain (la frime, la surexploitation des clichés, l'hommage servile...) et, sans jamais renier le genre ni chercher à le réinventer, ajoute sans prétention sa pierre à l'édifice. Il offre par la même occasion un rôle en or à Denzel Washington qui, malgré quelques égarements (**Ricochet**, **Programmé pour Tuer**), confirme qu'il fait bien partie des grands acteurs hollywoodiens.

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Columbia TriStar Films présente Denzel Washington dans une production **Clinica Estetico/Mundy Lane Entertainment** *LE DIABLE EN ROBE BLEUE (DEVIL IN A BLUE DRESS* - USA - 1995) avec Tom Sizemore - Jennifer Beals - Don Cheadle - Maury Chaykin - Terry Kinney - Mel Winkler **photographie de** Tak Fujimoto **musique de** Elmer Bernstein **scénario de** Carl Franklin d'après le roman de Walter Mosley **produit par** Jesse Beaton & Gary Goetzman **réalisé par** Carl Franklin

10 janvier 1996 **1 h 41**



■ *Daphné Monet (Jennifer Beals), une femme fatale, objet de beaucoup de convoitises* ■

toires. La lecture d'un de ses romans relève souvent plus de l'expérience sensitive que littéraire. Les personnages et l'ambiance sont les choses les plus importantes dans son esprit. En ce sens, je l'ai beaucoup suivi, tout en étant parfaitement conscient que je devais donner un rythme et une certaine consistance au film. Le livre avait tendance à s'élargir un peu trop, avec trois autres victimes pour trois meurtriers différents ! Il m'était donc indispensable de me débarrasser de certains aspects de l'histoire originale. J'ai choisi de m'appuyer avant tout sur une trame précise, sur les personnages, et sur un certain climat social.

Justement, à propos de cet aspect social, on aperçoit dans le film plusieurs détails qui démontrent le racisme latent de l'époque. Notamment une couverture de journal qui parle d'une loi de restrictions de priorité aux Noirs...

C'est un vrai journal que vous voyez dans cette scène. À l'époque, la Californie a voté une série de lois racistes surnommées les «Blue Laws». Et l'État en porte encore les traces aujourd'hui. Par exemple, j'ai acheté une maison en 1975. Une demeure ancienne qui n'avait pas été revendue depuis les années 50. Et bien, le précédent contrat de vente stipulait clairement que la maison ne devait pas être cédée à un Noir. Je ne pouvais pas situer une histoire dans ce contexte sans faire état de la ségrégation légale qui n'a pris fin, ne l'oublions pas, qu'en 1963. D'ou le malaise que ressent Easy quand il se trouve dans des quartiers blancs comme Malibu ou Laurel Canyon. Un musicien comme Cab Calloway, quand il venait en ville, ne se déplaçait jamais sans sa caravane. Il se faisait jeter de tous les hôtels. À ce sujet, la fin du film semble optimiste. Un faux optimisme, car ce quartier joyeux deviendra très vite un ghetto. C'est ici que se déroule l'action de **Boyz'N the Hood** ou **Menace II Society**. Après 1945, l'effort de guerre n'était plus nécessaire et les usines ont quitté la ville pour s'installer dans la banlieue de Los Angeles. Un bon coup pour les promoteurs qui ont construit des quartiers résidentiels près des industries. Des quartiers entièrement interdits aux Noirs, aux Hispaniques et aux Juifs. L'activité industrielle a bougé et les Noirs n'ont pas pu la suivre. Du coup, la cité agonise lentement, émeute après émeute, crime après crime. La base de tout cela se situe à l'époque de mon film.

Pour retrouver l'atmosphère et l'ambiance de l'époque, on imagine que vous avez dû tout reconstruire en studio ?

Pas du tout. Je déteste le studio. J'étouffe, j'ai besoin de vérité, d'espace... C'est un peu paradoxal parce que j'aime contrôler tous les éléments de mes tournages, mais en même temps, j'ai besoin de la liberté et de ces petits imprévus que procurent les tournages en extérieur. De plus, je ne sais pas si vous avez remarqué, mais la plupart des films d'époque situés à Los Angeles sont particulièrement claustrophobiques. La raison en est simple : à Los Angeles, il reste très peu d'immeubles anciens, et ceux qui n'ont pas été détruits ont vu leur façade recouverte de stuc ou de panneaux modernes. Mes décorateurs ont donc repéré ces immeubles et les ont débarrassés de cet aspect moderne pour leur redonner leur architecture d'origine, ainsi qu'une certaine vie. Un travail considérable parce que je désirais des plans très larges, des panoramiques à 180°, une liberté de mouvements comparable à celle des films contemporains. Il me fallait ouvrir mon film au maximum. Je voulais pouvoir installer le spectateur dans l'esprit et l'atmosphère de l'époque.

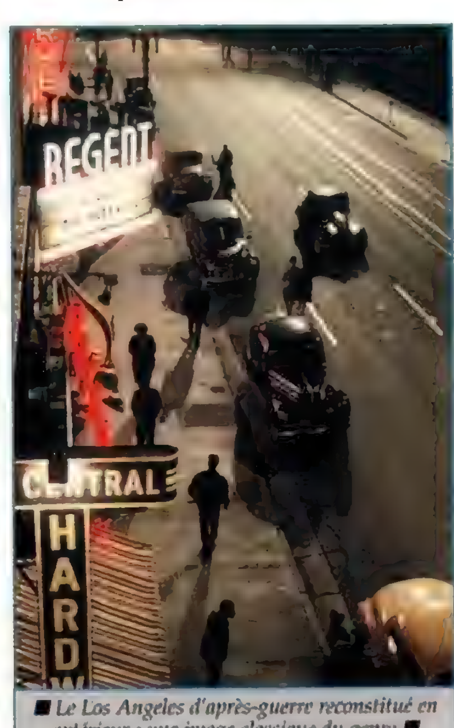
Avec l'arrivée dans l'intrigue d'un personnage aussi irrévérencieux que le tueur fou, Mouse, vous trouvez une sorte de parfait complément à Easy, un héros presque timoré...

C'était le but. Mouse est mon personnage préféré dans le livre. Son interprète, Don Cheadle, est génial. C'est mon pote. Un type étrange, complètement différent de Mouse. Un artiste complet : musicien, danseur, écrivain, compositeur, diplômé de l'Université de Californie. Il jouait un procureur dans la série ***Un Drôle de Shérif***. Mouse était donc déjà aussi fou dans le livre. Comme vous le dîtes, Easy est un peu timoré et il doit combattre ses peurs, une à une. Mouse, lui, n'a peur de rien. Peut-être que la plus grande frayeur d'Easy est de devenir comme Mouse. Dans le roman, Mosley raconte la guerre vécue par Easy et son refus de la violence qui en a découlé. Mouse ne considère pas la violence avec un point de vue moral. Il l'utilise, c'est tout. Cela provoque des moments presque irrévérencieux. Cela m'a plu de jouer sur cette dualité entre violence et humour, et le «couple» Mouse/Easy en est la parfaite illustration.

Aimeriez-vous porter les autres enquêtes d'Easy Rawlins à l'écran ?

Oui, mais cela va poser un important problème de date. L'agenda de Denzel Washington est rempli jusqu'à la fin du siècle. Et personnellement, j'aimerais bien passer à autre chose avant de revenir à ce genre. Cela dit, vu que le roman suivant de la série se situe six ans plus tard, ça nous laisse à tous le temps de vieillir un peu !

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ *Le Los Angeles d'après-guerre reconstitué en extérieur : une image classique du genre* ■



■ Christophe Lambert ■

grand nord

La série noire continue pour Christophe Lambert. **Face à Face**, **Highlander le Retour**, **Deux Doigts sur la Gâchette**, **La Proie**, **Road Flower** (sortie directe en vidéo), **Highlander 3**, et désormais **Grand Nord**. À l'exception de **Max et Jérémie**, **Fortress**, et dans une moindre mesure **Mortal Kombat** (qui ne doit rien à son temps réduit de présence), sa carrière décline dangereusement vers le nanar systématique. Prochaines étapes ? **Adrenalin**, un thriller de science-fiction réalisé par Albert Pyun, petit maître de la série B fauchée, **Fortress 2** de Russell Mulcahy, la comédie **Hercule & Sherlock** de Jeannot Szwarc et un possible **Corto Maltese**.
Pour l'heure, Christophe Lambert se baigne dans les rivières de **Grand Nord**, une coproduction entre la Norvège, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et les USA. Mi-western, mi-film d'aventures écologiques façon **Terrain Miné**, **Grand Nord** se déroule en Alaska, en 1899, époque de la ruée vers l'or. Despote tout puissant de None, Sean McLennon applique la Loi du Talion. Pour faire main basse sur l'ensemble des filons de la région, il interdit aux étrangers d'exploiter leurs concessions. Mieux, il les fait abattre pour racheter les terrains à un prix symbolique. Mais Hudson Saanteck, Indien métisse, lui met des bâtons dans les roues. Officiellement mort, il réapparaît, tente d'intimider McLennon, enlève sa femme pour couvrir sa fuite. L'otage finit par prendre fait et cause pour son ravisseur...
Pas très originale cette histoire déjà racontée mille fois dans le cadre du Far West, des éleveurs de moutons brimés par les grands propriétaires, même si le livre original de Will Henry séduisit à ce point Paul Emile Victor qu'il le traduisit en français. D'autant pas originale que Nils Gaup (**Le Passeur**) se limite à une illustration très conventionnelle, très routinière. Malgré un cadre somptueux (la région de Riyukan, près d'Oslo), la magie des grands espaces et des tempêtes de neige n'opère pas. Manque d'ampleur de la mise en scène. Manque de souffle. Autre pépin : la crédibilité. Oh, bien sûr, le directeur artistique prend soin de coller à la réalité historique, de planter les clous comme le faisaient les pionniers. Mais, maigrichon et coiffé d'une ridicule toque en peau de castor (genre Heidi aux Sports d'Hiver), Lambert ne passe pas en protecteur des Indiens, badigeonné d'une espèce de fond de teint terreux pour faire sang-mêlé. Le coup de grâce est donné lorsqu'apparaît Jacques François en colonel de cavalerie. Loufoque, bien que la bonne volonté du comédien ne soit pas plus à remettre en question que son accent français à couper au couteau. Seule Catherine McCormack (déjà remarquée en fiancée de Mel Gibson dans **Braveheart**) s'en tire indemne, rayonnante et sobre. Quant à James Caan, il surjoue, riboule des yeux, prend des airs de psychopathe pas piqués des hannetons. Dur de voir un aussi bon comédien livré à lui-même, ne brassant que le blizzard et le ridicule.

■ Marc TOULLEC ■

AFMD présente Christophe Lambert & James Caan dans une production **AFCL/M6 Films** ***GRAND NORD*** (***NORTH STAR*** - France/Norvège/Grande-Bretagne/Italie/USA - 1994) avec Catherine McCormack - Burt Young - Jacques François - Nicolas Hope - Sverre Anker Ousdal **photographie de** Bruno de Keyser **musique de** John Scott **scénario de** Nils Gaup - Sergio & Lorenzo Donati - Paul Ohl d'après un roman de Will Henry **produit par** Anne François & Petter Borgli **réalisé par** Nils Gaup

3 janvier 1996 **1 h 35**

fair game

Nabab du film d'action hollywoodien (**L'Arme Fatale** et ses suites, **Demolition Man**, **Piège de Cristal**), Joel Silver serait-il en train de manger son pain noir ? Coup sur coup, il écope de deux bides retentissants aux States : **Assassins**, un désaveu cruel pour Stallone, et ce **Fair Game** que, justement, devait interpréter le même Stallone au stade de la préparation. Drôle d'idée d'ailleurs, puisque le roman à la base de l'inepte scénario signé du débutant Charlie Fletcher, a déjà servi à alimenter **Cobra** ! Effectivement, le fil conducteur ne change pas. Un flic pugnace et sa protégée fuient des vilains qui en veulent à la belle. Exit le flic facho, la milice pro-nazi et le top-model ! Le flic s'appelle désormais Max Kirkpatrick, moins coincé que son prédécesseur. La fille, c'est Kate McQuean, avocate en affaires civiles à Miami. Les affreux viennent de Russie, commandés par un ancien colonel du KGB, Kazak. Parce que la belle avocate compromet par sa curiosité le plus important détournement de fonds jamais réalisé aux États-Unis, les tueurs la prennent dans sa ligne de mire. Mais elle trouve un protecteur très efficace en Max Kirkpatrick, un flic comme le cinéma américain en pond des centaines tous les ans, télé y compris. Et ce n'est certainement pas le transparent William Baldwin (**Sliver**, **Backdraft**) qui rend mémorable le personnage au-delà du générique de fin. Face à lui : Cindy Crawford, madame Richard Gere, dont la présence égale à peu près celle de Brigitte Nielsen dans **Cobra**. Pas forcément un compliment. Si ses courbes parfaites font merveille dans sa cassette de mise en forme (**Shake your Body Workout**), elles ne donnent guère d'épaisseur à un personnage résumable à une paire de seins nus sous un petit débardeur plein de cambouis. Mignon, mais ça ne fait pas un film, surtout que le novice Andrew Sipes (déformé à la télévision et auteur d'un certain **Champion**) pédale dans la semoule. Heureusement, des scènes qu'il a mises en boîte ne subsiste plus grand chose, le producteur Joel Silver préférant insister sur les cascades et explosions réalisées par la deuxième équipe. Un réflexe qui sauve les meubles. Les séquences d'action décoiffent, que ce soit la télévision explosive de Cindy Crawford, une cataclysmique poursuite automobile, ou les coups de latte de Jenette Goldstein (vampire dans **Aux Frontières de l'Aube** et Marines dans **Aliens**). Du bon boulot d'artificier. Joel Silver préserve également les apparitions du méchant Steven Berkoff dont l'appareillage sophistiqué sort tout droit du meilleur roman d'espionnage. Saupoudré d'une large rasade de sadisme (les cervelles giclent abondamment sur les pare-brise), **Fair Game** vaut tout de même un peu mieux que sa fâcheuse réputation. Le lundi à tarif réduit, il mériterait presque l'achat d'un ticket de cinéma !

■ Marc TOULLEC ■

Warner Bros présente Cindy Crawford & William Baldwin dans une production **Silver Pictures** ***FAIR GAME*** (USA - 1995) avec Steven Berkoff - Christopher McDonald - Jenette Goldstein - Dan Hedaya - Miguel Sandoval - Salma Hayek **photographie de** Richard Bowen **musique de** Mark Mancina **scénario de** Charlie Fletcher d'après un roman de Paula Gosling **produit par** Joel Silver **réalisé par** Andrew Sipes

17 janvier 1996 **1 h 30**



■ *William Baldwin & Cindy Crawford* ■



■ Johnny Depp ■

dead man

Quand un «auteur» s'attaque au cinéma de genre, le film qui en résulte ne frappe jamais vraiment là où on l'attend. Jim Jarmusch, pape de l'underground new-yorkais, se met au western. Johnny Depp, superstar aux choix déconcertants, dont la présence au générique équivaut presque déjà à un gage de qualité, tient la vedette. Robby Müller, directeur photo génial de Wim Wenders et fidèle de Jarmusch, nous promet un noir et blanc magnifique sur des paysages fascinants de l'Ouest sauvage. Le casting nous fait rêver, Jarmusch embauchant une flopée d'acteurs prestigieux pour des seconds rôles : John Hurt, Gabriel Byrne, Michael Wincott, Lance Henriksen, Alfred Molina, Iggy Pop... Et, cerise sur le gâteau, Robert Mitchum apparaît longuement dans le film. L'amateur de western enfile son Stetson, excité comme une puce par toutes ces promesses, se précipite au cinéma du coin... Et ne comprend rien à rien. Mr. Stetson venait voir le western qu'il attendait tant, et le voilà perdu au milieu d'un conte métaphorique, d'une fable hallucinée sur le passage entre la vie et la mort.

En cette fin de 19ème siècle, Bill Blake, jeune comptable, tente sa chance de l'autre côté de la «frontier». Il part vers l'Ouest muni d'une promesse d'embauche. Quand il arrive, la place est déjà occupée, et il a beau faire des pieds et des mains, il n'obtiend pas le job espéré. Du coup, Blake déambule, complètement perdu avec son costume ridicule, dans la ville fantôme. Désespéré, il cède aux charmes d'une jeune femme du coin. Problème : la dame est mariée et l'époux surprend les deux amants, tue sa femme et blesse Blake. Dans un réflexe malheureux, ce dernier descend le cocu malchanceux, lequel n'est autre que le fils de l'homme le plus puissant de la ville. Blake s'enfuit et se retrouve bien malgré lui plongé dans un cauchemar inextricable. Devenu hors-la-loi, assassin et fugitif, Bill, toujours blessé, ne doit son salut qu'à un Indien étrange qui l'abrite sous son aile protectrice. Mais les chasseurs de primes poursuivent leurs recherches...

Dit comme ça, **Dead Man** pourrait passer pour un film riche en rebondissements. Or, ce résumé ne présente que le début du film, la suite étant beaucoup moins linéaire. Car le réalisateur choisit de s'embarquer sur une toute autre voie. À sa façon si spéciale, qu'on pourrait définir par un mélange subtil d'humour burlesque surprenant (le personnage déjanté d'Iggy Pop ou les deux ou trois scènes «gore» iconoclastes) et de réflexion contemplative (de longs plans fixes sur une barque qui dérive, voyez le genre), il décrit le voyage initiatique de son personnage vers la mort. Une illustration mystique et poétique du «passage», accompagnée d'une musique lancinante et crispante de Neil Young. Le tout en longs plans-séquences d'une incroyable beauté visuelle (magnifique travail de Müller), entrecoupés de fondus au noir. Le «jarmuschien» pur et dur y trouvera son compte. Mr. Stetson, lui, est bien parti pour se faire «méga-chier» !

■ **Didier ALLOUCH** ■

Bac Film présente Johnny Depp & Gary Farmer dans une production **12 Gauge** ***DEAD MAN*** (USA - 1995) avec Robert Mitchum - Crispin Glover - John Hurt - Gabriel Byrne - Michael Wincott - Iggy Pop - Jarred Harris **photographie de** Robby Müller **musique de** Neil Young **produit par** Demetra J. MacBride **écrit et réalisé par** Jim Jarmusch

3 janvier 1996 **2 h**



■ *Wesley Snipes & Woody Harrelson* ■

money train

Le Money Train, autrement dit le MétroDollars, c'est un wagon blindé qui transporte la recette de toutes les stations de métro de New York. Une banque sur rails sur laquelle veille jalousement Patterson, un flic pète-sec. Le Money Train est la chose exclusive de ce fonctionnaire borné qui n'aurait pas détonné en petit chef tatillon dans **Brazil**. L'électricité ne passe pas entre le tyran et le duo John Powell/Charlie Kaylor, des flics spécialisés dans les réseaux de transport souterrains. Là, adoptant la démarche titubante des poivrots, ils piègent les petits truands, les voleurs à la tire, les pickpockets, les grosses en quête d'un compagnon pour la nuit. et aussi les pervers pyromanes. Frères malgré la couleur différente de leur peau, «MétroJumeaux» comme ironisent leurs collègues, et complices, ils ne cessent de se quereller, Powell sortant régulièrement Kaylor des galères. Une dette de jeu de 15.000 dollars envers un truand peu enclin à l'effacement des ardoises met leur honnêteté à rude épreuve. Pourquoi ne pas détourner le MétroDollars, doubler le braquage d'un magistral pied de nez à Patterson qui vient d'ailleurs de destituer les «frangins» ? Mais, avant d'en arriver là, Powell et Kaylor connaissent quelques déboires avec l'arrivée dans leur unité de Grace Santiago, une nouvelle recrue aussi incendiaire que rude cogneuse...

De Joseph Ruben, on connaît surtout la comédie **Lâche-Moi les Baskets**, le film fantastique **Dreamscape**, les thrillers **Le Beau-Père**, **Coupable Ressemblance**, **Les Nuits avec mon Ennemi** et **Le Bon Fils**. Du bon et aussi quelques produits de consommation courante, sans personnalité aucune. Les films de Joseph Ruben valent à peu près ce que valent leurs scénarios. Celui de **Money Train** aurait nécessité quelques séances supplémentaires de réécriture, car le casse promis se fait désirer. Il intervient au terme d'une heure de palabres, de poursuites diverses, de drague de la plantureuse Grace Santiago, de fausses bitures, de caustiques passages de savon par Patterson... Plutôt lassant, même si les dialogues font parfois mouche. Le morceau d'anthologie tant attendu intervient tout de même, très spectaculaire, et se boucle par des effets spéciaux dignes du déraillement d'**Une Journée en Enfer**. Bref, **Money Train** constitue un divertissement sans panache particulier mais plutôt agréable.

■ **Marc TOULLEC** ■

Columbia TriStar Pictures Films présente Wesley Snipes & Woody Harrelson dans une production **Peter Entertainment/Columbia Pictures** ***MONEY TRAIN*** (USA - 1995) avec Robert Blake - Jennifer Lopez - Chris Cooper - Joe Grifasi - Scott Sowers - Skip Sudduth - Vincent Patric **photographie de** John W. Lindley **musique de** Mark Mancina **scénario de** Doug Richardson & David Loughery **produit par** Jon Peters & Neil Canton **réalisé par** Joseph Ruben

17 janvier 1996 **1 h 43**



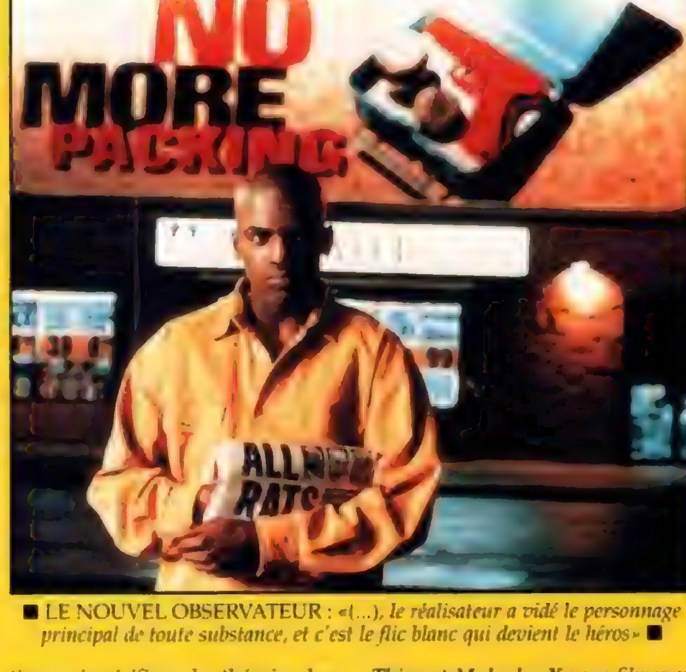
■ *Wesley Snipes & Jennifer Lopez* ■

PRESSE ZAPPING

Spike Lee n'a plus la cote et CLOCKERS, son dernier né, reçoit un accueil plus que mitigé de la part des médias qui 1) n'ont rien compris au film, 2) caricaturent au passage le cinéaste et 3) font carrément pour certains un travail de désinformation !

Avertissement : ce qui suit est strictement interdit à ceux qui n'ont pas vu **Clockers**, parce qu'on ne peut pas parler du dernier Spike Lee sans rentrer dans les détails. Les concernés mettent donc leurs moufles et leur bonnet, se rendent au cinoche du coin, visionnent le dit film, et nous rejoignent après cet horrible ornement...

Eh, je vous avais prévenu... Alors **Clockers**, donc. Vous avez aimé ? Oui ? Ben encore heureux ! Parce que le dernier Spike Lee, et on est tous d'accord ici, n'est pas un film de ghetto de plus, mais LE film-bilan du film de ghetto, à savoir la somme, stylistique et thématique, de tous les films du genre, de **Boyz N the Hood** à **Hanging with the Homeboyz**, en passant par **Do the Right Thing** évidemment, mais aussi **Menace II Society**, **Colors**, **Straight out of Brooklyn**, **Fresh**, etc... Le résultat est stupéfiant, peut-être le meilleur Spike Lee, mais participe pour beaucoup d'une bouillie visuelle où les styles s'entrechoquent, se chevauchent, et d'un ragoût scénaristique où les thèmes récurrents au genre se succèdent, s'entremêlent. Ces feignasses de critiques saisissent bien pour certains quelques perches tendues par le réalisateur sur les difficultés à vivre dans le ghetto (merde à la drogue, fuck les armes), d'autres tentent vainement de définir le style du film («quasi documentaire» revient souvent), chose aberrante puisque la mise en scène de **Clockers** est une addition de styles bien différents. Bref, les critiques rament comme des malades pour injecter un minimum de cohérence dans leur papier, et souvent à cours d'arguments, ont recours à la bio orientée de Spike Lee ou carrément au mensonge pur et simple. Pendant ce temps, personne ne se penche sur le cœur du film, sa raison d'être thématique. Pas un seul article (j'insiste, pas un seul, même pas à *Impact*) ne met l'accent sur l'éblouissante démonstration du tandem Spike Lee/Richard Price, sur la morale d'ensemble de cette histoire incroyable. Cette morale, elle est pourtant simple, évidente, lumineuse : un discours d'une logique implacable, déclamé sans le moindre manichéisme par le biais d'une fiction où les faux-semblants sont légion. Car comme vous l'avez noté (puisque le lecteur d'*Impact* est plus intelligent que le critique), **Clockers** parle de justice, et plus précisément de justice à deux vitesses (j'invente pas, c'est en couverture du quotidien tendu à Harvey Keitel à la fin du film). **Clockers** démontre que la criminalité croissante dans les ghettos a entraîné une démission progressive des forces de l'ordre, qui semblent aujourd'hui se contenter de ramasser les cadavres (images générique). On pourrait également dire que c'est la police, en se retirant des ghettos, qui a permis à la drogue, aux armes et au crime de s'installer au quotidien, mais c'est un autre débat. Le fait est que ces deux évolutions en parallèle ont créé un véritable gouffre entre citoyens et policiers, les premiers, souvent livrés à la loi de la rue, développant de nouveaux réflexes comportementaux, et les seconds, débordés par les événements, appliquant sous la pression une justice expéditive. Quand, dans **Clockers**, le flic Rocco Klein met en doute, pour un détail infime, la déposition du jeune Victor s'accusant de meurtre, il met malgré lui en marche une mécanique de justice qui vérifiera la théorie des dominos ou celle du grain de sable dans l'engrenage : à savoir que l'intuition d'un policier (qui s'avérera fausse !) bouleversera au finish le destin de toutes les personnes impliquées dans cette affaire de meurtre. Par la même occasion, Lee et Price expliquent que l'inspecteur, en faisant simplement son travail, et même s'il se trompe, fait exploser les nouvelles lois en vigueur dans les ghettos.



■ LE NOUVEL OBSERVATEUR : «(...), *le réalisateur a vidé le personnage principal de toute substance, et c'est le flic blanc qui devient le héros*» ■


■ FRANCE SOIR : «(...) *Spike Lee se penche sur les ravages de la drogue sur ses frères de couleur (...)*» ■

Clockers, film de genre(s) par excellence, offre donc en plus une réflexion passionnante sur un sujet peu traité jusque là. On sait que Spike Lee s'était fait remarquer en boycottant les journalistes, et notamment les journalistes blancs. Lisez ces extraits de critiques tant positives que négatives de **Clockers**, histoire de vous rendre compte qu'il existe, aussi, une presse à deux vitesses. Ça se passe souvent de commentaires...

INFOMATIN : «*Mais la surprise vient plutôt du réalisateur : s'il prônait autrefois la violence et encourageait le soulèvement de la communauté black, il semble aujourd'hui avoir mis de l'eau dans son milk-shake. (...) Au bout du compte, c'est bien du fameux Rocco Klein (Harvey Keitel) que viennent la leçon de tolérance, le discours anti-violence et la touche finale d'espoir*».

INFOMATIN qui résume le film dans un autre numéro : «*Comment échapper au crack quand on est jeune, noir et au chômage ? Si les flics blancs restent racistes, Spike Lee a renoncé au prêchi-prêcha de **Do the Right Thing** et **Malcolm X** pour filmer en demi-teinte un drame urbain finalement plein d'espoir*».

LES ÉCHOS : «*Spike Lee, parfois accusé, pour ses films précédents, d'incitation à la haine du Blanc, fait ici amende honorable : les bons, dans ce film très violent, ce sont les Blancs. Et les flics*».

STUDIO regrette que «*la conclusion (du film) pourrait simplement se résumer à "la drogue, c'est de la merde" ou "les armes, c'est dangereux"*».

20 ANS : «(...), *Spike Lee revient au style sitcom de rue de **Do the Right Thing**. Avec **Clockers**, (...), il fait du "Au théâtre ce soir" version ghetto, crack et rap*». N'importe quoi...

LE NOUVEL OBSERVATEUR : «(...), *le réalisateur a vidé le personnage principal de toute substance, et c'est le flic blanc qui devient le héros*».

LES INROCKUPTIBLES, ou le mensonge caractérisé, ou encore la désinformation organisée : «(...) *Spike Lee n'est plus. Disparu. Téléporté dans une région obscure de l'entertainment hollywoodien où les ghettos sont propres, les dealers compréhensifs, les drogués en bonne santé et les flics généreux, tous habités par un idéal de justice en béton armé*». Aberrant !

LES CLÉS DE L'ACTUALITÉ : «***Clockers** joue sur la corde du manichéisme, sauf qu'ici, le bien est aussi un peu le mal*». Pas plus d'explication : démerdez-vous !

LA VIE : «*Spike Lee (...) a toujours été un cinéaste noir radical, peintre sans concession de la violence urbaine*». Et **Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête** ? Et **School Daze** ? Et **Mo Better Blues** ? Et **Crooklyn** ?

VSD : «*On aimerait que Spike Lee joue davantage dans ses films que les deux minuscules apparitions qu'il fait ici. C'est que, âpre et moralisateur un peu chiant comme réalisateur, le comédien Spike Lee est à hurler de rire. Tiré du best-seller de Richard Price,* **Clockers** *donne le beau rôle à deux "non Noirs" (...), envoyant ainsi aux orties le prétendu racisme de Spike Lee*».

L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI : «**Clockers** *raconte l'itinéraire de deux frères plongés dans la déréliction urbaine et confrontés à deux policiers blancs (...) qui, surprise, jouent ici un rôle de régulateurs positifs. Oubliés la complaisance et le froid constat parfois idéologiquement douteux !*».

LIBÉRATION : «*Il est sans doute temps pour lui (Spike Lee) de tourner un vaudeville andalou, un western japonais, un space opera monégasque, n'importe quoi qui le sorte de sa gangue, de ce piège socio-cinématographique dans lequel il s'est lui-même précipité*».

FRANCE SOIR : «*Un peu à la traîne, Spike Lee se penche sur les ravages de la drogue chez ses frères de couleur via un filmage réaliste quasi documentaire. Comme toujours chez lui, la caméra est virtuose, la direction d'acteurs parfaite, mais le message martelé grossièrement. Ennuyeux*».

LES CAHIERS DU CINÉMA : «*Musique tonitruante, lumière trop raffinée, ruptures permanentes de ton : le récit de Price en souffre considérablement. Pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, cette séquence en images de synthèse, censée reproduire un jeu vidéo offert par le héros du film à un garçonnet du quartier*». Même LES CAHIERS passent à côté : à ces images de synthèse effectivement tournées par Spike Lee, répondront celles, identiques mais réelles, du meurtre du dealer sidéen par le gamin.

BIBA, ou la totale : erreur sur le titre du film, photo de **Crooklyn** accompagnant l'article, résumé approximatif, aucun avis...
«***Crooklyn****, de Spike Lee, avec Harvey Keitel, John Turturro, Delroy Lindo, Mekhi Phifer, Isaiah Washington. Dans un ensemble d'habitations où de jeunes dealers Noirs, les "clockers", distribuent les sachets, empochent l'argent de la came, tentent d'éviter la police, les stup', le flic de l'immeuble, etc., Keitel interprète le flic qui voudrait déjouer les pièges de ces exploités et ne pas faire coffrer le héros, un mineur. Encore une démonstration de sa sublime versatilité. Dès qu'il n'est plus dans un plan, on s'ennuie*».

Voilà. Accablant, non ? À la sortie du prochain film de Spike Lee, les mêmes «journalistes» ne manqueront certainement pas de rappeler que le réalisateur nous les casse avec sa parano. Vous êtes prévenus !

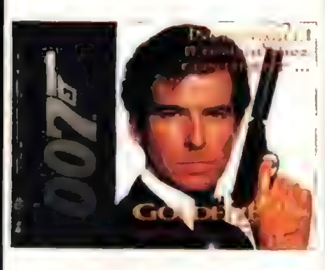
■ **Zébulon** ■

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !



■ James Bond est de retour... dans votre supermarché. La campagne de publicité autour du nouveau 007 est énorme et pas toujours très classe. Si vous vous attendiez à ce que l'agent ne boive que du champagne de marque et ne mange que dans des restaurants cinq étoiles, le rêve va en prendre un coup. James Bond sera bientôt sur toutes les bouteilles de... *Perrier*. Pire encore, l'espion au Permis de Tuer est devenu la mascotte officielle des hypermarchés *Continent* pendant toutes les fêtes de fin d'année. Au programme : des caissières grimées en James Bond Girls («Arlette, c'est combien le kilos de patates ?» - «007 francs !»), des animations incroyables dont un bar où on pourra déguster des Vodka Martini gratos (les ménagères bourrées à 11 h du mat, se baladant en titubant dans les rayons, ça peut être sympa), un concours avec des lots incroyables (dont 100.000 décapsuleurs 007), et, bien sûr, des slogans impensables : «*Le séducteur Intercontinental s'installe chez Continent*» ; «*Au service de Sa Majesté le client*» ; «*Incroyable ! Il revient chez Continent*»... On sait donc ce qu'a fait James Bond pendant ses six ans d'absence. Il était animateur de supermarché !



■ 007 est décidément à la mode. Même chez les plus grands. Invité récemment du premier ministre Britannique, Bill Clinton a tenté un trait d'humour. Voulant faire une référence à James Bond et à ses préférences en matière de cocktail, le président américain a commandé en se faisant bien entendre une Vodka Martini «agitée mais non secouée» avec un gros sourire entendu genre : «Eh t'as vu, c'est une référence. Agitée mais non secouée comme l'espion, tu sais là, l'autre. Alors, vous êtes épatés, hein les britons». L'assistance est restée de marbre. Bill s'est planté. Bond prend ses Vodka Martini «secouée mais non agitée». Raté, Billy Boy.

■ Rien ne va plus pour Macaulay Culkin. Ses parents divorcent et s'engagent dans une lutte sans merci pour la garde de la poule aux œufs d'or, pardon de leur fils. Sa carrière est au point mort : après les frasques de ses derniers films, plus aucun studio ne veut de lui. Du coup, riche et oisif, l'adorable bambin de **Maman, j'ai Raté l'Avion** est devenu un joyeux fêtard qui fout un sacré bordel dans son immeuble new-yorkais. L'adolescent aujourd'hui âgé de 15 ans occupe seul un appartement dans le même building que sa maman. Et c'est la fête tous les soirs. Bière et alcool à volonté pour tous les gamins du quartier. Des soirées sauvages aux conséquences parfois inattendues. Ainsi, un matin, le concierge de l'endroit s'est aperçu que tous les murs de l'étage des Culkin avaient été peints en bleu. On attend encore la deuxième couche !

■ Woody Allen est fou, complètement taré, mais toujours très prudent. Pour son dernier film, **Mighty Aphrodite**, l'intello new-yorkais, joue une très chaude scène d'amour sous la couette avec la craquante Helena Bonham Carter. Révélation de cette dernière : «*Pendant cette scène, Woody était habillé de la tête aux pieds. Il a même gardé ses chaussures. Quand je lui ai demandé pourquoi il n'enlevait pas ses pompes, il m'a répondu "on ne sait jamais, il pourrait y avoir le feu"*». Soit.

■ Il se passe des choses étranges sur Internet. Des drôles et des moins drôles. Pas drôle pour Jodie Foster. Un détraqué pénètre régulièrement les «chats» (bavardage entre branchés) pour promettre un avenir sombre à l'interprète du **Silence des Agneaux**. Chaque jour, il menace l'actrice du meurtre le plus horrible qui soit en donnant le plus de détails possibles. Effrayée et échaudée par ses précédentes mésaventures (on se souvient qu'un fan fou a tenté de tuer Reagan pour plaire à Jodie), la jeune femme a porté plainte. Le FBI, se souvenant de la publicité que lui avait fait **Le Silence des Agneaux**, a promis de mettre ses meilleurs hommes sur le coup pour tenter de coincer le sadique surfeur.
Plus rigolote par contre la petite déconvenue rencontrée par les censeurs du réseau *American On Line*, le plus puissant des USA. Chargés de débusquer les conversations érotiques et de mettre fin à toute activité pornographique sur le Web, ces messieurs ont trouvé un moyen simple : dès que le mot «sein» apparaît à l'écran, le branchement est brusquement interrompu. Une idée efficace, un programme facile à mettre en place et peu coûteux. Seulement voilà, le même jour se tenait sur *American On Line* un forum informatique réunissant quelques-uns des plus éminents scientifiques. Le sujet : le cancer du sein. Le bocson était tel que *AOL* a dû tout de suite réduire à néant ses espoirs de censure. Comme quoi, Internet reste un des derniers médias presque incontrôlable. Pourvu que ça dure !

■ Le projet cinéma le plus débile du moment. Le titre : **The Z-Files**. Le sujet : un extraterrestre ayant une envie pressante s'arrête sur Terre dans un champ pour utiliser les toilettes de la ferme voisine et repart aussitôt. Mais le colombin d'outre-espace reste parmi nous et il n'a rien d'amical. Il prend vie et s'échappe. Les agents Sculdar et Mully mènent l'enquête. Drôle, non ? Non, bon ! Mais en tout cas totalement véridique.

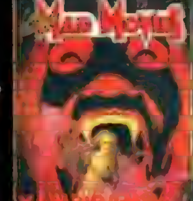
■ Jean-Claude Van Damme a bon cœur mais reste un peu distrait. Une vente de charité au profit d'enfants malades s'est tenue récemment à Los Angeles. On demandait à chaque célébrité présente de venir avec un objet personnel destiné à être vendu. Les enchères montaient donc pour s'offrir la veste portée dans tel film ou un bijou apporté par une star mondiale. Van Damme, lui, a complètement oublié son aumône. Du coup, il a eu une idée lumineuse. Il a emprunté une paire de ciseaux, est parti un instant aux toilettes et s'est coupé une mèche de ses précieux cheveux. Le spécimen de la chevelure développée de notre ami belge a bien amusé l'assistance mais n'a pas rapporté un poil de cul (*eh, faut savoir, je croyais qu'il s'était coupé les cheveux. Signé Zébulon*).

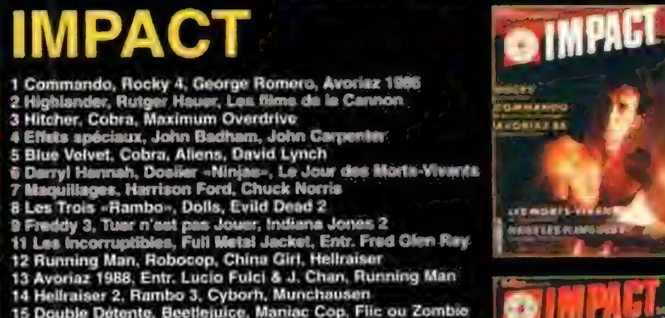
■ **John CHOUMCHOUM** ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

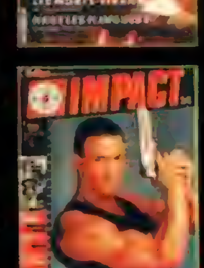
26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoraiz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira,Tremors,Halloween 4,Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Retour & Alien 3, Le Cobaye,Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers,Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutant
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 The Crow, Absolom 2022, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Waterworld, Aux Frontières du Réel, Mortal Kombat



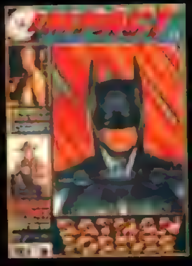


IMPACT

1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les Trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborh, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Lestrois «Aliens», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD
ci55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassin, Apollo 13, Mel Gibson, Jade









ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants [illegible]
couverture cartonnée. 240 F (port compris)
Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 20 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 48 et 76 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ PRÉNOM ________________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 35 36
37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50
51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

vidéo

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Lara Flynn Boyle - John Candy - Faye Dunaway - Jeff Fahey - Timothy Hutton - Michael Ironside - Robert Patrick - Peter Weller - Treat Williams

Des réalisateurs ? Tom Holland - Peter Markle - George Mihalka - John Paragon - Paul Ziller

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Richard Norton dans **Ironfist*** ▲

ironfist

De la bonne volonté, il y en a beaucoup dans **Ironfist**, un film qui tranche agréablement avec toutes ces séries B de baston où des kickboxers à la retraite reprennent du service pour venger un frère ou un copain tué. **Ironfist**, en dépit d'un titre orienté ring, cherche plutôt l'inspiration dans les polars des années 40/50. Il met en scène Frank Torrence, ex-vedette du hockey tombée pour avoir aidé un ami corrompu. Après un de prison et la fréquentation de la pègre, il envisage un avenir plus serein en vendant son night-club. Pour le rénover, il emprunte une forte somme à une banque locale, propriété de la Mafia. En une nuit s'abattent sur ce perdant de Torrence toutes les plaies possibles et imaginables. Un flic ripoux lui cherche des poux dans la tête, un maquereau rancunier paie quelques balèzes patibulaires pour lui casser la gueule, un duo de gangsters des Triades attend impatiemment ses livres de comptes pour lui racheter sa boîte, sa femme délaissée menace de demander le divorce, la plus jolie de ses serveuses lui fait du rentre-dedans à son grand désespoir, son homme de confiance le trahit, un rival délègue une «taupe» pour mieux lui nuire... Pour couronner le tout, sa vieille copine, la femme-flic Lisa Krause, succombe, abattue par cette crapule borgne de Détective Dexter. Bref, en quelques heures, Torrence en voit de toutes les couleurs tandis que les consommateurs se bousculent dans son établissement encore en travaux.
Unité de temps, unité de lieu... Pour un peu, **Ironfist** ressemblerait à une pièce de théâtre, à une tragédie qui joue autant de la dérision que des empoignades musclées, chorégraphiées avec un évident savoir-faire. Coproducteur et vedette du film, Richard Norton (un habitué de la castagne de série B), s'investit à fond dans l'entreprise, tentant le difficile équilibre entre bagarres violentes et jeu d'acteur. Des efforts louables pour une production en rupture de clichés en dépit de quelques maladresses et des aléas d'un budget serré.

PFC Vidéo présente ***IRONFIST*** (USA - 1994) avec Richard Norton - Kathy Long - Jane Badler - Peter Lindsey - Robert Bruce - David Serafin - Roland Dantes **réalisé par** Matthew George.

crackerjack

Crackerjack place toutes les chances de son côté. Il met d'abord en scène un flic façon Mel Gibson dans le premier **Arme Fatale**, Jack Wild, un kamikaze depuis l'assassinat de sa femme et de ses deux enfants par la mafia. Les circonstances de l'aventure mangent à pleines dents au râtelier de **Piège de Cristal**. Ainsi, le flic, contraint aux vacances, se retrouve dans un hôtel des Rocheuses investi par une douzaine de malfrats sur-armés qui prennent en otage la clientèle. Enfermé dans sa chambre, Wild abandonne sa copine (une bouteille de *J&B* !) et refait surface pour décaniller les affreux les uns après les autres. L'influence de **Piège de Cristal** est d'autant plus flagrante que Christopher Plummer s'est fait la tête d'Alan Rickman. Différence notable : son personnage, Ivan Getz, limogé de la Police Secrète, marne pour financer une nouvelle Allemagne très disciplinée. Il doit, pour monter sa petite armée, faire main basse sur cinquante millions de dollars sous forme de diamants en possession d'un parrain cardiaque, en pleine crise de rédemption.
L'Arme Fatale, **Piège de Cristal**... Et aussi **Cliffhanger** pour le cadre. Mais, visiblement, les producteurs n'ont guère eu les moyens de tourner dans les Rocheuses. Cerise sur le gâteau : **Crackerjack** se boucle sur une avalanche digne des séries B-catastrophe des seventies ! Pas très original, c'est vraiment le cas de le dire, le film n'en reste pas moins bien mené, les bagarres bien agencées, les méchants pittoresques, le tout agrémenté de la présence d'une blonde très méchante. Quant à Nastassja Kinski, elle interprète Katia, animatrice de l'hôtel Panorama. Sa contribution à **Crackerjack** ne marquera pas sa carrière.



▲ *Thomas Ian Griffith dans Crackerjack* ▲

Delta Vidéo présente ***CRACKERJACK*** (Canada - 1993) avec Thomas Ian Griffith - Nastassja Kinski - Christopher Plummer - George Touliatos - Lisa Bunting **réalisé par** Michael Mazo



▲ *Peter & David Paul dans Jumeaux-Jumeaux* ▲

jumeaux-jumeaux

Les Barbarians, **Think Big**, **Double Trouble**... Régulièrement, les jumeaux culturistes Peter et David Paul, quand ils ne hantent pas les établissements spécialisés dans la gonflette, tournent un film. Dans l'écume d'**Un Flic à la Maternelle** et de **Monsieur Nounou**, ils s'essaient au babysitting, à la garde de deux frangins insupportables, jumeaux comme eux, chantres de la farce cruelle. Ce job, royalement rémunéré, ils l'acceptent pour ouvrir un restaurant. En plus de dompter les deux garnements, Peter et David Falcone doivent empêcher leur kidnapping par la mafia, moyen de pression sur leur oncle appelé à témoigner contre un malfrat...
L'humour ? À base de spaghettis gras sur la tête ! Les bastons ? De grosses taloches dans la tradition de Bud Spencer & Terence Hill. La garbe-robe ? La plus délirante jamais vue dans une série B américaine, les jumeaux «Barbarians» portant aussi bien casque viking que t-shirt trois tailles au-dessous de la leur ! Les méchants ? Des caricatures, y compris un majordome coincé que les garde-chiourmes renversent dès qu'ils ouvrent une porte ! Les sentiments ? Une boniche gironde et une jolie institutrice... Bref, personne n'ira prétendre que **Jumeaux-Jumeaux** constitue le spectacle le plus léger de l'année.

Film Office présente ***JUMEAUX-JUMEAUX*** (***THE BABY-SITTERS*** - USA - 1994) avec Peter & David Paul - Jared Martin - George Lazenby - Valentina Vargas - Mother Love - Christian & Joseph Cousin - Paul Bartel **réalisé par** John Paragon



▲ *Ellen Greene dans **Pionniers malgré eux*** ▲

pionniers malgré eux

Cruellement désillusionnés par les espoirs de la conquête de l'Ouest, les quelques citoyens de Prosperity, la ville la plus miteuse de tout le continent, décident de rebrousser chemin. Un libraire gay, un clerc de banque fatigué des hold-up à répétition, une péripatéticienne au grand cœur, un cowboy zoophile, des bouseux pétomanes forment parmi tant d'autres la caravane vers l'Est conduite par Harlow, un guide particulièrement calamiteux qui les pousse à traverser une rivière sans emprunter le pont qui l'enjambe, à camper au milieu d'un village indien... Quelques hommes de main, dont une «Horde Sauvage» façon **Mon Nom est Personne**, mettent des bâtons dans les roues des chariots de cette ruée vers l'Est que voit d'un mauvais œil un homme d'affaires peu scrupuleux...
Dernier film de John Candy (mort d'une crise cardiaque en fin de tournage), **Pionniers malgré eux** caresse à rebrousse-poil la légende de l'Ouest. La laideur et la bêtise crasse l'emportent. Ce qui autorise les auteurs à donner dans des gags dont dire qu'ils sont vulgaires confine à l'euphémisme. Faut voir un cow-boy infect vider une gourde dans laquelle vient d'uriner un adolescent privé de pose pipi ! Et l'assoiffé en redemande. John Ford s'en retourne sans doute dans sa tombe ! Dommage que ce qui aurait pu aboutir à un **Affreux, Sales et Méchants** du western se perde dans la comédie-goguenot, dans les grotesques pièges tendus par un méchant de dessin animé plagié sur le **Cactus Jack** de Kirk Douglas ! Ceci dit, **Pionniers malgré eux** vaut bien un **Maverick** !

PFC Vidéo présente ***PIONNIERS MALGRÉ EUX*** (***WAGONS EAST*** - USA - 1993) avec John Candy - Richard Lewis - John C. McGinley - Ellen Greene - Robert Picardo - Ed Lauter - William Sanderson **réalisé par** Peter Markle



▲ Armando Araiza dans **Johnny 100 Pesos** ▲

johnny 100 pesos

De son vrai nom Juan Garcia, le mineur Johnny fait son apprentissage du métier de truand sous la tutelle d'un gang chevronné de braqueurs. Leur objectif : dévaliser un bureau clandestin de change situé dans l'annexe d'un vidéo-club de Santiago. Mais le casse ne se déroule pas exactement comme prévu. Le hold-up dégénère vers la prise d'otages, d'importantes forces de police cernent l'immeuble, les politiques tergiversent, un journaliste de télévision traque les proches de Johnny, dont une mère qui ignore tout de ses activités illégales... Tandis que l'événement prend des proportions à l'échelon national, les malfrats menacent de liquider les clients du vidéo-club, négocient un départ vers l'étranger. La tension monte, les Forces Spéciales tentent une action musclée et Johnny, puceau, entretient des rapports tant passionnels qu'antagonistes avec Gloria, l'épouse de l'agent de change magouilleur...

Inspiré de faits réels et abusivement comparé avec **Reservoir Dogs** et **Un Après-Midi de Chien**, **Johnny 100 Pesos** se situe autant du côté de la satire sociale que du polar. Proche du cinéma italien des seventies (**Hold-Up à l'Italienne** & cie), le réalisateur Gustavo Graef Marino égratigne au passage des responsables politiques incapables de prendre la plus petite décision, un gouvernement paranoïaque qui redoute la moindre affaire de droit commun, une télévision avide de témoignages juteux, un magistrat visiblement nostalgique de la dictature... Bref, tous les protagonistes en prennent plein la gueule. Impartial, Gustavo Graef Marino n'épargne pas pour autant des braqueurs vulgaires et sans envergure, et son Johnny, pas plus innocent que ses complices et dont la concrétisation des rêves passe obligatoirement par la délinquance. Aromatisé au vitriol, tourné dans un style simple et efficace, proche du documentaire, **Johnny 100 Pesos** constitue donc une heureuse réussite en provenance du Chili dont les espérances cinématographiques se réduisent trop souvent à un **Evita** hollywoodien sans cesse ajourné.

Gaumont/Columbia/Tri-Star Home Vidéo présente *JOHNNY 100 PESOS* (Chili - 1993) avec Armando Araiza - Patricia Rivera - Willy Semler - Paulina Urrutia - Sergio Hernandez **réalisé par** Gustavo Graef Marino



▲ Les complices patibulaires et éducateurs de **Johnny 100 Pesos** ▲

temptation

Coutumier des polars insipides, Jeff Fahey, dont toutes les admiratrices auront remarqué qu'il s'est fait épiler la moquette qui tapissait son torse, a eu le nez creux en acceptant de tourner **Temptation**. Dans le genre, c'est plutôt une heureuse surprise. Pas de quoi grimper aux rideaux certes, mais réalisateur et scénariste soignent le boulot, même si les ficelles ne révolutionnent pas le genre.
Après cinq ans sous les verrous, condamné pour escroquerie à l'assurance, Eddie Lanarsky piste le responsable de ses malheurs, Michael Reddick, son ex-partenaire. Arriviste forcené, ce dernier épouse la riche Lee Ward, prend en charge sa fortune après le décès de son père. Eddie remplace au pied levé le capitaine disparu de son yatch. En pleine mer, il tente de régler ses comptes avec son ancien complice. Mais, rapidement, il se rend compte qu'il est, auprès de Lee, le jouet d'une savante machination car, avec sa maîtresse, Reddick piège le navire de plaisance et s'arrange pour que les survivants soient perçus comme les agresseurs par la police de la république bananière toute proche...
Des séquences érotiques d'une grande sensualité, un intermède maritime à la **Calme Blanc** (le meilleur du film), une réalisation soignée, un complot bien monté, la présence de l'incendiaire Patricia Durham et de la blonde Alison Doody (**Indiana Jones et la Dernière Croisade**)... Tout ceci assure à **Temptation** de plafonner à un honnête niveau.



▲ *Jeff Fahey & Alison Doody dans **Temptation*** ▲

Film Office présente *TEMPTATION* (USA - 1994) avec Jeff Fahey - Alison Doody - Philip Casnoff - David Keith - Patricia Durham **réalisé par** Strathford Hamilton

meurtre par intérim

Familier du fantastique (**Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?**, **Jeu d'Enfant**, **Les Langoliers**), Tom Holland s'essaie au thriller paranoïaque. Il se déroule dans un cadre généralement épargné, une entreprise, Appleby, qui s'apprête à lancer sur le marché une nouvelle marque de cookies. Jeune cadre dynamique, Peter Derns engage une nouvelle secrétaire dans le but de remplacer son plus proche collaborateur au chevet de sa femme enceinte. Christel Boling est cette intérimaire très efficace et dont les dents raient le parquet. Ambitieuse, elle ne rêve que de devenir cadre et se donne les moyens de la réussite, draguant de plus en plus ouvertement son patron. De là à abattre quelques-unes des têtes qui lui barrent le chemin ? Untel, allergique, meurt d'une piqûre de guêpe. Une broyeuse à papier élimine un deuxième. Un autre se pend dans son bureau. Un autre encore se noie dans d'étranges circonstances. Même Peter Derns est soupçonné de vendre des informations confidentielles à une société rivale. La secrétaire modèle, arriviste, serait-elle une meurtrière ou une battante bien décidée à prendre sa revanche sur un passé difficile ?
Sur le plan du suspense, **Meurtre par Intérim** ne présente qu'un intérêt relatif malgré le savoir-faire de Tom Holland. Une assez efficace routine en somme. Mais le tableau qu'il brosse d'Appleby rattrape largement le coup : une entreprise où tous les coups bas sont permis pour bénéficier des faveurs de la directrice, où la fin justifie les moyens, où l'on passe en un clin d'œil de la disgrâce à une spectaculaire promotion, où le yuppie cynique s'épanouit totalement. Satire sociale sous des dehors de thriller ordinaire, **Meurtre par Intérim** donne davantage dans le **Working Girl** que dans le **Basic Instinct**.



▲ *Timothy Hutton & Lara Flynn Boyle dans **Meurtre par Intérim*** ▲

Paramount Vidéo présente *MEURTRE PAR INTÉRIM* (*THE TEMP* - USA - 1993) avec Timothy Hutton - Lara Flynn Boyle - Faye Dunaway - Dwight Schultz - Oliver Platt **réalisé par** Tom Holland

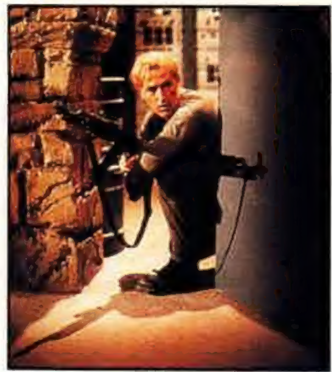
mercenaires

Mis en images par Victor Rambaldi (fils du maquilleur Carlo, coproducteur au générique), **Mercenaires** présente des «soldiers of fortune» que le vétéran Bob Denard intégrerait illico à ses commandos. C'est d'abord Jack Travis, qu'une balle dans la tête pousse à des coups d'éclat déments. Du genre ermite entre ses missions, il recrute son vieil ami Baxter lorsque le milliardaire John Wellington fait appel à ses services. Il doit, moyennant finances, protéger sa fille contre son ancien associé, Klaus Jenner, désireux de faire main basse sur un logiciel révolutionnaire, une invention donnant intelligence aux ordinateurs. Travis et Baxter prennent livraison de la «marchandise», se cachent dans une épaisse forêt. À peine sont-ils arrivés que la très redoutable Katya et ses sbires, mercenaires du camp adverse, se lancent à leurs trousses. Mais, déjà, les compères flairent le coup fourré car la fille de Wellington avoue être une comédienne de seconde zone...
Ça commence par une séance de torture bien gratinée et ça finit par un règlement de comptes. Entre ces bornes, **Mercenaires** aligne les séquences d'action, cède au sadisme lorsque Baxter, bouddhiste pourtant, liquide ses adversaires à la machette. Visiblement, Victor Rambaldi prend plaisir à brosser ces portraits de chiens de guerre, y compris celui de Katya dont les tenues de combat très sexy font merveille. Une série B plutôt intéressante donc, d'autant qu'elle se conclue sur des accents très shakespeariens.



▲ *Peter Weller dans **Mercenaires*** ▲

TF1 Vidéo présente *MERCENAIRES* (*DECOY* - USA - 1993) avec Robert Patrick - Peter Weller - Charlotte Lewis - Darlene Vogel **réalisé par** Victor Rambaldi

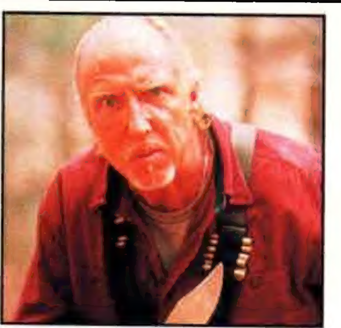


▲ Bruce Payne dans *Opération Aurora* ▲

opération aurora

Tant bien que mal, les producteurs Kevin M. Kallberg et Oliver G. Hess financent tous les ans un film dévoué à leur passion commune, l'aviation militaire. Après le bon **Interceptor** et le piteux **Final Mission**, ils lancent ce **Opération Aurora** qualitativement situé entre les deux. Visiblement très influencée par le **Firefox** de Clint Eastwood, cette série B illustre la vengeance de Francesca Zaborszin sur le Pentagone. Elle soupçonne effectivement les services secrets d'avoir commandité l'assassinat de son père, un transfuge du Rideau de Fer spécialisé dans des recherches concernant la Guerre des Étoiles. Grâce à une innovation en matière d'électromagnétisme, elle détruit deux avions commerciaux chargés de passagers et détourne le supersonique Aurora 1. Aux pilotes Gordy Pruett et Andy Aldrich, à bord de l'Aurora 2, de localiser son repaire, de l'empêcher de nuire avant qu'elle ne provoque le crash d'un troisième Boeing, un appareil dans lequel se trouvent la femme et la petite fille de Gordy Pruett...
Malgré des moyens réduits et une photographie excessivement sombre, **Opération Aurora** se laisse voir. Quelques bons effets spéciaux optiques, un méchant grillé par les réacteurs de l'Aurora 2, un tempo soutenu, le machiavélisme du secrétaire à la défense interprété par Lance Henriksen, l'attachante personnalité d'une méchante dont on accepte les motivations... Autant de points qui élèvent **Opération Aurora** à un acceptable niveau.

Américan Vidéo présente *OPÉRATION AURORA (AURORA : OPÉRATION INTERCEPT* - USA - 1993) avec Bruce Payne - Natasha Andreichenko - John Stockwell - Lance Henriksen - Corbin Bernsen - Curt Lowens - Dennis Christopher **réalisé par** Paul Levine



▲ Brion James dans *Dominion* ▲

dominion

Dominion se place dans l'écume de **Délivrance, Sans Retour** et autres exemples de survie en milieu boisé. Six amis, allant du rond de cuir peureux au flic aguerri, prennent cinq jours de vacances pour chasser dans une forêt divisée en secteurs. Ils progressent tranquillement jusqu'au jour où l'un d'eux, Andy, est abattu par un inconnu. Puis c'est Joel qui disparaît sans laisser de trace, séquestré par le maniaque qui décime parallèlement d'autres groupes. Son identité : Lynwood, propriétaire de l'immense domaine forestier, traumatisé par la mort de son fils, accidentellement tué par un chasseur du dimanche. Depuis, Lynwood s'est mis dans la tête de zigouiller tous les traqueurs de gibier à quatre pattes. Du genre à tenir des propos délirants sur la vie et la mort, il réussit à faire prendre Cliff Harris pour le responsable des assassinats. Le flic en villégiature devient le gibier...
Pour réussir un «survival» digne de se nom, un metteur en scène doit posséder un solide tempérament, qualité dont Michael Kehoe s'éloigne au fur et à mesure que l'action avance. À une allure d'escargot, ralentie par une réalisation molle, techniquement approximative, une incapacité totale à tirer avantage du cadre, un environnement riche en possibilités, en pièges potentiels. Pour parfaire le ratage, le réalisateur livre ses comédiens à eux-mêmes, ce qui accentue encore le laisser-aller d'un ensemble vaguement pimenté de timides cruautés.

TF1 Vidéo présente *DOMINION* (USA - 1994) avec Brad Johnson - Brion James - Tim Thomerson - Woody Brown **réalisé par** Michael Kehoe



▲ Matthew Dupuis dans *Le Petit Ange* ▲

le petit ange

Un nouveau cas d'enfant diabolique ? Non, bien que le prologue du **Petit Ange** laisse présager un énième avatar de **La Malédiction** ou du **Fils Diabolique**. Après qu'un gamin ait été assassiné d'une balle dans la tête, que son père gâteux soit mort d'insuffisance respiratoire, que la tête de la nurse ait explosé au contact d'un monte-charge domestique, Linda Pratman, professeur de piano de son état, se pose des questions sur son fils Adam, un autiste captivé par les programmes de *Crime Channel*. Après que son mari ait été accusé du meurtre d'un flic trop soupçonneux, elle décide de mener sa propre enquête. Une investigation qui la mène à Connie Madison, une démente homicide mise derrière les barreaux. Il se trouve que cette tueuse opérant avec son conjoint, a accouché dans la même clinique qu'elle, au même instant...
Réalisé plutôt adroitement par George Mihalka (**Meurtres à la Saint Valentin**), **Le Petit Ange** repose entièrement sur l'incertitude concernant la culpabilité d'Adam, dont la bonne bouille et les silences pourraient dissimuler une très funeste hérédité. Le récit intéresse d'autant plus que les comédiens, particulièrement la sous-employée Darlanne Fluegel et M. Emmett Walsh en grand-père râleur et prétendument paranoïaque, y mettent du leur. Dommage que le scénario s'encombre d'un personnage de flic rouleur de mécanique d'une flagrante inutilité.

American Vidéo présente *LE PETIT ANGE (RELATIVE FEAR* - Canada - 1993) avec Darlanne Fluegel - Martin Neufeld - M. Emmet Walsh - Matthew Dupuis - James Brolin - Denise Crosby **réalisé par** George Mihalka.



▲ Michael Ironside, Kate Vernon & Kirk Baltz dans **Meurtres à Répétition** ▲

TROUS DE MÉMOIRE

à propos de l'ombre du mal & meurtres à répétition

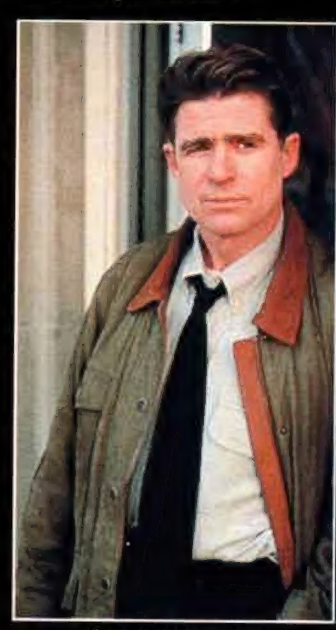
Rien de plus efficace qu'une intrigue dont la clef tient à la perte de la mémoire, à l'amnésie, surtout lorsqu'il s'agit d'un flic sur les traces d'un tueur en série. Autant **L'Ombre du Mal** que **Meurtres à Répétition** reposent sur cette ficelle chère aux scénaristes en mal d'inspiration et de coups de théâtre.

Dans **L'Ombre du Mal**, Jack Brennan tombe, se heurte la tête à un rail. Résultat : il oublie tout ou presque de l'enquête qu'il mène, une investigation sur les agissements d'un tueur en série porté sur la corde pour étrangler ses victimes, de jeunes et jolies femmes. Épaulé par la psychologue Molly Nostrand, il reconstitue par bribes le dossier au rythme des souvenirs qui lui reviennent. Tout converge vers une certitude : le tueur est un flic, une option qui lui vaut quelques déboires avec ses confrères, dont le plus suspicieux effectue le rapprochement avec un drame passé. Effectivement, Jack Brennan fut soupçonné du meurtre de sa femme, avant d'être innocenté.
Dans **Meurtres à Répétition**, la femme-flic Lynn Reilly consulte un psy, histoire de se remémorer une vie antérieure à son mariage avec une brute épaisse. Pendant ce temps, un tueur liquide, d'un couteau dans la gorge, des flics tous issus de la même promotion. Promotion dont Lynn Reilly faisait également partie. Il y aurait comme une relation que découvre tardivement l'inspecteur Gary Yannuck, un flic coriace confronté au conseil de discipline pour harcèlement sexuel, une portion de l'intrigue partiellement absente de la version française. Tout, évidemment, porte à croire que l'amnésique est l'assassin, d'autant qu'elle souffre de profondes crises de somnambulisme.

Téléfilm, **L'Ombre du Mal** déroule paisiblement une intrigue adroitement construite autour de l'amnésie de son héros soupçonné de psychose criminelle. Dommage que les ficelles soient un peu grosses, que la mise en images verse dans le conventionnel et le «tout propre» de rigueur sur les grandes chaînes américaines.
À un autre niveau s'élève **Meurtres à Répétition** dont le climat évoque très souvent (trop ?) **Sudden Impact**, la plus féministe des enquêtes de l'Inspecteur Harry : ambiance film noir, images glaciales en extérieurs (le film a été tourné en plein hiver à Edmonton). Objectif de Paul Ziller, le metteur en scène : distiller une ambiance sombre ponctuée d'une demi-douzaine de morts violentes. Objectif atteint. À l'instar de **L'Ombre du Mal**, son film se boucle sur la révélation de l'identité réelle du tueur dont l'alibi absout tous les épanchements sanglants. Quoi qu'il en soit, ni **L'Ombre du Mal** ni **Meurtres à Répétition** n'égalent, concernant les tuiles de l'amnésie, la lecture du «Sabbath sur Central Park» ou la revoyure de son adaptation cinéma, **Angel Heart** !

PFC Vidéo présente *L'OMBRE DU MAL (IN THE SHADOW OF EVIL* - USA - 1994) avec Treat Williams - Margaret Colin - Joe Morton - William H. Macy **réalisé par** Daniel Sackheim

PFC Vidéo présente *MEURTRES À RÉPÉTITION (PROBABLE CAUSE* - Canada - 1994) avec Kate Vernon - Michael Ironside - Kirk Baltz - Graig T. Nelson - M. Emmett Walsh - Marshall Bell **réalisé par** Paul Ziller



▲ Treat Williams dans *L'Ombre du Mal* ▲

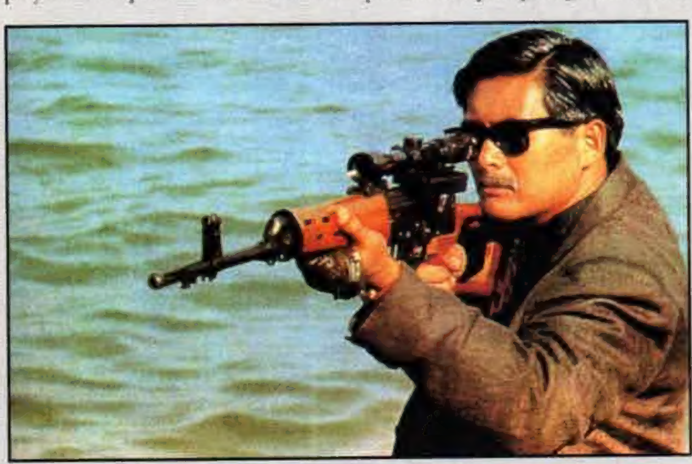


vraiment à toute épreuve ?

Cher *Impact*, le contenu de cette lettre est dangereux pour tous les cinéphiles car elle révèle la supercherie d'un moment culte du cinéma d'action. Je suis toujours sous le coup de l'émotion au moment où j'écris ces mots, car cela fait seulement quelques minutes que je sais...
Accrochez-vous ! Le fameux plan-séquence de 2mn 36s d'**À toute Épreuve** n'est autre qu'un habile montage de deux plans-séquences. J'entends déjà les cris de milliers de fans qui hurlent au sacrilège et qui veulent me jeter en pâture à l'émission «L'Odyssée de l'Étrange» pour y subir une autopsie par Jacques Pradel himself afin de découvrir l'origine du mal qui me pousse à dire une telle monstruosité. Attention, je suis un fan et cette information n'est pas dite à la légère pour faire sensation. Car voici les preuves... La coupure, qui deviendra aussi célèbre que l'a été le plan-séquence, arrive très exactement 1 mn 01s après le début du plan. Au moment où la caméra s'attarde au ralenti sur le flic qui vient de se faire tuer par Tony Leung. J'ai cru tout d'abord à une saute d'image, mais non ! L'image est différente : la netteté, la lumière, ainsi que la position du bras du flic ont changé. Le mouvement de la caméra (après la coupe) subit lui aussi une légère accélération, d'où le flou plus accentué dans le fond de l'image. En regardant image par image plusieurs fois, toutes ces différences se voient clairement.
Mais j'entends déjà une voix qui s'élève : «Objection votre honneur ! Ces preuves ne sont pas irréfutables ; il a très bien pu y avoir un problème au niveau du traitement du film en laboratoire qui a créé ces petites différences». Objection retenue ! Vous voulez d'autres preuves, vous allez être servi. Chow Yun Fat et Tony Leung font le ménage et les cadavres s'amoncellent autour d'eux. Fixez bien la position de celui qui est allongé ventre à terre aux pieds de Chow Yun Fat juste avant l'accident. Vient alors la mort du flic. La caméra s'avance sur lui, puis revient sur nos deux héros et là, miracle, le cadavre qui gisait aux pieds de Tequila (qui lui n'a pas bougé d'un poil) n'est plus là et un nouveau corps apparaît près du banc à droite, alors qu'il n'y avait rien quelques secondes auparavant. Ce n'est pas une preuve, ça ? On peut noter aussi que la position des corps au fond de la pièce a changé. Inquiétant, non ? Tous ces cadavres qui bougent comme ça... Moi, je n'irais pas me faire buter dans cet hôpital où le droit au repos éternel nous est retiré. Y-a-t-il un zombie dans le film ? Je crois plutôt qu'il y a un faux raccord dans le plan-séquence.
Adieu le «plan-séquence mythique de la mort», et vive le «mythique double plan-séquence de l'enfer avec la coupure au milieu d'**À toute Épreuve**».
Déçu ? La réponse est oui, énormément. John Woo tricheur ? Hum hum ! Si le cinéma, comme on le dit souvent, est avant tout illusion, alors John Woo est l'un de ses plus grands représentants. Ce qui est tout de même étonnant, c'est qu'à ma connaissance tout le monde n'y a vu que du feu. À moins que toute l'équipe d'*Impact* ait gardé le secret depuis le début pour protéger nos âmes si sensibles de la terrible vérité. Enfin, une question reste tout de même posée : à quand un vrai et ultime plan-séquence de 2mn 36s ou plus, Monsieur Woo ? (avant que les images numériques ne s'en mêlent à leur tour).

Jean-Luc Behar

Aaaargh ! Encore un maniaque de l'image par image briseur de rêves. Quand on pense que Woo a passé des heures et des heures pour raccorder du mieux qu'il pouvait pour faire croire à l'impossible, toi tu prends ta télécommande et tu anéantis la magie du cinéma. Il y en a qui t'auraient exécuté pour moins que ça. Bon, on te pardonne mais franchement, raccord ou pas, qu'est-ce que ça change ?



■ ***The Killer*** *: on n'a pas trouvé la photo du raccord de la mort !* ■

la relève

J'ai enfin vu **Desperado** de Robert Rodriguez, dont j'avais apprécié **El Mariachi**. Je trouve la mise en scène de cette séquelle brillante et excitante (Salma Hayek aussi !). Buscemi et Tarantino, dont je suis fan, sont grandioses. Je dois avouer qu'il y a quelques années, j'étais en froid avec le polar et le film d'action, trop de fric pour peu d'idées. Mais depuis **Reservoir Dogs**, je prends enfin mon pied dans les salles obscures. Cette nouvelle génération est vraiment bandante, et dire que ce sont des jeunots fauchés qui donnent des leçons aux vieux millionnaires. Alors, Tarantino, John Dahl, Rodriguez, Bryan Singer, Scott McGhee et cie, un grand merci et continuez votre bon boulot !

Cherif Sais

desesperado !

Salut à vous et à tous les impactophiles. Bon, voilà, depuis un certain temps, quand je vais au cinéma voir un film d'action, j'ai comme une désagréable sensation, un sentiment de plaisir et de frustration, quelque chose de bizarre que j'éprouve à la vue de «faux films». En fait, j'ai l'impression d'assister à des hommages, à des œuvres références. Ainsi **True Lies** (James Bond), **Mort ou Vif** (Beaucoup de Sergio Leone, Eatswood, **Keoma**, et même un peu de John Woo), **Une Journée en Enfer** (innombrables clins d'œil aux productions Silver, un zeste de Woo pour faire bonne figure...) et aujourd'hui **Desperado**.
Ce film de Rodriguez ne déroge pas à la règle. Un héros qui ressemble aux hommes sans nom de Leone (les éperons d'Eastwood, la musique pour Bronson), des gunfights à la Peckinpah et à la John Woo (eh oui, encore et toujours), un peu de **Django** aussi, un massacre qui reste en suspens comme la fin d'**Apportez-moi la Tête d'Alfredo Garcia**. Le tout, c'est du n'importe quoi, mais on se marre bien, et je crois que c'est ça qui cloche le plus. Voilà qu'on se bidonne quand les mecs s'explosent la tête. Moi, je reste le cul entre deux chaises. Les massacres de **La Horde Sauvage** et d'**Extrême Préjudice** (déjà un hommage, non ?), ça ne m'a pas spécialement fait rigoler. **Desperado** est véritablement un film hybride, ni un polar, ni un western, ni une comédie, comme si Robert Rodriguez avait tourné un truc pour les copains. C'est plus un défaut qu'une qualité, et c'est dommage. Reste que la musique est superbe et originale, et que Salma Hayek est une divine créature.

Carlo Do Moinho

assiduité

Madame, Monsieur, étant cinéphile et un lecteur assidu d'*Impact* 58, je me permets de vous écrire pour vous demander quelques documents. En effet, je suis en train de me constituer des dossiers, pour mon plus grand plaisir, sur des acteurs actuels et aussi disparus. C'est pourquoi je vous demande si cela est possible de m'envoyer des interviews et photos, ainsi que tous documents sur la filmographie et la vie de Bruce Willis ainsi que Johnny Depp. Etant désireux d'avoir des dossiers les plus complets possibles, je fais appel à vous car vous êtes un journal sérieux. Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, mes salutations distinguées.

Nicolas Capitaine

Cher lecteur assidu de notre numéro 58, nous sommes évidemment prêts à vous aider dans votre constitution de dossiers. Malheureusement, le temps nous manque, car de temps en temps nous faisons une revue de cinéma. D'autre part, nous n'avons pas encore terminé de rédiger «l'histoire du cinéma muet» que nous demande un lecteur assidu de notre numéro 51, et nous rencontrons beaucoup de difficulté à rassembler toutes les affiches originales de la Hammer Film réclamées par un lecteur occasionnel de notre numéro 55. Dans l'attente de pouvoir mieux vous satisfaire, nous vous prions de croire, cher lecteur, en l'expression de nos sentiments les meilleurs.



007 GOLDENEYE ™
DOS
FACE
REF. JB01
REF. JB02
T-shirts noirs, 100% coton, tailles M et XL, 4 modèles différents sérigraphiés côté coeur et dos
129F
CINE-STORE
20-11-1995
SORTIE LE 20 DECEMBRE 1995
UN FILM DE MARTIN CAMPBELL
Pierce Brosnan est 007 !
REF. JB05
Tee-shirt noir, 100% coton, taille M et XL, sérigraphie face de l'affiche USA
129F
GOLDENEYE © 1995 DANJAQ INC. AND UNITED ARTISTS CORPORATION. GUN LOGO © 1962 DANJAQ INC AND UNITED ARTISTS CORPORATION. ALL RIGHTS RESERVED.
REF. JB03
REF. JB04
REF. JB20
Casquette noire, 100% coton, taille réglable, brodée front "007 et Goldeneye"
89F
Collection de 5 T-shirts blancs, 100% coton, tailles M & XL, sérigraphiés face d'extraits d'affiches, vendus par 5 dans une boite de film.
479F
Reproduction encadrée (35 x 28 cm), série limitée et numérotée, représentant un portrait de Pierce Brosnan dans son film Goldeneye, l'affiche et un texte sur le film.
259F
REF. JB007
Collector série limitée et numérotée (2000 ex)
5 T-Shirts packagés dans une boite de film marquée 007
REF. JB90
IMPORT USA - SERIE LIMITEE
REF. JM01 M.Courtes
REF. JM31 M.Longues
T-shirts manches courtes et manches longues, noirs, 100 % coton, tailles M et XL, sérigraphiés coeur et dos
129F : JM01/JM02 M.Courtes
159F : JM31/JM32 M.Longues
WARNING
REF. JM10
Coupe-vent noir avec capuche, nylon, doublure Polaire, tailles M et XL, sérigraphié coté coeur "J.Mnémonic" et dos flockage "Warning"
349F
REF. JM02 M.Courtes
REF. JM32 M.Longues
WARNING DO NOT EXCEED CAPACITY
Un film avec Keanu Reeves
JOHNNY MNEMONIC
FUGITIF LE PLUS RECHERCHE DU CYBERSPACE ™
© 1995 ... TRUST. ALL RIGHTS RESERVED.
Casquettes noires, 100% coton, taille réglable, brodées front, les deux casquettes sont brodées au dos Johnny Mnémonic".
79F
REF. JM21
REF. JM20
IMPORT USA - SERIE LIMITEE
Reproduction encadrée (35 x 28 cm), série limitée et numérotée, représentant un portrait de Keanu Reeves dans son film Johnny Mnémonic, l'affiche et un texte sur le film.
259F
REF. JM90
CINÉ STORE ™
Commandez par minitel : 3615 CINESTORE 7J/7 24H/24 - Simple et rapide, votre commande est prise en compte le jour même.
BON DE COMMANDE à découper ou recopier et à retourner à : CINESTORE - 55, rue des Epinettes - 75017 PARIS
Oui je désire recevoir les produits officiels GOLDENEYE™ ou JOHNNY MNEMONIC™ suivants:
REF | DESIGNATION | TAILLES | Prix.Unité | QTÉ | TOTAL
Nom......Prénom......
Adresse......
C.P......Ville......
Tél. ...... né(e) le ......
SIGNATURE
Je Joins mon règlement à l'ordre de SANS INTERDIT : Chèque C. Remboursement : 27 Frs
frais de port : + 30 F
Mandat C.B. N° Date de Validité
TOTAL A PAYER
Commandez gratuitement notre catalogue CINE-STORE avec The Mask, Mortal Kombat, Apollo 13, Desperado, Waterworld et bien d'autres...
DELAIS DE LIVRAISON 8 à 15 JOURS

JAMES BOND 007



revient en force en video

16 FILMS

pour retrouver les missions de l'agent 007 et pour gagner des cadeaux GOLDENEYE

en collectionnant les points présents dans les videocassettes James Bond de La Collection Gold





Retrouvez le meilleur de JAMES BOND en musique sur la compilation THE BEST OF JAMES BOND (19 titres)

